
96
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
Au nom de la loi,
SYLVESTER STALLONE
est
JUDGE DREDD
Un nouveau départ pour un autre super-héros...
BATMAN FOREVER
Espagne : 700 Pts - Belgique : 180 FB
Canada : 7,25 $ - Suisse : 8 F - RCI : 2800 CFA
M 2016 - 96 - 25,00 F-RD

JUDGE DREDD

EXCLUSIF

LE NOUVEAU FILM DE SYLVESTER STALLONE

SORTIE LE 23 AOUT

REF 01 — REF 02 — REF 03

T-SHIRTS
100% Coton - Taille M & XL
119 Frs + Port

I AM THE LAW

REF 10

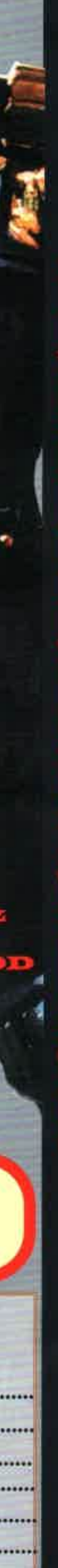
COUPE-VENT
Doublé - Tailles M & XL
249 Frs + Port

STALLONE

REF 20

CASQUETTE
Brodée - Réglable
79 Frs + Port

JOUEZ ET GAGNEZ SUR LE 3615 JUDGEDREDD OU LE 36 68 93 14



BON DE COMMANDE à découper ou recopier et à retourner à :

SANS INTERDIT
55 rue des Epinettes
75017 Paris

☐ Oui je désire recevoir les produits officiels JUDGE DREDD™ suivants:

REF	DESIGNATION	TAILLES	QTÉ	P.U.	TOTAL
01	(EXEMPLE)	1M +1 XL	2	X 119 F	= 238 F
01	T-shirt Sérigraphié coeur			X 119 F	=
02	T-shirt Sérigraphié face			X 119 F	=
03	T-shirt Sérigraphié face			X 119 F	=
10	Coupe-vent Flocké			X 249 F	=
20	Casquette Brodée			X 79 F	=

Je Joins mon réglement à SANS INTERDIT :
Chéque Bancaire - CPP - Mandat Lettre

frais de port + 20 F

TOTAL A PAYER

NOM..........

PRENON..........

ADRESSE..........

CODE POSTAL..........

VILLE..........

TEL..........NÉ(E) LE..........

SIGNATURE

LIVRAISON SOUS 15 JOURS



Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES
Ciné-Fantastique
Numéro 96

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Didier Allouch
Marcel Burel
Julien Carbon
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Betty Chappe
Guy Giraud
Peter Parker
Jack Tewksbury

Correspondants à Los Angeles
Emmanuel Itier
Olivier Albin

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Ze Gang Band

Photogravure
Beauclair

Impression
ISTRA BL

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Juillet 1995

Comission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Michèle Abitbol, Carole Chocmand, Nathalie Dauphin, Marquita Doassan, Laurent Erre, Les Films de l'Astre, Sylvie Forestier, François Guerrar, Kazé Animation, Anne Lara, Laurence Laurelut, Aliette Maillard, Pierre Mangin, Dany Martin, Master Films, Floriane Mathieu, Sandrine Meunissier, Laurence Petit, Ucore, Laurence Zylberman

Sommaire



Judge Dredd



Batman Forever



The Kingdom





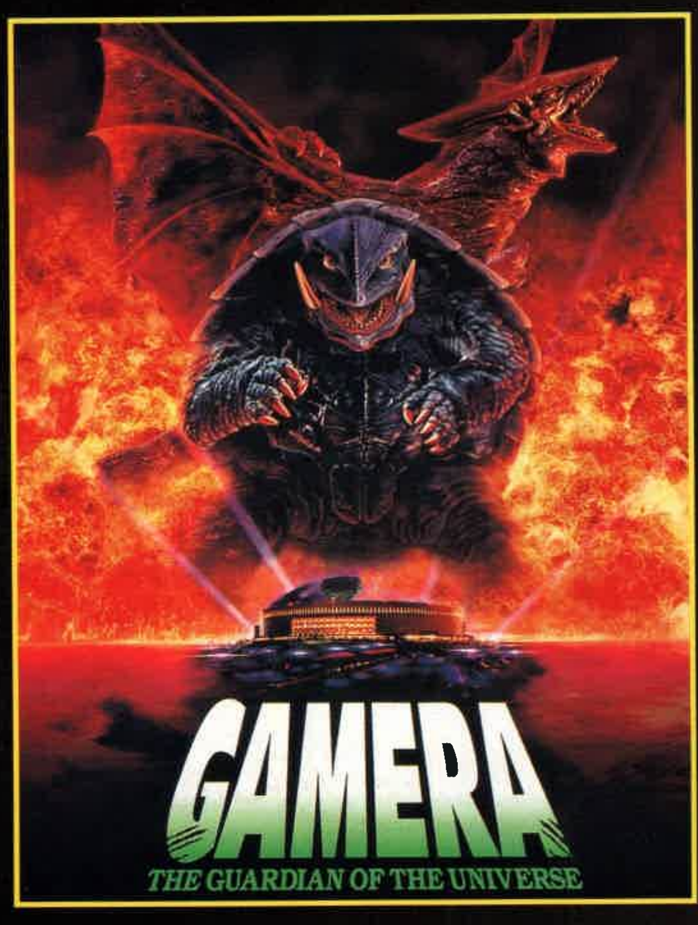
Tank Girl

NOTULES LUNAIRES

■ Des nouvelles de France pour commencer. Cela va nous changer. En effet, des cinéastes français, et non des moindres, songent sérieusement à se mettre au fantastique et à la science-fiction. Ainsi, Jean-Jacques Annaud travaille en ce moment à une adaptation du roman-fleuve d'Isaac Asimov, *Fondation*. De la même ampleur que *Dune* (le livre du moins), *Fondation* contera en l'an 11.988, le déclin et la chute d'un empire galactique de 25 millions de planètes. Pour éviter le pire, le psycho-historien Hari Seldon décide de changer le cours du temps...
De son côté, toujours plus ambitieux, Luc Besson place la barre très haut pour **Le Cinquième Elément** (anciennement **Zaltman Bleros**), le plus imposant budget du cinéma français, à savoir 75 millions de dollars. Faramineux. Il s'agit d'une "aventure futuriste et spatiale" dont la vedette masculine se nomme Bruce

■ Faute de fournaise à l'échelle de la planète, Renny Harlin se rabat sur **Exit Zero** d'après un scénario tellement fort que la firme *New Line* l'a payé 1,5 millions de dollars. **Exit Zero** se déroule dans un futur proche où les machines auront appris à penser par elles-mêmes. La combinaison de **Maximum Overdrive** et des **Terminator** ?

■ Les Japonais demeurent décidément fidèles à leurs monstres chéris. Godzilla réapparaît régulièrement et la monstrueuse tortue Gamera vient elle aussi de reprendre du service. Le **Gamera** nouveau, sous-titré **The Guardian of the Universe**, porte la signature de Shu Kaneko, réalisateur du segment **The Cold** de **Nécronomicon**. Rien n'a vraiment changé depuis les années 60, surtout pas les effets spéciaux à peine plus sophistiqués qu'autrefois. Tant mieux. Voici donc revenir la tortue volante de 60 mètres de long sur 40 de large, à la suite du naufrage d'un navire chargé de plutonium. Si Gamera ne manifeste aucune malveillance vis-à-vis de l'espèce humaine, il n'en va pas de même avec deux volatiles géants, les Gyaos, découverts sur une île antédiluvienne par des scientifiques. Au reptile tonique d'aider les hommes à détruire les oiseaux de malheur dont le survivant ravage déjà Tokyo, une destruction de maquettes qui constitue l'une des figures imposées de ce genre de spectacle jouissif. Ecrit par Kazunori Itoh (l'auteur du manga ***Patkabor***), **Gamera** met également en scène Ayako Fujitani, la fille que Steven Seagal fit au Japon, une héroïne qui entretient des relations téléphatiques avec le titanesque reptile.



EDITORIAL

Un **Batman 2**, ça va, mais un **Batman 3**, bonjour les dégâts. Non, bien sûr, il ne s'agit pas de porter un jugement de valeur sur un film pour lequel je ne me sens pas vraiment fait (notez la modestie, j'aurais pu dire que c'était **Batman 3** qui n'était pas fait pour moi), mais plutôt de souligner la main-mise des gros producteurs sur le parc cinématographique actuel.
Rappelez-vous, il y a trois ans, nous nous esbaudions (si, si, c'est français) sur le score d'un **Batman** deuxième du nom mobilisant 2700 écrans américains pour battre finalement le record du meilleur week-end d'exploitation de tous les temps avec ses 45 millions de dollars. Emu d'un tel succès, la corporation cinématographique fait aujourd'hui le jumping et accorde à **Batman Forever** 4000 écrans dans 2842 cinémas. Certains complexes libérant en effet deux ou trois salles pour accueillir le public attendu. Mauvaise semaine pour un festival «Nouveaux Aspects du Cinéma Hongrois», sûrement !
Résultat : un week-end à 52,7 millions de dollars battant ainsi le record absolu du box-office depuis l'invention du cinéma, suivi d'un second week-end à 29 millions, ce qui totalise 106 millions de dollars pour dix jours d'exploitation. Rapprochez ces chiffres de notre nouveau SMIC à 6200 F brut et vous aurez déjà une idée de l'infini.
Normal, l'Amérique se retrouve dans **Batman Forever** telle qu'elle s'imagine, surdimensionnée, haute en couleurs, bruyante, gagnante, étalant sa force et son luxe avec une ostentation tentaculaire et déjà victorieuse. Pour retrouver le sens des valeurs, il suffit de comparer avec le score infiniment plus modeste réalisé par le **Ed Wood** de Tim Burton : 5.586.000 dollars sur une carrière aujourd'hui achevée aux États-Unis. Évidemment, la bio d'Ed Wood visualisée par Tim Burton ne pédale pas dans la même catégorie. Intimiste, l'histoire ne s'adresse pas à un public rêvant de s'en faire projeter plein les mirettes. Et si **Ed Wood** fonctionne, tout comme **Batman Forever,** à la démesure - celle de la passion du personnage à l'égard de son «œuvre», celle encore du cabotinage effréné et quelque part pathétique de Bela Lugosi -, cette folie-là ne vise en dernière instance qu'à l'apologie d'un simple loser qui, même sympathique et émouvant par endroits, n'intéresse nullement un public élevé au miracle américain.
Un public qu'il ne s'agit pas de décontenancer. Il n'est que de voir la re-lecture par Carpenter du classique **Le Village des Damnés.** Avec sa ville formatée très téléfilm yankee, où l'on se rend à l'église et au barbecue dominical pour retrouver la petite communauté bien-pensante un instant menacée par les émissaires d'une civilisation extraterrestre infiniment supérieure à la nôtre, mais dont nous ne voulons rien savoir, sinon qu'elle pourrait bien remettre en cause nos modes de vie actuels. Et Carpenter, poussé sans doute par *Universal*, de changer la conclusion de l'histoire faisant cette fois la part belle à un conformisme édifiant pour qui veut bien mettre en parallèle le final des deux versions (impossible hélas d'en dire plus sans déflorer la fin de l'histoire).
Grâce au cinématographiquement correct, **Le Village des Damnés** obtient son passeport pour le succès, **Batman Forever** fait un triomphe et **Ed Wood** s'en ramasse plein la tronche.
Pour ne pas entendre la voix de ses marginaux, l'Amérique porte la sono à fond les manettes, la couleur à fond les palettes. Qu'en sera-t-il en France ? Rien ne va plus, faites vos jeux...

Jean-Pierre PUTTERS

■ Tandis que Godzilla à la sauce hollywoodienne semble s'être rangé sur une voie de garage, le réalisateur Jan de Bont (**Speed**) se consacre tout entier à un autre projet d'envergure, **The Day the Earth Caught Fire**, remake du **Jour où la Terre Prit Feu** que tourne l'Anglais Val Guest en 1962. C'est Renny Harlin, noyé dans les eaux de **Cutthroad Island**, qui devait à l'origine se charger de régler la température torride de notre planète qui, irrémédiablement, se rapproche du soleil. On raconte même que le Finlandais, mari de Geena Davis, aurait filmé les incendies de Malibu en 1993 pour les intégrer au film ! Selon la même logique, Steven DeSouza (**StreetFighter**) prend en charge un nouveau **Flash Gordon** moins disco que celui de Michael Hodges. Ce n'est pas forcément une bonne nouvelle... À prévoir aussi la continuité de **Poltergeist** et de **La Malédiction** (Jack **Hidden** Sholder en tourne actuellement le pilote) sous forme de série télé !

■ Très occupé le père Stan Winston (dont vous pouvez admirer actuellement les créatures dans **Tank Girl** et **Congo**). Il s'investit dans la production. Ainsi, le remake sans cesse ajourné de **Planète Interdite** (impossible de réunir le budget et de rallier Anthony Hopkins à la cause) le crédite à la fois des effets spéciaux et de la co-production. Cela roule en revanche pour le remake de **L'Ile du Dr. Moreau** que commence Richard Stanley avec Marlon Brando, Ron Perlman et Mark Dacascos. L'histoire reprend le roman de H.G. Wells, en le modernisant (le héros est un émissaire des Nations Unies qui s'écrase sur la funeste île...). À Stan Winston également de concevoir les mutants simiesques de **The Return of the Apes**, variation sur le thème de **La Planète des Singes**. Oliver Stone, qui reste producteur, cède les rênes de la mise en scène à Phillip Noyce (**Calme Blanc**) tandis qu'Arnold Schwarzenegger reprendrait le rôle de Charlton Heston.

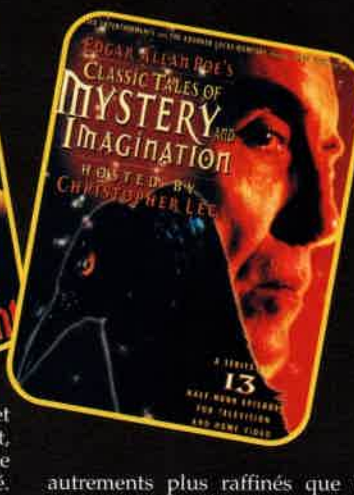
BIOMAN OU PRESQUE

Ils sévissent toujours sur les petits écrans et les voilà qui passent à l'assaut des grands comme leurs confrères, les Tortues Ninja. Les Powers Rangers, stars de **Power Rangers : The Movie**, ne subissent guère de changements majeurs dans cette adaptation aux normes du cinéma. Ce sont toujours six étudiants typiques qui se soumettent au Ninjetti, un art de combat qui combine l'harmonie parfaite du corps, de l'intelligence et de l'esprit (souhaitons que tout ceci passe à l'écran) et que leur enseigne une superbe guerrière de la galaxie. Une fois leur éducation faite et acquis leur titre de "Mighty Morphin Power Rangers", Johnny, Kimberly, Tommy et cie mettent un frein aux délirantes ambitions de Ivan Ooze, un vilain qui aspire comme il se doit à la conquête de l'univers. Le sieur Ooze remplace en fait la sorcière-mégère Rita Repulsa, chère à la série. Une modification mineure comme les "Zords" (dans le jargon local, ce sont les animaux biomécaniques, les DinoZords, qui aident les Rangers dans leurs missions) auxquels le réalisateur, Bryan Spicer (quelques ***SeaQuest*, *Eerie Indiana*** et le pilote de ***Brisco County Jr.***), promet un nouvel aspect. Dommage que les promoteurs de cette entreprise à usage des kids n'aient pas songé à remplacer les deux comparses comiques, les crétinissimes Bulk et Skull. Pour le reste, les combats homériques à base de caoutchouc et d'arts martiaux loufoques sont de rigueur, dans la grande tradition des super-héros branquignoles-



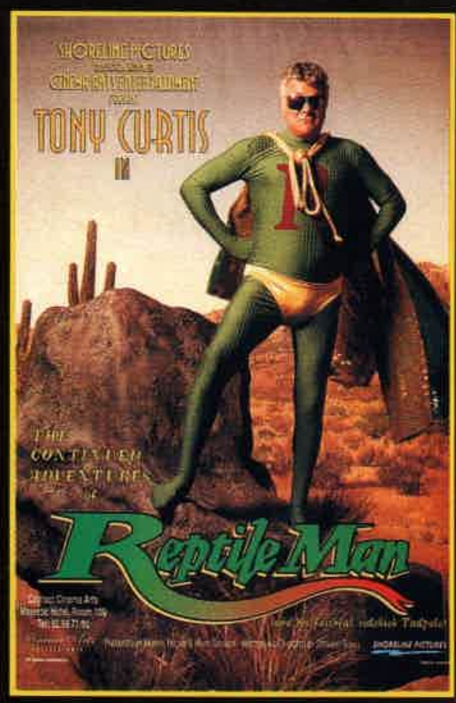
Le vilain (Magicien d') Ooze.





■ À 73 ans, bon pied bon œil et toujours raide comme un piquet, Christopher Lee demeure fidèle au genre qui a fait sa célébrité. L'ex-Comte Dracula continue inlassablement d'alimenter la branche fantastique de sa filmographie. En Australie, il vient de tourner **A Feast at Midnight** sous la direction de Justin Hardy. Pas franchement fantastique, **A Feast at Midnight** use néanmoins de l'inquiétante image du comédien. Il y incarne Victor Longfellow, professeur de latin assimilé par ses élèves à un raptor ! Placé dans cette institution scolaire pour jeunes garçons, Magnus Grove, fin gourmet, organise une sorte de société secrète qui se réunit autour de minuit pour déguster des mets autrements plus raffinés que la cuisine de la cantine. Reste que les professeurs n'apprécient pas trop les dégustations nocturnes des gosses. Dans un domaine qui lui est plus familier, Christopher Lee est le narrateur-chœur antique de 13 téléfilms de trente minutes inspirés des œuvres les plus connues d'Edgar Poe. Ce sont notamment ***Le Masque de la Mort Rouge*** (en deux segments et dont Christopher Lee tient la vedette), ***Bénénice*, *Le Puits et le Pendule*, *La Chute de la Maison Usher*, *Le Portrait Ovale*, *Le Chat Noir*, *Morella*, *La Tombe de Ligeia***... Un Biographical Portrait complète cet alléchant programme.

■ Sacré Tony Curtis ! N'ayant plus rien à perdre ou à prouver, la star déchue enfile le collant vert du super héros ringard de **The Continued Adventures of Reptile Man**. Son personnage : Jack Steele, vedette de la série TV ***Reptile Man*** dans les années 60. Trente ans après, il n'est plus que l'ombre de lui-même, l'ombre du justicier au volant de la reptimobile ! Sous l'emprise de la boisson, Jack Steele s'identifie intimement à Reptile Man au point qu'il sort sa panoplie pour rosser un cambrioleur. Mais ses prétendus "super pouvoirs" ne l'empêchent pas de prendre une balle...
Encore à l'état de projet, le film joue autant la carte de la dérision que celle de la déchéance pathétique façon Bela Lugosi. C'est aussi une confession de la part de Tony Curtis, star devenue has-been au fil des années. Son rôle, le réalisateur-scénariste Stewart Schill l'avait auparavant proposé à Anthony Hopkins et Harvey Keitel qui ont poliment décliné l'offre. Tu m'étonnes !



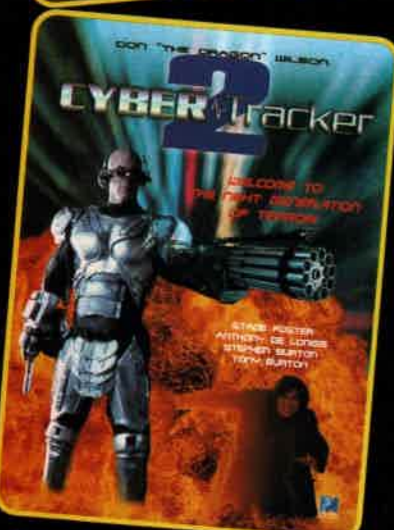
CROISEMENT HYBRIDE

"*La rencontre de **Alien**, **The Thing**, **Hidden** et **Piège de Cristal***" avance le producteur Paul Brooks. Une formule qui sied bien à **Proteus**, un film anglais de science-fiction au budget de 4 millions de dollars. Ambitieux en regard des sommes allouées à **Hardware**, **Death Machine** et autre **X-Tro**. **Proteus**, c'est le deuxième film en tant que réalisateur de Bob Keen (le premier étant l'inédit et familial **To Catch a Yeti** avec le chanteur Meat Loaf), spécialiste des maquillages spéciaux et saignants (la série **Hellraiser**, **Cabal**, **Candyman**). Inspiré du roman "Slimer" de Harry Adam Knight, le film met en scène les traditionnels apprentis sorciers qui, en bidouillant illégalement les codes génétiques, créent un monstre inédit. Celui-ci absorbe l'ADN de ses victimes, se métamorphose et vole leur identité, un processus qui n'est pas sans risque surtout lorsqu'il se branche sur une junkie. Accro, le monstre le devient instantanément. Véritable machine à tuer, il élimine progressivement tous les occupants du laboratoire clandestin. La bête se heurte néanmoins à un adversaire plus coriace que les autres lorsqu'y déboule Alex, un flic aux trousses de trafiquants de drogue d'origine américaine...
Proteus n'est pas encore tout à fait bouclé que son producteur annonce la mise en chantier d'un **Proteus 2, The Pursuit** pour fin 1996. Faut croire que "*ce qui n'est pas une copie de plus d'**Alien***" inspire une très grande confiance à ses promoteurs.



Rachel (Jennifer Calvert) en pleine métamorphose baveuse.







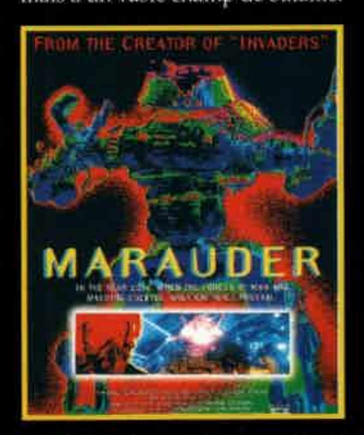
ROBOTS DE CHAIR

Les androïdes ont actuellement le vent en poupe sur le marché vidéo. La preuve ; les séries perdurent. Un an après le pas terrible **Cyber-Tracker**, voici tout naturellement **Cyber-Tracker II** de Richard Pepin où le kick-boxer reconverti Don "The Dragon" Wilson retrouve le rôle d'Eric Phaillips. Kidnappée par les sbires du despotique Paris Morgan, sa femme est remplacée par un cyborg qui s'empresse de tuer le big boss de la plus puissante chaîne de télévision. Agent fédéral, Phillips doit la disculper en affrontant un bataillon de cyber-assassins. Pour qui aime ces productions *PM Entertainment* bourrées d'exploaaaasions et d'impacts de balles.
Chez *Nu Image*, on entonne le même refrain dans **Cyborg Cop III** signé Yossi Wein et **Project ShadowChaser III** de John Eyres. Le premier oppose deux flics d'un bled paumé aux fruits des recherches du laboratoires Delta-Tech, à savoir des androïdes conçus pour résister aux déflagrations nucléaires. Plein d'esprit, le scénariste de cette séquelle baptise le cyborg vedette Adam, et Eve la machine biomécanique qui a pris l'identité d'une journaliste trop curieuse. Dans **Project ShadowChaser III : Beyond the Edge of Darkness**, les producteurs élèvent le débat : le film se déroule dans l'espace. Dans la navette spatiale Siberia plus précisément, où se réfugie l'équipage d'un autre vaisseau après l'avoir percuté. Là, dans le champ gravitationnel de Mars, les naufragés du cosmos découvrent un engin vidé de ses passagers. Il en reste pourtant un, un androïde aryen (toujours Frank Zagarino, aussi présent dans **Cyborg Cop III**) capable de morphing à volonté. Pratique pour exterminer l'adversaire !
Cyber-Tracker II, **Cyborg Cop III** et **Project ShadowChaser III** : trois séries B

■ Il y aura probablement un **Alien 4**. Malgré le suicide de Ripley, les scénaristes ont imaginé que la Compagnie serait parvenue à retrouver une relique, un doigt, à la surface de l'acier en fusion. De cette trouvaille, des scientifiques extraient l'ADN de la défunte qui, miraculeusement, revit. **Alien 4** se situerait sur une station spatiale, dernière étape des monstres avant l'invasion de la Terre. Sigourney Weaver embarque dans le projet et il n'est pas exclu que James Cameron s'y mette lui aussi, son **Spiderman** étant une fois encore ajourné pour de sombres questions juridiques. Autres séquelles attendues : une nouvelle trilogie de **La Guerre des Etoiles**. Peu d'informations supplémentaires à ce jour sinon que George Lucas réalisera lui-même l'un des trois films et que Mark Hamill/Luke Skywalker incarnera son propre père, à savoir Darth Vador jeune en passe de vendre son âme au côté obscur de la Force. Chez *New Line*, on s'active autour de **The Revenge of the Mask** avec l'incontournable Jim Carrey dans les tenues flashy de Stanley Ipkiss. Le scénario porte la signature de Brent Forester, l'un des créateurs des ***Simpson***. Feu vert est également donné à **Freddy vs. Jason**, rencontre au sommet de Jason Voohres et Freddy Krueger. Écrit par un certain Chris Biggs (qui devrait également mettre en images son récit), **Freddy vs. Jason** présente deux personnages radicalement différents de ceux que l'on connaît, y compris dans leur aspect. Et les deux croquemitaines ne donneront certainement pas dans la gaudriole, dixit l'auteur. C'est tout pour les séquelles, mais dès qu'on retrouve un boulon de Terminator à la surface du brasier, je vous fais signe.

■ Après bien des ajournements, le **Crash** de David Cronenberg pointe enfin du chrome à l'horizon. Interprété par James Spader, Holly Hunter et Rosanna Arquette, rappelons que **Crash**, d'après un roman cataclysmique et non-narratif de Jim G. Ballard, étudie le comportement d'automobilistes par lesquels sentiment de puissance et jouissance sexuelle passent systématiquement par de spectaculaires et très violents accidents de la route. Si le réalisateur n'édulcore pas trop le roman, son adaptation à l'écran devrait en secouer plus d'un.

■ À *Triad Studios*, une nouvelle boîte de production, la science-fiction est une priorité. Ses trois premiers films quadrillent tous azimuts les recettes les plus rentables du genre. Ainsi, dans le **Phœnix** de Troy Cook, on vise **Total Recall**, **Outland** et **Blade Runner**. Une colonie minière sur la planète Titus 4, un puissant consortium industriel qui y fait la pluie et le beau temps, un héros auquel le méchant révèle sa véritable identité, des cyborgs soldats génétiquement détraqués et souffrant d'états d'âme, etc.
Le **Marauder** de Phil Cook cherche plutôt du côté de **Terminator** et **Aliens**. En l'an 2036, un super-commando, se mesure au Marauder, une machine de guerre en faction dans le Vieil État, c'est-à-dire les États-Unis qui ressemblent désormais à un vaste champ de bataille.



Final Equinox de Serge Rodnunsky, quant à lui, court après le "Regenerator", une invention qui a la propriété d'anéantir toute forme de vie terrestre pour la remplacer par une étrange végétation. Un flic en vacances sur la lune et une organisation mafieuse se disputent le précieux objet.

■ **The Crow 2**, alias **The Crow : City of Angels**, est en cours de pré-production. Tim Pope tient les rênes de la mise en scène. Par contre, ce ne sont ni Jon Bon Jovi ni Mark Dacascos qui reprennent le rôle tenu par le défunt Brandon Lee. C'est, ô surprise, le Français Vincent Pérez qui emporte le morceau. Amant d'Isabelle Adjani dans **La Reine Margot**, jeune premier dans **Indochine** et **Cyrano**, Vincent Pérez possède-t-il l'étoffe du ténébreux fantôme vengeur ? Pour l'heure, le bénéfice du doute l'emporte sur le procès d'intention.

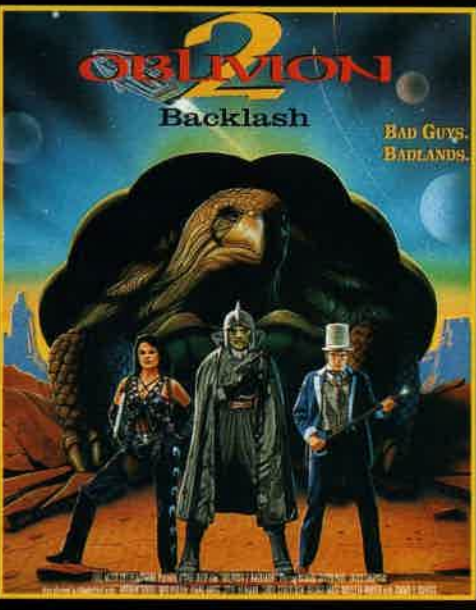
S.O.S. FANTOMES

Jusqu'à présent, Casper le Petit Fantôme c'était un dessin animé familial pour la télévision. C'est aujourd'hui une production Steven Spielberg, une comédie sombre sur laquelle travaille Alex **The Crow** Proyas avant de se faire remplacer par le plus docile Brad Silberling. Aucun risque de traumatisme et de frissons durables pour cette gentille histoire de maison hantée que le pingre Carrigan Crittenden ne parvient pas à vendre. Et pour cause, y sévissent une poignée de fantômes espiègles dont les farces malicieuses chassent illico tous les acheteurs potentiels. En désespoir de cause, la propriétaire recourt aux services du Dr. Harvey, psychologue spécialisé dans l'occulte. Pendant que Stretch, Fatso et Stinkie redoublent d'imagination pour s'approprier les lieux, Casper se lie d'amitié avec Kat (Christina Ricci, la macabre Wednesday de **La Famille Addams**), la fille du psy en ectoplasme...
À destination des familles, **Casper** s'octroie ce qu'un **Jurassic Park** n'avait pu s'offrir : quarante minutes d'effets spéciaux infographiques d'un réalisme saisissant alors que dinosaures et raptors n'en bénéficiaient que de six ! Une nouvelle performance et six mois de post-production pour les petits génies d'*Industrial Light and Magic*..
Sortie française le 4 octobre prochain.



Casper, le petit fantôme et sa copine, Christina Ricci.

■ Vous ne connaissez pas l'original, faute de distribution en France, mais voilà tout de même sa séquelle, **Oblivion 2, Backlash** de Sam Irvin, une production *Full Moon Entertainment*. **Oblivion**, c'est un peu la Cantina de **La Guerre des Etoiles** étendue sur un film tout entier. Une ville western située sur une autre planète et bondée d'extraterrestres du genre Craignos Monsters. Y arrive l'impitoyable chasseur de primes Sweeney chargé par la Galaxicorp de mettre hors d'état de nuire une hors-la-loi aussi méchante que mignonne, Lash. Bien sûr, la promixité d'une mine de Derconium, le minerai le plus recherché de la galaxie, explique sa présence et celle d'une horde de salopards aux mines patibulaires. Meg Foster, George Takei et Isaac Hayes participent à cet accouplement curieux entre deux genres.



■ La guerre des "Bugs", un terme qui désigne des insectes monstrueux, vient de commencer à Hollywood. Elle oppose trois projets concurrents. Le plus imposant est **Spiders from Mars** (ex-**Starship Troopers**), une production *Tri-Star* de Paul Verhoeven d'après un scénario de Ed **RoboCop** Neumer. Il met en scène un commando qui protège la Terre d'une invasion d'extraterrestes s'apparentant à des insectes géants. Le talonne de près **The Mutant Chronicles**, basé sur un jeu vidéo qui présente des aliens belliqueux, produit par Ed Pressman et réalisé par Stephen Norrington (**Death Machine**). Arrive ensuite **Really Big Bugs** de la société *Kushner-Locke International*. "*Nos Bugs sont plus gros que ceux de Paul Verhoeven et écraseront ceux de Ed Pressman comme de vulgaires punaises*" menace Peter Locke. Ce même Peter Locke projette pour bientôt **The Whole Wide World**, une biographie de Robert E. Howard, romancier hanté et père de Conan le Barbare. Le sieur ignorait alors que son rival Ed Pressman allait aligner un deuxième projet concurrent, **Invasion Earth** où Anthony Hickox animera des insectes que des expériences gouvernementales ont rendu particulièrement agressifs et gigantesques. Du Craignos en perspective, pas vrai chef ? (*tais-toi, travaille ...*).



■ Dans le registre de l'invasion de la Terre, le premier film à voir le jour est le **Independance Day** de Roland Emmerich (**StarGate**). Véritable remake de **La Guerre des Mondes**, le film prend pour vedette Bill Pullman, mari sacrifié de Linda Fiorentino dans **Last Seduction**, lequel incarne un vaillant président des États-Unis qui met au point un plan d'enfer pour contrecarrer l'attaque des aliens. Le sauveur providentiel de la Terre, c'est la méga-star du basket Michael Jordan dans **Space Jam**, une production Ivan Reitman que mettra en images Joe Pytka, réalisateur de quelques-uns des meilleurs spots publicitaires du sportif, pour *Nike* principalement. Mélange de prises de vues réelles et de dessin animé, **Space Jam** fait de sa vedette le partenaire de Bugs Bunny dans leur lutte contre des extraterrestres. Daffy Duck et quelques autres personnages des cartoons *Warner* compteront parmi les protagonistes de ce dérivé de **Qui Veut la Peau de Roger Rabbit**.

■ Les super-héros de bandes dessinées continuent d'affluer sur les grands écrans. **Plastic Man**, sous la tutelle de Steven Spielberg producteur, devrait bientôt voir le jour avec le nouveau venu Bryan Spicer (la version cinéma des **Power Rangers**). Aucune star envisagée pour l'heure afin de revêtir la combinaison pourpre du cambrioleur devenu élastique, après que les noms de Bruce Willis, Michael Jackson et Tim Robbins aient été évoqués. Joel Silver, le nabab du film d'action, planche de son côté sur **V for Vendetta** d'après la BD d'Alan Moore. Il s'agit pour un homme seul, et dans une Grande-Bretagne ravagée par un conflit nucléaire, de lutter contre un pouvoir totalitaire. Entre le *1984* d'Orwell et **Brazil** de Terry Gilliam, **V for Vendetta** devrait être porté à l'écran soit par Brett **Le Cobaye** Leonard, soit Kenneth Branagh, après que Alan Parker et Stephen Hopkins se soient intéressés au projet. Daredevil, le super-héros aveugle mais doué d'un sixième sens imaginé par Stan Lee, pourrait lui aussi voir le jour (!) sous la direction de Carlo Carlei, un illustre inconnu dont on dit grand bien du **Fluke**, une histoire de réincarnation canine.

APRES LE DELUGE

Les tuiles n'arrêtent pas de tomber sur la tête des ténors de **Waterworld**, le méga-**Mad Max** nautique d'*Universal*. Après des dépassements de budgets désormais infernaux (165 millions de dollars) consécutifs aux ennuis propres à un tournage en pleine mer, à un ouragan fatal aux décors, c'est maintenant le réalisateur Kevin Reynolds qui vient de se fâcher avec sa vedette, Kevin Costner. Pourquoi ? Simplement parce que le comédien, très présent dans la salle de montage, avait tendance à se mettre en valeur au détriment du film lui-même. Rappelons que l'égo de Monsieur Costner avait déjà provoqué le départ de Kevin Reynolds de la post-production de **Robin des Bois** ! Bref, l'addition de toutes les calamités (plus, in extremis, des coupes sombres exigées par la censure) qui se sont abattues sur le projet amène les langues de vipère d'Hollywood à augurer d'un naufrage financier digne de **La Porte du Paradis** ! N'empêche, n'en déplaise aux Nostradamus du potin méchant, que l'on attend impatiemment ce monumental **Waterworld**. Le film se situe après que la fonte des glaces polaires ait englouti la quasi totalité des cinq continents. Ne subsistent plus de l'humanité que des cités lacustres régulièrement attaquées par des pirates. Les Smokers frappent à la surface de l'eau et les Berserkers depuis les airs. En arrivant sur son trimaran et en prenant parti pour les assiégés, le Mariner (Costner) se met à dos le terrifiant Deacon (Dennis Hopper dans un rôle refusé par John Malkovich). Ce dernier n'aspire qu'à la capture d'Enola, une enfant qui porte un tatouage indiquant la dernière portion de Terre encore sèche. Au héros d'arracher la gamine et sa mère (Jeanne Tripplehorn) et de les convoyer vers la terre promise... La terre promise aussi pour *Universal* ? Réponse le 28 juillet aux États-Unis, et le 18 octobre en France.


WARTERWORLD. La Terre engloutie et le budget aussi...

■ En plus de **The 7 Deadly Sins of Horrors**, anthologie fantastique axée sur les 7 péchés capitaux, la firme *Miramax* développe actuellement une série de films de science-fiction, **Light Years**. Elle intègre à ce jour une adaptation d'un récit hallucinant de Philip K. Dick, *L'Imposteur* dans lequel un homme, en découvrant son propre cadavre, apprend qu'il n'est que son propre double androïde. Révélation du polar ***Things to Do in Denver when you're Dead***, Gary Fleder se charge de sa mise en image. **Light Years** mobilise également les talents du Mexicain Guillermo del Toro pour le segment **The Mimic**, de Frank Darabont (**Les Evadés**), Leonard Nimoy et Bryan Singer (**The Usual Suspects**). Appétissant non ?



■ Extrêmement prolifique, au point qu'on le soupçonne de posséder un double, le réalisateur Albert Pyun aura tourné, juste avant **Nemesis 2** et **3**, **Heatseeker**, une série B au carrefour des arts martiaux et de la SF. **Heatseeker** prend pour cadre la Nouvelle Amérique de 2019, époque où les sports de combat sont dominés par des androïdes. Xao, fraîchement sorti d'un laboratoire, est le plus efficace d'entre eux car doué des derniers perfectionnements de la technologie. Pour convaincre Chance O'Brien, le dernier champion 100 % de kickboxing, de se battre dans le tournoi dont il est l'organisateur, l'affreux Tung kidnappe sa fiancée. Et à O'Brien d'affronter cette machine à distribuer des beignes qu'est Xao, incarné par le bon Gary Daniels (**Fist of the North Star**).

■ À l'instar de **Monsieur Joe**, un autre classique de la défunte *R.K.O.* devrait connaître les honneurs d'une nouvelle version. Il s'agit de **Bedlam** (1947, Mark Robson) avec Boris Karloff, calvaire d'une jeune femme saine d'esprit, trahie par son fiancé, et internée dans un hôpital psychiatrique où les pensionnaires sont torturés par un gardien sadique. Martin Scorsese produit ce **Bedlam 2** dont la mise en images incombe à la Néo-Zélandaise Alison McLean.

San HELVING

L'IRRÉSISTIBLE NORTH

HOME SWEET MÔME

La plupart des enfants et des adolescents ne sont pas satisfaits par l'attitude de leurs parents. Ils se sentent par dessus tout incompris, et c'est ainsi que naissent de nombreux conflits. Le petit North n'est pas un cas à part, et pourtant... North a tout pour lui : il est très bon à l'école, il a de nombreux amis, il joue très bien au baseball, il fait du théâtre... Le réel problème vient en fait de ses parents. Ils ne font pas assez attention à lui, il ne se sent pas pris en considération et, se trouve en manque d'amour. North pense ne pas exister aux yeux de ses parents. Tout ceci alors qu'il apparaît comme l'enfant idéal aux yeux des autres. Il décide alors de se séparer de ses géniteurs au cours d'un procès lui intimant l'ordre de trouver de nouveaux parents avant une date limite. Le non-respect de cette date l'enverrait directement à l'orphelinat. North commence dès lors la quête d'une nouvelle famille...

L'Irrésistible North est un conte de fée, mais un conte décalé. En effet, tout le monde aimerait se choisir des parents, car il y a toujours bien des choses que l'on déteste chez les siens. Dans sa quête, North découvrira cependant l'incroyable vérité. Il n'y a pas de famille idéale, mais seulement des parents formidables. Déjà réalisateur de **Stand by me** et **Princess Bride**, Rob Reiner sait mieux que personne raconter une fable sur le ton de la comédie et mettre tout le monde dans sa poche lorsqu'il s'agit de sortir les mouchoirs. Après un détour par le fade blockbuster hollywoodien (**Des Hommes d'Honneur** et son casting béton), Reiner revient donc à ce qu'il sait faire de mieux. La réussite est totale et la caricature des familles très typées souvent irrésistible (le couple français porte des bérets et s'esclaffe devant la télé diffusant un film de Jerry Lewis !). Pour les amateurs, les parents de North sont joués par Jason Alexander et Julia Louis-Dreyfus, évadés temporairement de l'hilarant sitcom *Seinfeld* (sur *Canal Jimmy*). Dans **L'Irrésistible North**, il y a également plein de guest-stars que l'on prend toujours plaisir à voir comme Bruce Willis, parfait en lapin de supermarché (!), Dan Aykroyd, en texan milliardaire fan de comédie musicale, Jon Lovitz en avocat véreux... Bref, **L'Irrésistible North** est un vrai régal !

Alexis DUPONT-LARVET

North. USA. 1994. Réal.: Rob Reiner. Scén.: Alan Zweibel et Andrex Scheinman d'après un roman de Alan Zweibel. Mus.: Marc Shaiman. Prod.: Rob Reiner et Alan Zweibel pour Castle Rock Entertainment/New Line Cinema. Int.: Elijah Wood, Jason Alexander, Julia Louis-Dreyfus, Bruce Willis, Jon Lovitz, Dan Aykroyd, Graham Greene, Kathy Bates...Dur.: 1 h 27. Dist.: Les Films Ariane. Sortie le 9 août 1995.

LES SECRÈTES AVENTURES DE TOM POUCE

Les films d'animation faisant intervenir des personnages en pâte à modeler se font à regret très rares. Nouveau représentant de cette catégorie de films aussi particuliers qu'excellents à sortir sur nos écrans : **Les Secrètes Aventures de Tom Pouce**. Tom, c'est l'enfant monstrueux et hors norme d'une famille baignant dans la misère. Privé de ses parents par les agents du ministère, il est emmené dans un laboratoire secret où réside le mauvais génie, une source d'énergie implacable qui semble dicter leur conduite aux «géants». S'enfuyant avec l'un des cobayes, il se retrouve dans un dépotoir habité par de petites créatures à peine plus grandes que lui, dont Jack le tueur de géants. Ensemble, ils tenteront de retrouver la famille de Tom et de détruire le mauvais génie.

Il aura fallu presque trois ans à Dave Borthwick pour achever ce conte de fée aux allures de cauchemar. Il faut dire que **Les Secrètes Aventures de Tom Pouce**, bien plus qu'un simple film d'animation en pâte à modeler, utilise la technique de la pixillation, un procédé qui mêle de vrais acteurs animés image par image avec des personnages d'animation dans le même plan. Une technique si difficile à maîtriser qu'elle est généralement utilisée pour de brèves séquences. Si ce sont ces prouesses techniques qui révèlent avant tout le génie de Dave Borthwick, il ne faut pas pour autant en négliger le contenu du film, où un esprit débordant de créativité se mêle à des références cinématographiques. C'est ainsi qu'il associe harmonieusement les mythes de Tom Pouce, de Jack le tueur de géants et du génie de la lampe. Si son histoire laisse rêveur, elle fait aussi sans cesse planer comme un malaise dû à un côté sombre omniprésent, appuyé par des personnages difformes ou étranges. Pour le renforcer, il choisit de laisser son film muet, remplaçant les phrases de ses personnages par des sons et des râles inaudibles qui inspirent la pitié et nous laissent mal à l'aise ; notre attachement pour les personnages devient alors d'autant plus fort, voire nécessaire. Des sentiments, Borthwick en fait aussi passer lorsqu'il nous propose une visite guidée de cet immonde laboratoire où chaque cobaye semble sortir tout droit de l'esprit tordu de Screaming Mad George. Mais le plus grand exploit de Dave Borthwick reste de faire passer cette histoire cauchemardesque et pessimiste en conte sublimement beau et un tant soit peu moralisateur, dénonçant les méfaits des expérimentations sur les animaux et les nouveaux-nés. Un chef-d'œuvre technique, nourri par une histoire touchante et intrigante, qui fait passer **Wallace et Gromit** pour un film sans âme.

Damien GRANGER

The Secret Adventures of Tom Thumb. Grande-Bretagne. 1993. Réal., scén. et mont. : Dave Borthwick. Mus.: John Paul Jones & The Startled Insects. Son.: Andy Kennedy. Prod.: Richard «Hutch» Hutchinson. Voix anglaises : Nick Upton, Deborah Collard, Franck Passingham, John Scoffield et Tom dans son propre rôle... Dur.: 1 h 01. Dist.: Haut et Court. Sortie le 9 août 1995.

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A. : Didier Allouch. J.C.: Julien Carbon.
V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec

	DA	JC	VG	JPP	MT
L'Antre de la Folie	5	5	3	3	3
Batman Forever	1	1	3	2	2
Candyman 2		2			3
La Cité des Enfants Perdus	2	3	0		4
Congo	2	0	0		1
Dellamorte Dellamore	4	5	6	5	5
Ed Wood	5	5	4	4	6
Frankenstein	2	0	0	5	1
Freddy Sort de la Nuit	3	1		2	2
HideAway	0				
Highlander 3		0			1
L'Histoire sans Fin 3				2	3
The Kingdom		5	5		
Les Maîtres du Monde	3				4
Phantasm 3	1	2	1	2	3
Porco Rosso	4	6			6
Stargate	2	2	1	3	4
Star Trek Générations	1			2	2
Streetfighter	2	1	1		2
Tank Girl		0			2
Le Village des Damnés	5	4	2	3	5

BOX-OFFICE

Pas de souci à se faire pour **Batman Forever**. Ça marche du feu de Dieu, mieux que **Jurassic Park**. En dix jours, le film disco de Joel Schumacher dépasse déjà les 100 patates de recette. Un plafond littéralement atomisé dans un hénaurme circuit de plus de 4.000 écrans. De la folie et on ne comptabilise pas les produits dérivés, t-shirts, tasses et cie.
En comparaison, **Judge Dredd**, pour son premier week-end d'exploitation, se prend une veste monumentale, seulement 12,4 millions. Un score riquiqui qui s'explique aussi par l'interdiction aux moins de 17 ans d'une imposante super-production a priori destinée, du moins en grande partie, aux moins de... 18 ans ! Sorti le même jour, **Power Rangers**, le film, dépasse d'une tête Stallone avec 14,2 millions. Décevant quand même en regard du phénomène que représentent la série à la télévision et les gadgets dans les grands magasins. Dans la même catégorie, familiale, **Casper** séduit les têtes blondes. Pas moins de 70 millions de dollars pour cette production Steven Spielberg en un mois d'exploitation.
Mais le box-office US ne provoque pas uniquement le sabrage de magnums de champagne. Sorti à la va-vite, sans publicité ou presque, histoire de boucher un trou dans la programmation, **Le Village des Damnés** de John Carpenter ne fait que peu d'adeptes, de quoi ramasser quelque 12 millions en fin de carrière. Pas bon pour le grand John après les résultats modestes de **L'Antre de la Folie**. Reste que les films du cinéaste ne coûtent jamais très cher, une douzaine de millions de dollars seulement pour **Le Village des Damnés**. Rentabilité assurée à moyenne échéance. Échec nettement plus douloureux pour **Johnny Mnemonic** malgré la présence de Keanu Reeves, mégastar depuis **Speed**. Réalisée avec des moyens considérables, cette science-fiction cyber-punk stationne à 23 millions de dollars au finish de sa courte carrière. Autour de 14 millions de recette, c'est déjà trop pour **HideAway**, bondieuserie nullarde avec Jeff Goldblum. 50 millions, un succès honorable, c'est considérable pour un nanar aussi patenté que **Congo**. Faut croire que le nom de Michael Crichton mobilise les foules. Triomphe pour **Jurassic Park**, **Harcèlement** et, aujourd'hui à un niveau plus modeste, pour cette jungle inepte mais adroitement vendue.
Chez les «fromages qui puent», dixit le Stallone des Guignols de l'Info, en attendant le débarquement des molosses (**Batman**, **Dredd** & cie), les scores ne plafonnent pas très haut. Le croquemitaine d'Elm Street s'essouffle avec **Freddy Sort de la Nuit**. Seulement 63.000 fidèles sur Paris-périphérie. Honnête pour un film d'horreur, quoique le précédent avait pulvérisé le plafond des 100.000. **Ed Wood** et **Porco Rosso**, deux films pour lesquels on rêvait de salles combles, n'ont pas trop à gémir. Les pulls angora du «plus mauvais réalisateur de tous les temps» ameutent 54.000 braves en une semaine, et 127.000 sur la France entière. Quant au porc ailé de Miyazaki, il embarque quelque 9.200 passagers en une semaine, dans un circuit restreint de trois salles sur Paris. Une sortie prudente donc, et un résultat qui dépasse de 2.000 éléments le score de **André**, l'otarie, pourtant exploité sur 24 écrans Paris-périphérie. **Porco Rosso** arrive donc à bon port. Bon port également pour **La Cité des Enfants Perdus**, joli succès de fantastique made in France. Quelque 312.000 entrées sur Paris en un mois et demi, plus d'un million sur l'ensemble de l'hexagone. Unique que l'imaginaire d'auteurs du cru, solidement implantés dans le genre qui nous intéresse, obtienne autant de suffrages.

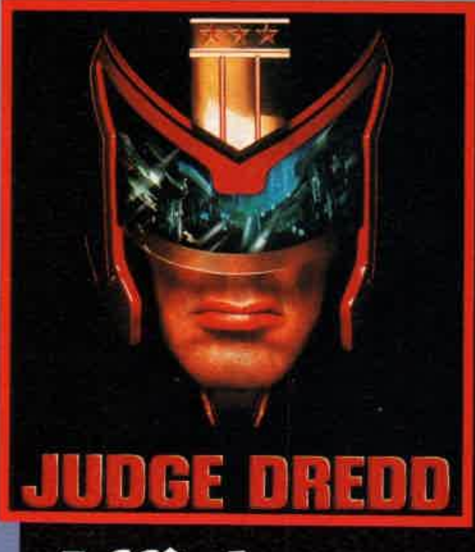
La célèbre boutique Album a inauguré le 14 juin dernier une annexe consacrée exclusivement au cinéma, spécialisée dans les laserdiscs, la vidéo (NTSC, PAL, SECAM), les mangas, ainsi que les magazines US et anglais de SF. Heureuse initiative.

Album Cinéma, 7 rue Dante, 75005 Paris. Tél.: 43 25 84 76.
Ouvert du mardi au samedi de 10 h à 20 h.

ABONNEMENT



SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !



Affiches et T-shirts !

Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de l'explosif **DEMOLITION MAN** avec Sylvester Stallone dans le rôle d'un flic du futur (parfait pour attendre la sortie de **Judge Dredd**), ou justement, le **T-SHIRT JUDGE DREDD**, qu'on vous conseille de porter fièrement pour faire appliquer la Loi dans la rue (n'en rajoutez pas, c'est qu'un t-shirt).





Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort, nous vous enverrons, au choix, l'affiche 120 x 160 de **JUDGE DREDD**, ou l'affichette vidéo 40 x 60 du **PLAN 9 FROM OUTER SPACE** de Ed Wood, ou encore un numéro de **MAD MOVIES** ou **IMPACT** manquant à votre collection comme par exemple *Mad* 58 (*«Bon sang, où j'ai foutu mon Mad 58 ?»*, par exemple).

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ____________________

PRÉNOM ____________________

ADRESSE ____________________

____

____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.



Judge Dredd (Sylvester Stallone) :
un centurion du XXI[e] siècle.

JUDGE DREDD

LA LOI DU CANNON !

On l'a rêvé pendant des années. Le Judge Dredd passe enfin au grand écran sous les traits de Stallone. Fans de comic books brutaux, de SF survitaminée et d'humour décapant, tous ont attendu avec une excitation mêlée de crainte cette adaptation de la plus belle BD culte européenne. Aux commandes de cette machine de guerre implacable, Danny Cannon, un jeune cinéaste qui n'a pas encore été contaminé par la langue de bois des studios. Vous allez voir, ça fait sacrément du bien...

«J*'aimerais bien qu'on me lâche un peu avec mon âge. Je viens tout juste d'avoir 27 ans, mais avec toute cette pression j'ai l'impression d'en avoir quarante !*». Le garçon qui lâche la phrase d'un air las semble tout juste sortir de l'adolescence. Cheveux courts, bombers et casquette, visage désespérément anodin, il pourrait être votre voisin de palier. Mais il s'appelle Danny Cannon, et si il se plaint un peu de la «pression» c'est parce que ce quasi-inconnu vient tout de même de signer son deuxième film, **Judge Dredd**, l'un des «blockbusters» les plus attendus de la décennie, une méga-production de 75 millions de dollars.
Comment ce jeune Anglais sorti de nulle part a-t-il pris en main l'un des projets les plus chauds d'Hollywood ? Disons-le tout net : à l'arrachée ! Passionné de cinéma dès son plus jeune âge, Cannon commence par bricoler des films vidéos à seize ans. Deux ans plus tard, l'un de ses courts métrages, **Sometime**, est primé par la *BBC* et lui vaut d'être remarqué par Ridley Scott et Alan Parker, qui le poussent à s'inscrire à la National Film and Television School. Étudiant modèle, il livre des téléfilms soignés et aussitôt achetés par la télévision british, et signe finalement en 1993 son premier long métrage, **Young Americans**, un polar plutôt mou du genou, avec Harvey Keitel dans le rôle principal, une série B marquant esthétiquement son allégeance au cinéma de Ridley Scott. Pas de quoi grimper aux rideaux en somme...
Assez acide quant à la situation du cinéma anglais comme on le verra plus loin, Cannon va dès cette époque devenir le réalisateur que la critique locale aime haïr. **Young Americans** se fait joliment descendre par les journalistes londoniens, et tandis que le garçon donne des interviews ultra-agressives, le film disparaît dans les limbes du box-office. Dur. Voyant son salut dans un exil possible aux USA, Cannon fait alors le tour d'Hollywood, où **Young Americans** avait été vaguement remarqué par des «executives» toujours avides de nouveaux «stylistes».

«Mon film avait plutôt bonne réputation, même si il était sorti directement en vidéo, et j'ai commencé alors à avoir quelques propositions. Je cherchais désespérément à venir m'installer aux States, mais en fait les scripts qu'on me présentait ne correspondaient pas du tout à ce que je sais faire. Et puis j'ai rencontré le producteur Andrew Vajna. Il avait trouvé **Young Americans** *plutôt au-dessus de la moyenne, et voulait me parler de* **Die Hard 3**, *que je ne sentais pas trop en fait parce que je me demandais pourquoi on pouvait penser à moi pour faire ce film. Mais je voulais voir Vajna plus que n'importe qui. Parce qu'il s'occupait de* **Judge Dredd***»...

Comic Book mythique créé en 1977 (voir encadré), «Dredd» faisait alors partie de ces projets sans cesse ajournés. Monument de SF violente dans lequel un Juge minéral fait régner la Loi en vidant des chargeurs sur tous les contrevenants, LE symbole de la BD anglaise moderne était devenu un objet étrange auquel personne ne souhaitait vraiment s'atteler. Dès le début des années 80, le producteur Charle Lippincott avait pourtant tenté d'imposer le personnage au cinéma. L'apparition de Robocop, décalquage évident de Dredd, et des problèmes de scripts incessants (voir encadré) avaient repoussé le projet aux calendes grecques, jusqu'à ce que Stallone, passionné par le personnage ne remette l'affaire sur les rails. Il était temps. C'est à ce stade du projet que Cannon rencontre Vajna. À cette époque, de nombreux réalisateurs ont déjà été contactés. David Fincher (**Alien 3**), Marco Brambilla (**Demolition Man**) ont passé la main, pas franchement enthousiasmés par le scénario, tout comme Joe Dante et Tony Scott, qui désiraient amener le personnage sur le terrain d'une comédie futuriste. On l'a échappé belle !
Et puis arrive donc Cannon, fanatique absolu de Dredd depuis son plus jeune âge : *«J'ai lu mon premier «Dredd» à neuf ans, et depuis, mon amour pour la série ne s'est jamais démenti. Devant Vajna, pendant deux heures, j'ai déballé tout ce que je savais sur le personnage, sur ce qu'il fallait faire du film pour ne pas trahir l'esprit du comic book. Franchement, il n'en revenait pas, parce que je connaissais* ■ ■ ■



Hershey (Diane Lane) et une comparse casquée : deux Judges au féminin aussi efficaces que leurs confrères.



Mean Machine Angel (Chris Adamson), un des cannibales de la Terre Maudite, abominable compromis entre l'homme et la machine.

■ ■ ■ *vraiment le sujet à fond. Et en même temps, je voyais bien qu'il avait peur, qu'il n'était pas totalement convaincu. Parce que c'était une sacrée responsabilité que de confier un film de cette taille à un gamin comme moi. Et je sais qu'il y avait des wagons de cinéastes bien plus prestigieux que moi branchés sur le projet. Simplement, pour eux, Dredd ne représentait pas exactement la même chose. C'était juste une histoire de SF un peu différente. Pour moi, l'enjeu était ailleurs : quand j'étais môme, j'envoyais des dessins de Dredd à la rédaction de «2000 AD», j'étais un pur fan, et j'avais vraiment envie de voir ce film sur un écran. Bon sang : Judge Dredd !!! Alors, pendant trois semaines, tous les jours, je suis venu déballer mes arguments, mes idées sur le personnage. Je ne savais pas si j'allais faire le film, mais il fallait que je leur en parle. La première chose que je leur ai dit, c'était de ne surtout pas faire, par pitié, un film de «flic-du-futur», avec un argument classique de polar transposé dans une autre époque. Il fallait que le film se situe sur un autre plan, qu'il soit épique, brillant, émouvant. Je disais tout le temps : «s'il vous plaît, ne nous faites pas* ***«L'Arme Fatale*** *dans l'espace» ! Dans ce type de gros film, le flic est le type à l'avant du «roller-coaster» et nous, les spectateurs, on est tous derrière lui. Il n'y a pas de vraie implication. Bref, je n'arrêtais plus de parler. J'avais besoin de convaincre tout le monde que j'étais capable de faire le film que je leur décrivais. Et je savais que si je le décrochais, il faudrait assurer et montrer que je tenais mes promesses. Si j'ai fait* ***Judge Dredd****, c'est surtout parce que j'étais le seul type que les producteurs ont vu pour lequel le personnage représentait vraiment quelque chose. Et je peux dire que c'est une sacrée chance !».*

Judge Fargo (Max Von Sydow), vétéran des Judges et mentor de Dredd.

Conquis par l'enthousiasme de ce gamin brillant, les producteurs acceptent finalement le défi, après que Stallone, d'abord un peu réticent, ait été finalement rallié à la cause. Cannon s'attèle alors à la création de ce qui va devenir l'un des plus incroyables films de SF de ces dernières années en reprenant à la base un script s'éloignant souvent de l'esprit originel du «comic book». *«Quand je suis arrivé sur le projet, il y avait encore beaucoup de confusion. Cinq scénaristes, tous fort prestigieux* (entre autres William **T2** Wisher et Steven **Piège de Cristal** De Souza, NDLR) *avaient travaillé à différents stades sur le projet, mais sur certains points ils ne cernaient pas vraiment ce qu'était Dredd, ils en faisaient un simple justicier de plus. Or pour moi, la saga de Dredd doit être avant tout un drame. J'ai tenu à ce que le film ait une réelle valeur émotionnelle. Bien sûr qu'il y a des explosions dans tous les sens et de l'action à tous les étages. Bien sûr, c'est la grande aventure, un film où on s'éclate, mais la base de tout cela, c'était que les personnages existent totalement. Je voulais revenir à un cinéma épique, excitant, dynamique, mais qui laisse quelque chose au spectateur. Dredd, c'est «****Star Wars*** *rencontre* ***Ben Hur****». Quand on pense à des films comme* ***Ben Hur****,* ***El Cid*** *ou* ***Spartacus****, ou à ces péplums classiques que j'adore, on se souvient tous de la conviction qu'avaient les réalisateurs comme les interprètes pour leurs personnages, qui prenaient une dimension tragique, grandiose.* ***Judge Dredd*** *découle du même esprit. Il faut croire totalement à cet univers, et y plonger le public. C'est la grande richesse de cette histoire. Il y a des références à la mythologie grecque, à l'Empire Romain. Dredd aurait pu être un centurion, ou même un chevalier de*

l'époque arthurienne. En cela on peut dire que Dredd est un héros absolu, totalement intemporel». Revendiquant haut et fort l'héroïsme antique du personnage, Cannon se bat sur tous les fronts, participant durant sept mois à l'élaboration du design (somptueux !) du film, retravaillant parallèlement le scénario pour l'amener à devenir une saga sombre et imparable. Jugez plutôt...

Nous sommes en 2139. Le continent américain est devenu un véritable enfer, où la population s'entasse dans trois mégalopoles pourries jusqu'à la mœlle : Mega City One (New York), Mega City Two (Los Angeles) et Tex City (Houston). Entre ces cités titanesques s'étendent les plaines dévastées de la Terre Maudite. Quand s'ouvre le film, un groupe de prisonniers ayant purgé leur peine est ramené de la colonie pénitentiaire d'Aspen vers Mega City One. On découvre avec Fergie (Rob Schneider), l'un des ex-taulards, le cauchemar qu'est devenu New York. Un enfer urbain dans lequel survivent péniblement 65 millions d'habitants. Fergie, a qui a été attribué un nouvel appartement, assiste impuissant à une terrible guerre de «Blocks», affrontement terrible opposant les habitants d'un quartier miséreux. La révolte est brisée par l'intervention des Judges, ces officiers de l'ordre qui sont à la fois Magistrat, Jury et Bourreau. À la tête du groupe d'intervention, le Judge Dredd (Sylvester Stallone), légende de la cité, un être implacable, châtiant de manière ultra-brutale tout ceux qui s'écartent du droit chemin. Admiré de tous, cette véritable machine de la justice expéditive voit pourtant son univers s'effondrer. Un complot, ourdi par Griffin (Jurgen Prochnow), un Judge malfaisant, fait condamner Dredd à la prison à vie, malgré l'aide du Judge Hershey (Diane Lane) et de son mentor, le Judge Fargo (Max Von Sydow). Parallèlement à ces sinistres événements, un autre Judge, Rico (Armand Assante), condamné lui aussi à perpétuité, s'échappe du pénitencier d'Aspen. Artisan de la machination qui a destitué Dredd, Rico, assisté par son garde du corps, le terrifiant Robot ABC, va prendre la ville en main. Mais c'est compter sans Dredd, qui après avoir échappé à un attentat lors son transfert vers la prison, affrontera des pirates cannibales, retrouvera sa ville et viendra se faire justice, affrontant les traîtres aux commandes d'une incroyable moto volante, combattant sur les vestiges de la Statue de Liberté, et découvrant le secret terrible le liant à Rico...

Le JUDGE DREDD que vous ne verrez jamais...

Il fut un temps on l'en pensait bien que Dredd ne verrait jamais le jour. Pillé par les scénaristes de **Robocop**, le personnage, excessivement plus complexe qu'il n'en a l'air, était devenu un cauchemar pour ceux qui s'attelaient à sa transposition filmique. Beaucoup ne voyaient qu'un vigilante facho, définitivement impossible à rendre sympathique. Et puis vinrent Tim Hunter et James Crumley. Oui, vous avez bien lu. James Crumley, le génie ultime du polar contemporain (jetez-vous sur «Fausse Piste» et «Dernier Baiser» chez *10/18* si ce n'est pas déjà fait), l'un des auteurs majeurs de cette fin de siècle, a livré en 1988 un scénario pour **Judge Dredd**. L'histoire montrait une révolte fomentée par les mutants de la Terre Maudite, qui voulaient obtenir une véritable reconnaissance sociale. On retrouvait une bonne partie des personnages majeurs de la saga, dont la Judge Anderson et ses pouvoirs psy, et surtout le pourrissant Judge Death, créature démoniaque absolument terrifiante et grand ennemi de la race humaine, qui reste le «vilain» le plus fascinant de la saga Dredd. Trop noir, trop fou, trop brutal et surtout trop cher, ce scénario brillant fut donc abandonné. Ne sortez tout de même pas les mouchoirs. Il ne serait pas impossible qu'il serve de base à un très attendu **Judge Dredd 2**. Mon dieu, faites qu'ils se dépêchent...

J.C.

Le monstrueux titan de métal ABC et Rico (Armand Assante), le frère maléfique de Dredd.



Stallone - Danny Cannon : la star chevronnée et le petit génie.

Judge Griffin (Jürgen Prochnow) : un traître à la cause Dredd.

Extrêmement riche en rebondissements, évidemment joliment violent, le script est surtout exemplaire pour sa vision novatrice du personnage. Chevalier fasciste dans le comic book, Dredd était avant tout pour ses auteurs l'occasion de dresser un portrait au vitriol de la société contemporaine et de tentations sécuritaires toujours d'actualité. En transposant ce pamphlet destroy à l'écran, demeurait le risque d'installer Stallone-Dredd comme un héros total, dont le rôle ne serait jamais remis en cause. Un danger qu'a très soigneusement évité Cannon, toujours soucieux de coller au plus prêt à l'esprit de la saga. *«Il y a beaucoup de fans «hardcore» de Dredd, des gens qui nous reprocheront pour toujours de montrer son visage par* ■ ■ ■

■■■ *exemple. Je suis conscient que malgré tous nos efforts, le film ne puisse répondre totalement à leur attente. Mais le but de ce film était avant tout d'introduire le personnage au monde entier, de montrer ce qu'il représente dans cette société du futur et quelle est exactement sa personnalité. Il fallait installer ce monde futuriste, et cette légende qu'est Dredd, pour ensuite en présenter toutes les contradictions, les failles. Notre Dredd remet en cause ces certitudes sur lesquelles sa vie s'est construite, son adhésion aveugle à la Loi. On parle tout de même ici d'un flic ouvertement facho qui tue des gens dans une société d'extrême droite. Il était très important de se poser des questions sur l'attitude de ce personnage. La difficulté résidait dans le fait que le comics a eu quinze ans pour exposer toutes les ramifications du monde de Dredd. Alors que nous ne disposons que de deux heures. À Hollywood, beaucoup de gens redoutent que le film soit trop «noir». Et bien sûr nous voulons que tout le monde soit content, que les «kids» se régalent en voyant le film. Mais les implications morales du sujet sont trop importantes pour passer au second plan».*

Le pari fou est donc tenu au-delà de toutes les espérances. Stallone est un Dredd comme personne ne l'aurait même rêvé, et Cannon a prouvé au monde entier qu'il était bien l'homme de la situation. Portant à bout de bras le film, le jeune homme, à l'énergie, a su échapper à un cahier des charges ultra-contraignant, arrivant même à persuader ses producteurs de tourner le film en Angleterre, *«parce que Dredd est européen, et que nous avons les meilleurs techniciens du monde»*. Une décision qui, bizarrement, a été mal accueillie outre-Manche, où la presse est à nouveau tombée à bras raccourcis sur le cinéaste, allant même jusqu'à laisser entendre qu'il avait été purement et simplement renvoyé du tournage. Des calomnies auxquelles Cannon répond avec sa franchise habituelle. *«J'ai eu très mal. Lire une mauvaise critique, ça passe, suffit de serrer les dents, mais quand on travaille vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur un film comme **Judge Dredd** et que deux ou trois connards balancent qu'on est viré, vraiment c'est dur. C'est cette putain d'habitude consistant à poignarder les gens dans le dos qui fait tant de mal au cinéma anglais. Étonnez-vous après ça qu'on soit dans une situation si difficile. Pendant que d'un côté une intelligentsia s'auto-congratule en se persuadant qu'elle dirige une*



Dredd abat un clone : une IVG high-tech !

*industrie cinématographique, le reste du pays va voir **Speed** et **Forrest Gump**. Les dirigeants du ciné anglais passent le plus clair de leur temps dans des clubs privés à picoler l'argent de leurs productions. Et quand un jeune réalisateur ramène un gros film américain sur le territoire anglais, personne ne vient te dire quoi que ce soit pour t'être cassé le cul, pour que nos techniciens aient du boulot. Non, on vient plutôt dire partout que tu es viré, que tu n'as pas assuré. Je les emmerde. Et mon prochain film, c'est aux États-Unis que je le ferai. **Judge Dredd**, c'est ma vision, et si le film se plante ce sera entièrement de ma faute. J'assumerai. Parce que le cinoche c'est ma vie. J'aime faire des films, plus que tout».*
Sacrément attachant, portant haut et fort les couleurs du comic book, Danny Cannon a finalement réalisé son rêve de gosse. Il s'appelle **Judge Dredd**. Et prenons les paris, un nouveau très grand est né avec ce film. Le triomphe de la volonté en somme...

Julien CARBON

USA. 1994. Réal.: Danny Cannon. Scén.: William Wisher et Steven De Souza d'après l'histoire de Wisher et Michael De Luca. Dir. Phot.: Adrian Biddle. Mus.: Alan Silvestri. SFX : Joel Hynek (visuels), Joss Williams (ABC Robot), Chris Halls (Mean Machine). Prod.: Charles Lippincott, Beau Marks, Andrew Vajna, Edward Pressman pour Cinergi. Int.: Sylvester Stallone, Armand Assante, Rob Schneider, Jurgen Prochnow, Max Von Sydow, Diane Lane, Joanna Miles...Dur.: 1 h 35. Dist.: UCC/ Film-Office. Sortie le 23 août.

JUDGE DREDD : Le Comic Book

C'est le 5 mars 1977 que le Judge Dredd apparaît pour la première fois, dans les pages du second numéro de «2000 AD», un hebdomadaire britannique en noir et blanc présentant des séries de SF particulièrement déjantées, et ouvertement influencées par (cocorico !) notre *Métal Hurlant*. Dredd, né de l'imagination du scénariste écossais John Wagner, découle d'une création antérieure de l'artiste, «One-Eyed Jack», prototype du flic «dur à cuire». Épaulé par un autre brillant auteur, Pat Mills (qui trouve le nom du personnage en s'inspirant d'un groupe de reggae, Judge Dread), Wagner met au point le concept de ce juge, qui est aussi jury et exécuteur. Le script est confié au dessinateur espagnol Carlos Ezquerra, qui conçoit le look très impressionnant du personnage, un Dirty Harry à la puissance mille, ainsi que la mégalopole futuriste dans laquelle il évolue : Mega City One.

Au fil des courts épisodes (cinq à six pages hebdomadaires), Mills et Wagner vont affiner le héros et son univers, construisant une saga délirante et satirique, pimentée d'un humour fracassant, s'imposant comme un monument de politique fiction, camouflant sous ses travers parodiques une mise en garde angoissée sur les aspects les plus inhumains d'un futur déjà trop proche. Parfois dépassés par le succès de leur création (certains lecteurs prendront un peu au pied de la lettre les débordements brutaux du Judge), Wagner et Mills ont toujours refusé toute forme d'auto-censure, créant ainsi une des œuvres essentielles de la bande dessinée contemporaine. Consécration ultime : le personnage est désormais publié aux USA chez *DC Comics*, et «2000 AD», dont le succès ne s'est jamais démenti, atteindra prochainement son millième numéro ! Dredd Forever !

J.C.

(avec l'aide toujours précieuse de l'indispensable Judge Fakir !)



Judge Dredd n'est pas encore sorti en Angleterre que déjà la polémique fait rage chez nos confrères britanniques. «Dredd sera une trahison, ces crétins de ricains n'ont rien compris à l'humour du strip»... Voilà en gros pour le film, dont ils n'ont encore rien vu. Mais cela n'est rien à côté des attaques dirigées contre Stallone, puisque plus que jamais l'Étalon Italien est directement dans la ligne de mire de tous les scribouillards (pour paraphraser Dirty Harry). Un de nos collègues de *The Face* n'hésite pas. Pour lui, Sly, dans une Amérique qui a connu l'affaire Rodney King, ne peut plus décemment jouer les Marion Cobretti. Mais histoire de continuer à nous donner de bonnes leçons sur la manière dont devrait se comporter l'Amérique triomphante, il a transposé son discours dans un futur de cauchemar. Exit l'ironie de la BD, place aux sermons douteux. Une interprétation certes très exagérée, mais qui laisse néanmoins songeur à l'écoute des propos récents de Stallone dans quelques talk-shows ou magazines américains, où le spectateur avait l'impression douloureuse que Dredd était vraiment parmi nous. Exemple : *«L'Amérique a besoin que quelqu'un d'influent*

…ESTER STALLONE



La mour splendide, la pétoire au poing, le muscle saillant… Stallone forever !

se lève et dise la vérité. Notre système légal ne fonctionne pas. Notre manière de châtier le crime est nulle… La criminalité a augmenté de 450 % durant les vingt dernières années… On a besoin de parler vrai, dire par exemple qu'une personne utilisant une arme lors d'une action criminelle devrait être pendue dans les 24 heures. Si ce genre de chose était clairement exprimée, la société changerait» !

Notre homme Sly aurait-il perdu la tête ? Bien sûr on savait déjà que **Rambo 2** et **Cobra** n'étaient pas spécialement des films progressistes, mais là tout de même. Or, quelques jours plus tard, Sly, rattrapant sa «maladresse» et soufflant décidément le chaud et le froid, analyse d'une manière tout à fait différente l'univers du film : *«J'avoue que je n'avais jamais lu le comic book avant de m'engager dans le projet* ***Dredd****. Quand je l'ai découvert, ce fut un véritable choc. C'est une BD qui soulève des questions graves, aborde la violence d'une manière frontale. Très impressionnant. Évidemment, en l'adaptant, nous avons gommé certains des aspects les plus extrêmes. Ce qui fonctionne dans une BD ne passerait de toute façon pas à l'écran. Dredd est un type au visage fermé, glacial. On dirait Mussolini. Je pense d'ailleurs que c'était délibéré de la part des auteurs. Dredd est en fait l'anti-héros absolu des années 90. Cet homme vit pour la ville, sans femme, sa vie est totalement asexuée. Il est la Loi, mais quand on parle ici de la Loi, c'est du pouvoir de vie et de mort sur les autres. Effrayant. Le scénario final pose beaucoup de questions sur ce que doit être la justice, sur ses limites, parce qu'ici Dredd va être confronté à une situation qui va le faire douter, qui va l'obliger à remettre en cause les fondements de ce monde terrifiant dans lequel il vit»*…

Ouf, nous voilà rassurés, Sly. Reste quand même qu'on aimerait savoir ce qui s'est passé lors de la première interview. On en parlera à Paris, mais bon Sylvestre, tu les connais tous ces pisse-copies (comme dirait Mike Hammer, notre copain), encore un qui n'aime pas le cinéma d'action et qui a cherché à dire du mal. Le temps de prendre mon «Lawgiver» et mon casque et je m'en occupe… Oups !

AU PAS DE LOI !

La rumeur annonçait Schwarzenegger, les créateurs du comic book imaginaient Eastwood, et c'est finalement Sylvester Stallone qui est Judge Dredd. Un choix judicieux si l'on songe à la stature du monsieur, qui semble s'être glissé avec un bonheur sans faille dans la peau du toujours controversé Justicier de Mega City One. Tout de même pas jusqu'à épouser ses idées ?

Julien CARBON

LA CRÉATION

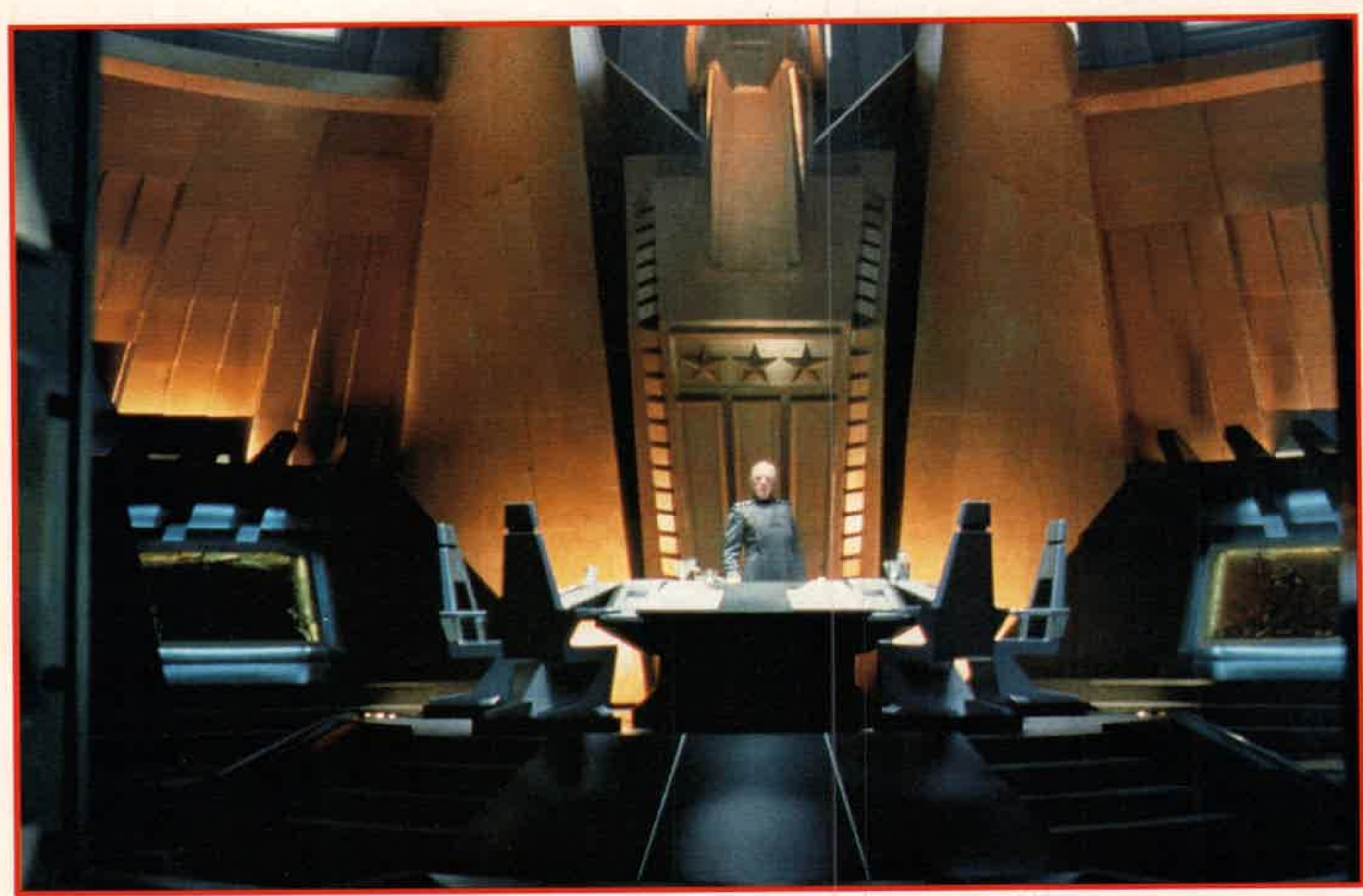
LA LOI DU DESIGN

La réussite de JUDGE DREDD ne pouvait reposer que sur une direction artistique particulièrement élaborée. Étouffante ville futuriste, costumes rutilants des Judges, robots destructeurs, armes surpuissantes et motos volantes : bienvenue à Mega City One, telle que l'ont créée dans ses moindres détails Nigel Phelps, designer de génie, et une équipe d'artistes brillants, ralliés à la cause du célèbrissime Judge.

Pour la majorité de l'industrie cinématographique, la référence ultime en matière de cité du futur reste le Los Angeles surpeuplé de **Blade Runner**, et à un moindre niveau la très «tech-noir» Gotham City de **Batman**, sur laquelle a déjà œuvré Nigel Phelps, alors assistant du grand Anton Furst. L'expérience acquise sur le film de Tim Burton a d'ailleurs été primordiale quant à la construction d'une nouvelle ville cauchemardesque, comme le raconte Phelps : *«Sur **Batman**, nous nous étions heurté à un nombre incommensurable de difficultés, parce que nous partions de rien, nous n'avions jamais conçu une ville dans son ensemble. Tout le monde a retenu de nombreuses leçons de ce tournage, ce qui fait que Mega City One, malgré sa complexité, n'a pas été un défi si difficile que ça à relever»*. Contacté par Marco **Demolition Man** Brambilla, un temps attaché au projet, Phelps n'aura eu aucun mal à convertir Cannon à sa vision pour le moins pessimiste du monde de demain. Une vision qu'il a d'ailleurs mise en image en totale collaboration avec le réalisateur, qui durant sept mois participa étroitement au travail de l'équipe réunie par Phelps. Un «team» d'exception, réunissant pointures du design cinématographique et industriel, le tout sous la houlette d'un brillant dessinateur de comics, Kevin Walker, l'une des vedettes de l'écurie «2000 AD». Au fil des semaines, il devint très vite évident pour l'équipe qu'il était impossible de transposer littéralement à l'image la Mega City One de la BD : *«À la base, nous sommes bien sûr partis d'éléments existant dans le comics, en particulier le fait que la ville est entourée de murs titanesques, une mégalopole où les styles architecturaux se mélangent allégrement. Mais l'apport de l'œuvre originelle s'est arrêtée là, puisque de toute façon, chaque artiste qui l'a dessinée depuis les premières années en a donné un traitement graphique à chaque fois très différent. Il ne m'a de toute façon jamais semblé viable de vouloir coller de trop près à une BD qui est un médium fonctionnant malgré les apparences très différemment du cinéma. La BD doit toujours rester pour moi un point de départ, et non une contrainte. Vous retrouverez cette idée dans tout le film. Même le costume de Dredd, qui ressemble d'assez près à celui dessiné par les créateurs du mythe, est une adaptation»*.

Prenant à contre-pied l'attente des fans, Phelps aborde donc le New York du futur à la manière d'un urbaniste fou : *«Je tenais absolument à rester très proche du New York que nous connaissons en terme de topographie, à l'opposé d'un film comme **Batman** par exemple, dont l'approche restait beaucoup plus fantaisiste. Vous pourrez constater qu'au niveau de la rue, on reste encore architecturalement assez proche du Manhattan d'aujourd'hui. C'est un endroit à fortes dominantes rouges, sombres, poussiéreuses. Plus on s'élève, et plus on atteint des classes élevées dans la société. Des immeubles modernes ont recouvert les vieux bâtiments, et sur les extrêmes hauteurs de la cité, on a des buildings réellement high-tech, sur lesquels on a beaucoup travaillé par ordinateur, pour donner une texture particulière aux surfaces réfléchissantes des constructions. Cette idée d'une ville bâtie en hauteur, par strates, est quelque chose que nous avions un peu essayé sur **Batman**, mais qui est ici poussée jusqu'à l'extrême»*.

Le résultat, hallucinant bien qu'éloigné du comic-book, évoque une Grosse Pomme rongée, infernale, où les reliques-fossiles du passé (dont la Statue de Liberté, haut-lieu du final) sont étouffées par une architecture «totalitaire», créant au final une sorte de pendant au Los Angeles de **Blade Runner**, revisité par Albert



Le bureau du perfide Judge Griffin : un design imposant et stalinien signé Nigel Phelps.

Speer, l'architecte du Berlin Nazi. Cette influence majeure se recoupe d'ailleurs ici bizarrement avec d'autres éléments en apparence opposés, particulièrement en ce qui concerne le design interne des constructions, telle cette Chambre des Juges ouvertement tributaire de l'œuvre de Ken Adam (le grand artiste des **James Bond**), ou encore l'intérieur de la navette cellulaire, variation high-tech sur les galères antiques chères à Danny Cannon. Paradoxalement, ce patchwork visuel fonctionne à merveille, et demeure le gros morceau du film, la construction «en dur» de tout un quartier de Mega City One ayant nécessité 154 jours de travail assidu dans les Studios de Shepperton, à l'endroit même où venait de s'achever le tournage du **Frankenstein** de Brannagh.

Autre pièce importante à ajouter à la réussite esthétique du film : le costume du Judge, attendu de pied ferme par les fans, qui à la moindre erreur se seraient empressés de jeter l'adaptation aux oubliettes. Une responsabilité qui échut à la costumière Emma Proteous, qui a notamment travaillé sur **Aliens**. Comme Phelps, elle prit très vite ses distances avec le design d'origine : «*Je ne pense pas qu'il soit réellement possible de reproduire tel quel l'uniforme des Judges, simplement pour des raisons pratiques. Le costume du comic-book, avec un aigle stylisé sur une épaule et une épaulette de football américain sur l'autre, doit forcément être réinterprété. Il faut que ces éléments puissent tenir sur les épaules de l'acteur, ce qui n'est pas une mince affaire, et qu'il conserve tout de même une certaine autonomie de mouvement*». C'est le dessinateur Kevin Walker qui aida Proteous dans ce travail périlleux. Supprimant quelques éléments très «seventies» de l'uniforme (la fermeture éclair, très «biker»), il modifia également les couleurs, allant même un peu trop loin, puisque Stallone himself demanda lors des essayages que l'on revienne à un concept un peu plus proche de l'original. Sauvés !
Quant à l'équipement «technique» du Judge, il se compose en premier lieu du surpuissant Lawgiver, superbe flingue high-tech changeant de munitions par commande vocale. Un enfer pour le superviseur des effets spéciaux, Joss Williams, qui dût intégrer un véritable Beretta modifié à l'intérieur de la structure futuriste de la super-pétoire signée par Cannon lui-même.
Mais les soucis occasionnés par cette arme récalcitrante, qui s'enrayait régulièrement, n'auront été qu'une aimable plaisanterie à côté des innombrables problèmes générés par la Lawmaster, la moto du Judge capable d'évoluer sur terre et dans les airs et qui dans un des climax du film, apparaît dans une poursuite anthologique. «*Cette scène est née un peu curieusement*», raconte Cannon. «*Vers la fin du tournage, les producteurs souhaitaient ajouter une scène d'action supplémentaire. Lors d'une réunion, j'ai lancé l'idée d'une poursuite en moto volante. Tout le monde a été enthousiasmé, et très rapidement nous avons storyboardé la séquence, qui a été tournée dans la foulée !*».
Évitant au maximum l'aspect classique d'un deux roues, les designers ont dû concevoir un objet lourd, massif, assez éloigné de son modèle du comic-book mais cadrant parfaitement avec le look des Judges. Tournée en un temps record, la scène s'avéra un véritable cauchemar lors de la post-production, les acteurs sur leurs engins étant intégrés numériquement dans des plans composites comportant jusqu'à trente six éléments !

Judge Dredd dans tous ses états. Un uniforme conforme à la BD des origines cousu par Emma Proteous.



Des décors gigantesques à la mesure des empoignades.

Souhaitant libérer son équipe d'effets spéciaux visuels de problèmes supplémentaires, afin qu'ils soient totalement disponibles pour la mise au point de cette scène grandiose, Cannon allait opter pour une solution plus pratique en ce qui concerne l'apparition du Robot Hammerstein, garde du corps de Rico inspiré des «ABC Warriors», une série très populaire parue dans «2000 AD». Ce très cruel «Odd job» métallique de plus de deux mètres devait dans un premier temps être un acteur dans un costume, une solution qui ne satisfaisait personne, particulièrement l'illustrateur Chris Hall, responsable du personnage qui souhaitait qu'une partie de sa structure interne demeure visible. «*On voulait de toute façon éviter le look classique des types dans une armure*» raconte Joss Williams, «*comme Gort dans **Le Jour où la Terre s'Arrêta** ou C3 PO dans **Star Wars**. De plus, le personnage devait régulièrement se battre contre les protagonistes du film, et le concevoir numériquement impliquait des difficultés quasi-insurmontables*». L'équipe choisit donc une option plus classique, construisant en quatre mois une créature entièrement mécanique, contrôlée par cinq manipulateurs. Devenu un véritable acteur, ABC Hammerstein est finalement l'un des climax du film, une réussite de plus à mettre au crédit d'une équipe plus que jamais soudée autour de Danny Cannon : «*Bah, le robot, ça n'est qu'un truc parmi tant d'autres. Il y a eu tellement d'obstacles à franchir : il fallait créer un univers de toute pièce, introduire des personnages inconnus du public, montrer une technologie démentielle... Aujourd'hui que tout est terminé, vous savez qui j'envie ? Le type qui fera **Judge Dredd 2**, parce qu'il n'aura vraiment plus qu'à raconter son histoire. On lui aura sacrément mâché le travail !*».

Julien CARBON



Batman (Val Kilmer) et Robin (Chris O'Donnell) : des oiseaux de nuit préférant la fête à la morne vie diurne.



Pour couper le cordon avec les deux premiers films de Tim Burton et relancer la série dans une nouvelle direction, BATMAN FOREVER choisit de conter en priorité la formation du «dynamic duo», ou comment Dick Grayson devient Robin. En ce sens, BATMAN FOREVER ressemble à un exercice récréatif annonçant pour bientôt les «véritables» aventures de Batman et Robin, une transition outrageusement colorée utilisant l'imagerie «gay» sans camouflage, de façon naturelle et ludique. Une réussite ? Pas vraiment. Mais mieux vaut un point de vue contestable que pas de point de vue du tout...

Autant le dire tout de suite, **Batman Forever** est moins bien que ce que les plus optimistes espéraient, mais bien mieux que ce que les plus pessimistes redoutaient. Exposé des faits...
Double-Face multiplie les tentatives pour envoyer Batman ad patres, et durant l'une d'elles, dans un cirque, tue un couple de trapézistes. Leur fils, Dick Grayson, désirant se venger de Double-Face, est recueilli par Bruce Wayne. Pendant ce temps, l'employé de Wayne Industries Edward Nigma, devant le refus de Bruce Wayne de cautionner son invention (une machine à base de transmissions d'ondes cérébrales, d'univers virtuels et de téléphages zombies : si vous pigez, écrivez-nous !) devient L'Homme-Mystère, déterminé à empoisonner la vie de son patron. De son côté, Chase Meridian, une psychiatre aidant la police pour tracer le portrait des criminels, est bien embêtée : elle tombe amoureuse de Batman, mais Bruce Wayne, qui lui fait des avances, est loin de lui déplaire. Alors que Double-Face et L'Homme-Mystère s'allient pour piller Gotham, vider les cerveaux de ses citoyens et anéantir Batman, Dick Grayson découvre la batcave et insiste pour assister le Justicier de Gotham. Malgré les réticences de ce dernier, Dick Grayson devient Robin, et le «duo dynamique» constitué peut fondre sur le repaire maritime de L'Homme-Mystère...

À la richesse scénaristique de **Batman le Défi** répond ici un script très simple. Avec un minimum de motivations et un maximum d'invraisemblances, les personnages de **Batman Forever** subissent un traitement très comics trip : il s'agit en gros de se foutre sur la gueule dans des décors à la mesure des moyens investis, ainsi que de se livrer à quelques cascades pour fournir du travail au gratin des effets spéciaux. De fait, il n'y a pas de corps dans **Batman Forever**, mais des silhouettes souvent perdues dans l'immensité de Gotham City, forme de représentation de la BD au cinéma intéressante certes, mais très vite lassante. Ambition presque zéro donc pour **Batman Forever**, qui sera, vaille que vaille, un gros machin de série à cent lieues des prétentions de Tim Burton. Sachant que le remplaçant réalisateur touche à tout Joel Schumacher a pour seule particularité de forcer la première demi-heure de ses films pour faire oublier la médiocrité du reste (ça se vérifie ici, vous êtes prévenus !), **Batman Forever** est un bel exemple de cinéma decrescendo où ce qui fait illusion au début tombe à plat à la fin. Il en va ainsi des séquences d'action, sympas dans leur esprit cartoon (Batman y est définitivement invulnérable et ses exploits totalement extravagants), mais qui deviendront de plus en plus illisibles (bonne chance pour suivre le sauvetage final). Idem pour Chase Meridian, psy sexuellement agressive dans la première partie puis s'évaporant dans la seconde (ce qui vaut tout de même largement mieux que la potiche Vicky Vale dans le **Batman** de 89), Double-Face, progressivement sacrifié sur l'autel du cabotin Homme-Mystère (Jim **The Mask** Carrey égal à lui-même), et Dick Grayson dont le côté rebelle hargneux disparaît lorsqu'il enfile le costume de Robin. Idem encore pour Gotham relookée, combinaison d'abord astucieuse de maquettes et de décors à l'échelle réelle, mais dont les ficelles se font de plus en plus grosses et gênantes. En somme, la qualité de **Batman Forever** est aussi son principal défaut : à peine s'est-on réjoui de la distance prise avec les deux premiers **Batman** qu'on regrette déjà leur auteur, Tim Burton !


La Batmobile dans la Batcave : un relookage disco(high)thèque surprenant !

Reste donc à savourer les trente premières minutes enlevées de **Batman Forever** (dont une très spectaculaire scène de cirque), puis à tenir jusqu'au bout sans perdre le moral, ce qui n'est pas forcément facile. Quelques détails maintiennent heureusement l'attention comme les très belles énigmes que l'Homme-Mystère envoie à Bruce Wayne, les chagrins d'amour de Batman qui a trouvé en Bruce Wayne un sérieux concurrent, la sympathie pudique d'Alfred envers Dick Grayson, ou encore le côté très «folles de la nuit» du film. Vous entendrez peut-être ici ou là que **Batman Forever** est une grosse «péderie». Non seulement c'est vrai, mais c'est assez remarquablement assumé par le biais d'une imagerie «gay», datée et caricaturale certes, mais jamais ridicule ou méprisante (pour les «gays» en tout cas, car pour Batman, c'est une autre histoire que les fans de la première heure se chargeront de régler vite fait : à mort Schumacher !). Batman a donc des tétons, Robin une boucle d'oreille et des poses de statue grecque, certaines répliques ne laissent planer aucun doute, les poignées de mains sont viriles, le fétichisme omniprésent, les fesses du «caped crusader» envahissent l'écran le temps d'un plan, et, surtout, Gotham est transformée en un gigantesque night-club où il fait bon se défoncer dans un déluge de couleurs criardes. En ce sens, les séquences de jour, visuellement choquantes, rendent bien compte de la double vie des protagonistes attendant la tombée de la nuit pour enfiler leur costume. Si les films de Tim Burton présentaient un Bruce Wayne souffrant de sa vie nocturne, condamné à combattre le crime sous une cuirasse noire, **Batman Forever** montre le multimilliardaire transformer, après quelques tergiversations, la triste fatalité de son dédoublement de personnalité en plaisir instantané : celui de faire le zazou déguisé en oiseau de nuit avec son jeune copain Robin ! Sacrilège ? Réponse dans deux/ trois ans avec **Batman IV** !

■ Vincent GUIGNEBERT ■

USA. 1994. Réal.: Joel Schumacher. Scén.: Lee Batchler, Janet Scott Batchler et Akiva Goldman d'après les personnages créés par Bob Kane. Dir. Phot.: Stephen Goldblatt. Mus.: Elliot Goldenthal. Effets spéciaux : Rick Baker (maquillages), John Dykstra (superviseur effets visuels). Prod.: Tim Burton et Peter MacGregor-Scott pour Warner Bros. Int.: Val Kilmer, Jim Carrey, Tommy Lee Jones, Nicole Kidman, Chris O'Donnell, Michael Gough, Pat Hingle, Drew Barrymore... Dur.: 2 h 01. Dist.: Warner Bros. Sortie le 19 juillet 1995.

REVERS DE CAPE

BATMAN FOREVER, c'est une affaire d'hommes qui ne s'attendaient pas tous à se retrouver munis du passeport des citoyens de Gotham City. L'affaire des comédiens Val Kilmer, Jim Carrey et Tommy Lee Tones qui prennent la relève de Michael Keaton, Jack Nicholson et Danny De Vito, du réalisateur Joel Schumacher plein de scrupules à l'idée d'arracher son jouet à Tim Burton... L'affaire également de Barbara Ling, architecte disco d'une cité en plein remembrement.

Heureux Bob Kane. Semble-t-il frustré que Batman soit devenu la chose de Tim Burton, un héros aux normes d'un univers qui n'est pas le sien, le père du justicier de Gotham City ne cache son enthousiasme de voir le Dark Knight repartir d'un vol différent même si quelques innovations (les tétons de la cuirasse surtout) le contrarient quelque peu. «***Batman Forever*** *est un film original, un nouveau départ*» affirme le vieux monsieur, satisfait que Michael Keaton et son mentor n'aient pas repris du service. «*Val Kilmer personnifie réellement le personnage que j'ai créé. Il est de grande taille, costaud, possède des mâchoires carrées. Il ressemble vraiment à Bruce Wayne. Il apporte un surplus de puissance physique au rôle. Vous n'êtes pas sans ignorer que j'ai dessiné Batman à mon image, en le musclant toutefois davantage que je ne l'étais à l'époque. Je pense que tous les artistes s'inspirent de leur propre aspect pour créer*». Pourquoi Val Kilmer séduit-il Bob Kane à ce point ? Simplement parce qu'il lui renvoie l'image de lui-même, jeune homme ! D'âge mur et physiquement plus «difficile», Michael Keaton n'offrait pas le même bain de jouvence, ce reflet propre à flatter un ego tandis que le poids des ans se fait quotidiennement plus pesant.

Batman (Val Kilmer) : enchaîné pour mieux rosser Double-Face...

Val Kilmer est à l'autre bout du monde lorsqu'il contacte un peu par hasard son agent. «*J'étais en plein bush quelque part en Afrique du Sud, avec Bowen Boschier. Depuis neuf ans, nous essayons, en vain, de monter ce film impossible à produire. Je n'avais pas pris une douche depuis plus de deux semaines et je ne pouvais même pas sauter dans un avion pour rejoindre ma femme à Londres. C'est pendant que Bowen réparait la Land Rover que j'ai appelé mon agent pour lui dire que je me trouvais dans le plus vaste désert du monde !*». Quelques secondes après, l'agent informait son client que Joel Schumacher et les pontes de *Warner Bros* le réclamaient pour revêtir la tunique de Batman. L'attention de tous s'était portée sur lui après que le réalisateur ait mentionné Daniel Day-Lewis et Ralph Fiennes. Des options plutôt farfelues. «*J'étais convaincu que Val saurait exprimer toutes les nuances du personnage, l'autorité tranquille du richissime Bruce Wayne et la puissance physique de Batman. C'est un excellent acteur, très photogénique, avec un port d'une grande élégance. Il est héroïque et sexy. Il y a en lui une sensibilité et une part de mystère qui conviennent parfaitement à ce rôle*» justifie Joel Schumacher. Mais cette vibrante tirade pro-Kilmer, ne l'aurait-il pas aussi entonné à l'adresse de n'importe quel autre ?

Lorsque Val Kilmer, de retour du fin fond de l'Afrique, rencontre Joel Schumacher, l'entreprise est si peu avancée qu'il n'existe ni scénario, ni casting bien établi. La bulle. «*N'empêche que j'ai répondu à la proposition par l'affirmative, ça semblait marrant !*». Un accord de principe de la part du comédien ne signifie pas qu'il signera le contrat. Réputé à Hollywood, à l'instar de John Travolta, pour avoir décliné des propositions très décentes (**Dune, Blue Velvet, L'Expérience Interdite, Dans la Ligne de Mire, Backdraft**...), Val Kilmer peut à tout instant se rétracter, surtout que l'homme, du genre indépendant, planche sur des projets dont ne raffolent pas les producteurs hollywoodiens. «*Je travaille parallèlement sur quatre films. Deux d'entre eux coûteraient autour du million de dollars dépensé pour mes seuls costumes de* ***Batman Forever***». Aujourd'hui, après encaissement des royalties des produits dérivés, l'acteur devrait palper dans les six millions de dollars de cachet. Une somme rondelette qui ne lui monte pas à la tête. «***Batman Forever***, *c'est davantage une garantie de sécurité financière qu'autre chose car, après tout, j'ignore si Warner Bros en mettra un autre en chantier avec moi*». Des propos que Val Kilmer ne pourrait décemment tenir aujourd'hui car le triomphe de **Batman Forever** multiplie non seulement ses royalties, mais lui assure un autre Batman. De quoi investir dans des projets cinématographiques plus personnels, ces petits films dont personne ne veut, chers à son cœur. «*C'était une occasion formidable, une chance à laquelle je ne m'attendais vraiment pas. Je n'ai donc jamais pensé qu'on ferait appel à moi pour un troisième* ***Batman****. Ce fut réellement un heureux concours de circonstances*» déclare officiellement Val Kilmer. Mais la ■ ■ ■

ROBIN

le retour du fils prodige

Compagnons de longue date, Robin et Batman ne s'étaient pas revus sur un plateau de cinéma depuis des lustres, depuis le kitschissime **Batman** de Leslie H. Martinson en 1966. L'époque était encore aux collants jaunes, au slip bleu et à l'accroche-cœur, un costume qu'arborait fièrement Burt Ward de longues années (23 !) après Douglas Croft et John Duncan dans les trépidants serials de *Columbia*.
Robin, dans la bande dessinée de Bob Kane, naît d'une nécessité. Celle de flanquer Batman d'un partenaire jeune, sautillant, fougueux, rieur, propre à contenir les excès de sérieux et les ambiances généralement sombres des vignettes. Bref, un «sidekick» pimpant auquel les adolescents peuvent immédiatement s'identifier. Proche collaborateur de Bob Kane, Jerry Robinson trouve le nom du nouveau né, Robin, alias The Boy Wonder. Robin pour Robin des Bois dont le duo reprend scrupuleusement 90 % de la panoplie type, à savoir le pourpoint et les chausses que l'acrobate Dick Grayson enfile pour venger l'assassinat de ses parents. Le personnage apparaît pour la première fois dans «Detective Comics» en avril 1940. L'éditeur derrière *DC Comics*, Jack Liebowitz, redoute cette initiative mais accepte de tenter l'expérience. Effet radical sur les ventes du pulp bédé : elles doublent ! Fort de sa soudaine notoriété, Robin vole quatre ans plus tard de ses propres ailes dans le magazine *Star Spangled Comics* tout en continuant de faire équipe avec Batman. 1963 marque un tournant dans son existence ; il meurt pour être ramené à la vie par l'intermédiaire de techniques extraterrestres.

Non seulement Robin tempère le caractère parfois funèbre de «Batman» mais, en plus, il lui assure un succès croissant. Logique que son retour au bercail ait été réclamé après le départ des duettistes Tim Burton/Michael Keaton des postes clefs de la série. Là, Robin n'avait pas sa place. Par contre, dans une version light du mythe conforme à la volonté de *Warner* et des sponsors publicitaires, Dick Grayson est une nécessité, même si sa réapparition va de pair avec d'incessantes rumeurs sur ses mœurs. Explicitement : Robin et Batman seraient amants, des «soupçons» qui pèsent depuis la série des sixties, Adam West et Burt Ward chargeant à outrance le côté «grande folle» de leur personnage. Et ce n'est pas **Batman Forever** qui dément formellement les commentaires les plus graveleux concernant ces «partenaires», c'est cette une liaison qui aurait dû se conformer aux rapports mentor/élève, père/fils désirés par Bob Kane.
Le curriculum-vitae de Robin passe également par son intégration en 1964 au groupe des Teen Titans en compagnie d'autres super-héros juniors, par un changement d'identité et de costume en 1983 (Robin/Dick Grayson se métamorphose en Nightwing/Jason Todd), un autre changement d'état civil quatre ans plus tard (il devient un petit voyou des rues dont les parents ont été tués par Double-Face), un retour classique dans le cartoon TV ***Les Nouvelles Aventures de Batman et Robin*** (1994)... Après une élimination votée par les lecteurs du comics début 1989, Robin fait un ultime comeback bédé sous le nom de Tim Drake et renoue avec le succès. Plus pittoresque est la conception de Frank Miller du personnage. Alchimiste génial de Gotham City et rénovateur forcené des mythes, Miller remplace, en 1986, le traditionnel Robin des familles par Carrie Kelley, jeune héroïne aux côtés d'un Caped Crusader vieillissant qui n'est plus que l'ombre de lui-même dans l'album «Batman : The Dark Knight Returns». Décidément, les Robin sont multiples !

Robin (Chris O'Donnell), prend la pose avantageuse de l'adonis guerrier.





DOUBLE-FACE

la vengeance aux deux visages

Batman Forever ne rend guère justice à ce grand méchant apparu pour la première fois dans le magazine *Detective Comics* en 1942. Schizophrène, partagé entre deux personnalités dont le versant sombre l'emporte le plus souvent, Double-Face est un authentique malade mental, une figure tragique. Un type qui rit peu contrairement à l'image que véhicule Tommy Lee Jones. De son vrai nom Harvey Dent, il assure la fonction de District Attorney lorsque, au terme d'un procès, un criminel qu'il vient de faire condamner lui jette au visage un acide. Hier surnommé l'Apollon pour sa belle gueule, aujourd'hui atrocement mutilé, l'ex-séduisant magistrat sombre dans la folie. La pièce de monnaie qu'il avait utilisée pour piéger un nabab de la pègre lui permet désormais de délivrer des sentences généralement fatales pour le prévenu. Double-Face n'est pas un tendre mais Bruce Wayne/Batman se souvient du temps où il était l'un de ses meilleurs amis. Ainsi, au fil des bandes dessinées, le Dark Knight essaie toujours de le ménager tout en rendant justice.
Si Bob Kane affirme que Robert Louis Stevenson et «Dr. Jekyll & Mr. Hyde» portent la paternité de Double-Face, Bill Finger, son scénariste de l'époque, prétend quant à lui que le personnage sort de l'épisode «Face of Doom» du pulp *The Shadow*. Hésitant continuellement entre vice et vertu, Harvey Dent connaît un joli destin et l'intérêt de scénaristes fans dans quelques-uns des meilleurs épisodes de ***Batman : La Série Animée*** de 1992/93, notamment dans **Double Jeu** où sont évoquées ses origines précises. Obsédé par le dédoublement de toute chose (vêtements, décors, accessoires...), Harvey Dent se livre à la chirurgie esthétique pour retrouver son beau minois de tombeur de ces dames. Le faciès de nouveau lisse, il enterre illico son mauvais penchant. Comble du malheur, une seconde Opération Acide lui ravage de nouveau les traits. Harvey Dent replonge aussitôt dans les abysses de la criminalité !

Le révisionniste Frank Miller se permet dans l'album «Batman : The Dark Knight Returns» un Double-Face original puisque, après s'être débarrassé de ses bandages au terme d'un passage entre les mains d'un chirurgien, le personnage arbore une figure convenable. L'habit ne faisant pas le moine, Harvey Dent continue néanmoins de nourrir les pires projets crapuleux.
Mieux que personne, le James Cagney de **L'Enfer Est à lui** aurait pu incarner Double-Face. Ou Harvey Dent selon les bons ou les mauvais jours. Les bons, c'est Billy Dee Williams qui les pratique dans le premier **Batman** de Tim Burton en 1989, sans que le moindre jet d'acide ne vienne le ranger auprès du Joker dans le rang des méchants. *«Franchement, vous imaginez Billy Dee Williams dans le rôle de Double-Face ? J'ai beau apprécier cet excellent comédien, je n'arrive pas à me faire à cette idée»* s'excuse Joel Schumacher pour ne pas avoir offert à l'ex-Lando Calrissian, dandy de **L'Empire Contre-Attaque** et du **Retour du Jedi** de retrouver son personnage. Ce rôle qu'il offre à la vedette masculine de son thriller **Le Client**, Tommy Lee Jones qui, motivé par son fils (Austin, 12 ans) inconditionnel de ce vilain schizo, répond affirmativement à la proposition. D'aucuns auraient préféré qu'il refuse et retourne aux vaches de son ranch, son seul sujet de conversation. *«Impossible d'imaginer un autre interprète au personnage !»* continue Joel Schumacher. Jack Nicholson peut-être ?

Double-Face (Tommy Lee Jones), moitié séducteur, moitié «freak» : la première l'emporte souvent sur la seconde.

■■■ petite histoire, nettement plus intéressante que les phrases promotionnelles pré-digérées, ramène l'acteur à des considérations nettement plus ménagères. *«Heureusement que je suis familier des déguisements à l'écran car le costume de Batman n'est pas des plus confortables. Normalement, la matière dans lequel il est confectionné, une sorte de caoutchouc, ne sent pas trop mauvais. Seulement, humidifié par la sueur au bout de deux semaines de travail intensif, le costume puait. Si mes grands-parents étaient encore de ce monde, je passerais davantage de temps en leur compagnie, habillé en Batman. Pourquoi ? Porter ce costume, c'est prendre de l'âge, se sentir vieux. Vous vous sentez jeune, en pleine forme, psychologiquement du moins, mais la présence de cette seconde peau vous empêche de réagir au même rythme que vos pensées. Vous êtes comme engourdi. Et ce n'est pas tout ! Votre champ de vision se réduit considérablement, vous éprouvez des difficultés à respirer, vous devenez dur de la feuille. Il fait une chaleur à crever là-dedans. Dans les soixante degrés ! Je me demande encore comment Michael Keaton faisait pour paraître si à l'aise dans cette fournaise !»*. Comme toi, Val, il perdait sa patience et des kilos lorsque les prises s'éternisaient. Mais, avouons-le, Val Kilmer a plus de mérite que son prédécesseur. Joel Schumacher ne lui accorde en fait que peu de repos, le mot d'ordre de la production étant «action-action-action», ce qui ne constituait pas la préoccupation majeure d'un Tim Burton plus enclin à l'ambiguïté des rapports. Val Kilmer, au naturel en Bruce Wayne ou engoncé dans sa panoplie, court, saute, bondit, tourneboule, se soumet à d'incroyables contorsions devant le blue-screen des effets spéciaux, lève la jambe et se mesure même au kickboxer de séries B Don «The Dragon» Wilson dans le rôle du chef des sbires costumés sado-maso de Double-Face/Harvey Dent. Une performance athlétique comme on dit, toutefois facilitée par les loyaux services de trois doublures. Ce sont Keith Campbell (un acrobate aérien qui doublait également Robin Williams sur **Hook**), Alex Daniels (un trapéziste des grandes hauteurs et Jeff Smollick pour les arts martiaux car, dans **Batman Forever**, on kickboxe autant que dans un Van Damme).

*«**O**ui, vraiment, Val Kilmer est plus Batmanesque que Michael Keaton qui, physiquement, faisait ce qu'il pouvait, mais ne possédait pas le charisme du personnage de la bande dessinée. Val Kilmer ressemble à Rudolph Valentino ; il est plus sensuel. Il possède cette beauté propre aux stars de cinéma tandis que Michael Keaton s'apparente plutôt à votre voisin de palier»* enfonce encore un peu plus un Bob Kane décidément frappé d'ingratitude envers celui que *Warner Bros*, le studio producteur du film, remercia pour cause de cupidité (il demandait entre dix et quinze millions de dollars de cachet, ainsi qu'un pourcentage substantiel sur les recettes des produits dérivés). Ce même Bob Kane qui tique, malgré son soutien inconditionnel au projet, sur quelques détails. *«Bien que d'un très grand soutien, Bob ne comprenait guère pourquoi nous avions placé des tétons sur la poitrine du costume du super-héros et pourquoi Robin portait une boucle d'oreille»*. Joel Schumacher, pragmatique, explique doucement que la panoplie de Batman ne cherche plus l'inspiration plastique dans les bandes dessinées, mais plutôt du côté des musées et autres salles d'exposition. Le Batman prend pour modèle les statues grecques, romaines, ces Apollons de pierre dont les sculpteurs ne dissimulaient rien de leur anatomie parfaite. *«Le costume que nous avons créé spécialement pour **Batman Forever** est une seconde peau. Il met en valeur la musculature du corps idéalisé, avec tout ce que cela implique d'abdominaux saillants, une poitrine d'acier... Oui, réellement, ce costume a tout de la statue vivante. Pourquoi n'y trouveriez-vous pas des tétons ? Les mamelons sont-ils tabous aux États-Unis ? Attendez donc de voir le fessier de Batman, le bat-cul, cadré en plein écran lorsque celui-ci revêt sa nouvelle combinaison ! Ça va faire scandale !»*. Ça fait surtout jaser les mauvaises langues, ceux qui relèvent scrupuleusement tous les indices sur l'homosexualité latente du «dynamic duo». Satisfait, Joel Schumacher de voir s'affronter les farouches défenseurs d'un Batman prude et les admiratrices des Chippendales ! *«De quoi pouvions-nous donc débattre après les jambes décroisées de Sharon Stone dans **Basic Instinct** ? Des tétons de Batman bien sûr ! J'adore ça. Là, je joue réellement avec le feu !»*. Ironique le réalisateur de **Chute Libre** et de **L'Expérience Interdite** ? Très ironique et surtout heureux de susciter un débat aussi saugrenu qu'insolite. *«Et n'oubliez pas que le costume de Robin porte également deux beaux mamelons !»*. Deux attributs apposés sur le caoutchouc par le chef-costumier Bob Ringwood qui tenait le même poste sur **Batman** et **Batman le Défi**. *«Pour **Batman Forever**, nous avons suivi les contours naturels du corps et mis en valeur les formes et la musculature. En revanche, le costume high-tech de Batman procède de l'esthétique industrielle et ressemble davantage à une armure. Il anticipe sur la prochaine étape du combat du justicier»*. Allons nous vers un Batman-RoboCop, métallique et chromé ? La déclaration de Bob Ringwood abonde dans ce sens...

C'est au même Bog Ringwood que revient le mérite de la création parallèle de la panoplie révisée de Robin. *«Elle n'a plus rien à voir avec le costume rouge et vert d'antan, avec cette cape verte. Le nouveau Robin s'avère plus menaçant que les précédents. Il se place immédiatement en version junior de Batman»* affirme Bob Kane. Si junior que ça ? À 25 ans, Chris O'Donnell fait nettement moins adolescent que le Leonardo Di Caprio (**Mort ou Vif**) longtemps envisagé par Joel Schumacher, plus fragile, plus enfant, surtout que la maquilleuse-visagiste Ve Neill le vieillit encore de quelques années supplémentaires. *«Robin/Dick Grayson diffère beaucoup du héros des bandes dessinées. Il paraît affranchi, un rien gitan comme il convient à un artiste de cirque. Chris O'Donnell s'est laissé pousser des rouflaquettes que nous avons taillées en biseau pour leur donner l'élégance et la touche moderne appropriées»* revendique-t-elle.
Âgé de 12 à 14 ans dans les bandes dessinées et la récente série animée de *Warner Bros*, Robin dépasse allégrement la ■■■



Double Face (Tommy Lee Jones) prend en otage le cirque de Gotham : un piège pour Batman.

■ ■ ■ majorité désormais. *«Le premier scénario du film prévoyait un Robin nettement plus jeune qui entretenait avec Batman/Bruce Wayne des relations père/fils. Lui avoir donné quelques années supplémentaires modifie la donne ; Batman et Robin se comportent aujourd'hui comme deux frères»* se souvient son interprète. De la conception très classique de l'apprenti super-héros, Joel Schumacher n'en veut pas dès le début. *«Il était convaincu que le public ne tenait pas à un gamin néophyte autour des 14 ans»* rapporte le scénariste Akiva Goldsman. *«Du fait que Robin était trapéziste dans un cirque, Joel le voyait en gitan, en jeune homme qui avait préalablement fait plusieurs fois le tour du monde en compagnie de ses parents. Batman ainsi que la haute société de Gotham City ne l'impressionnent pas. En travaillant ensemble sur la description du personnage, nous avons réalisé que nous nous écartions de plus en plus du jeune héros de Bob Kane, que nous nous engagions vers quelque chose de bien plus stimulant. Imaginez que vous soyez Bruce Wayne, témoin d'une tragédie qui fait écho à un drame personnel, alors vous ne désirez pas forcément voir la victime devenir comme nous, vous ressembler de plus en plus dans la quête de la vengeance. Voilà pourquoi Bruce Wayne recueille Robin/Dick Grayson, afin de l'empêcher de commettre les mêmes erreurs que lui».* Mais le wonder kid commet cette erreur, découvre le repaire de son protecteur, emprunte la batmobile pour une virée nocturne et finit par convaincre Bruce Wayne de le prendre partenaire dans sa lutte contre Double-Face et L'Homme Mystère.

Changement de héros, changement de réalisateur, changement de vilains... Le temps est au changement à Gotham City, ville natale de Batman. Gotham justement ? Un ravalement de façade ne s'imposait-il pas du fait de l'arrivée de cette nouvelle équipe décidée à changer les papiers peints. Mission confiée à Barbara Ling, proche collaboratrice de Joel Schumacher sur **Chute Libre**. À cette directrice artistique renommée pour avoir travaillé avec Oliver Stone et sur deux cents spectacles théâtraux, le réalisateur demande de se plonger dans les bandes dessinées originales de Bob Kane. *«Nous avons été très influencés par l'esthétique du comics, et notamment par ce procédé qui consiste à changer la couleur du cadre à chaque nouveau panneau. Cela nous a beaucoup frappés et nous a paru un élément intéressant à reprendre. Chaque jour de tournage fut donc pour Joel l'occasion d'aller plus loin, d'expérimenter des effets visuels et narratifs».* Ou de noyer des plateaux gigantesques de teintes vives, écrasantes, saturées. Dans **Batman Forever**, la polychromie fonctionne en roue libre, aussi fantaisiste et irréaliste que les planches des dessins d'un Bob Kane ravi que ses initiatives audacieuses des années 40 soient largement mises à contribution cinquante ans plus tard.
À Barbara Ling aussi de se risquer à une semaine



Dick Grayson (Chris O'Donnell), un look de gitan pour un Robin en devenir...



Le Dr. Chase Meridian (Nicole Kidman) : entre Batman et Bruce Wayne, son cœur balance !

de tournage à New York, dans ces décors réels qu'évitait systématiquement un Tim Burton préoccupé que son monde soit le plus décalé possible avec le quotidien. Tim Burton qui transforma Gotham en mégalopole lugubre, funeste, hérissée de bâtiments dans le plus pur style stalinien. *«J'aurais aimé tourner un mois à New York, mais il a fallu nous limiter à sept jours. J'ai donc choisi une rue précise du Lower Manhattan évoquant une sorte de canyon urbain bordé d'immenses gratte-ciel. L'Exchange Place, à un pâté de maisons de Wall Street, convenait admirablement à nos besoins et à l'atmosphère souhaitée. Nous y avons placé d'immenses sculptures, des statues pour donner au lieu un aspect majestueux, des panneaux surdimensionnés, et fait sortir de la vapeur des grilles d'aération pour rendre l'ambiance encore un peu plus oppressante».* Mais, bien observateur celui qui parvient à localiser New York sous les spots bleu, orange et jaune. À se repérer dans ces ruelles qui servirent longtemps de modèle à Gotham City... *«Un vrai rêve que de travailler sur une production de cette dimension. Généralement, un «gros» film demande six ou sept mois de construction des décors, d'aménagement des plateaux. Là, nous avons totalisé une année et demie de boulot acharné, incluant notamment des semaines de six ou sept jours sur le terrain».* Reste à savoir si Barbara Ling se montre satisfaite du traitement infligé par Joel Schumacher et son chef opérateur à ces imposants délires architecturaux écrasés sous des spots agressifs que n'aurait pas renié le Dario Argento de **Suspiria** et **Inferno**. Le doute persiste nettement moins sur une Batmobile sensiblement différente que celle pilotée par Michael Keaton. *«La Batmobile fut un réel défi. Après plusieurs mois de travail, c'est l'enregistrement vidéo d'une chauve-souris volant dans un tunnel qui me donna la clef de sa version finale. La chauve- souris est un animal étonnant dont la structure des ailes, des veines et des côtes s'avère tout à fait inhabituelle. Nous avons transposé et stylisé sa morphologie pour donner à la Batmobile l'allure d'un être vivant».* Un véhicule impressionnant effectivement, victime d'un crime de lèse-majesté lorsque Robin la subtilise pour épater la gent féminine dans les quartiers chauds de Gotham. Un geste coupable que ne condamnerait pas le Robin/Dick Grayson de la série télé des sixties, malgré ses collants et son plus jeune âge. Deux Robin qui ne sont en fait pas si étrangers l'un à l'autre.

Marc TOULLEC

L'HOMME MYSTÈRE

le rire qui tue

Un vrai mystère que d'avoir baptisé The Riddler L'Homme Mystère ! Les voies des traductions sont vraiment impénétrables surtout que le personnage, dans la bande dessinée originale et ses divers prolongements, se nomme, en français, le Sphinx, un terme qui désigne plus intelligemment le sourire narquois d'un cinglé admis dans le gotha des grands criminels de Gotham City.
C'est en 1948 que le Riddler apparaît pour la première fois en public dans le magazine *Detective Comics*. Et disparaît, au terme de deux mauvais tours, dix années durant ! Manifestement, Bob Kane et Fill Finger, son scénariste, ne s'intéressaient pas au cas de ce tricheur nommé, sur son état civil, Edward Nigma. Svelte comme Fred Astaire dont sa silhouette s'inspire, le Sphinx ne présente qu'un intérêt relatif, le Joker lui ravissant le monopole des farces et attrapes meurtrières. Difficile de rivaliser avec le bouffon démoniaque. Le fait que le Sphinx informe Batman de ses prochains méfaits en lui envoyant des devinettes, qu'il tente de le vaincre intellectuellement avant de lui faire manger les pissenlits par la racine ne passionne guère les lecteurs. Un temps revisité sous l'identité d'Edward Nashton, un guignol possédé par un démon du XVII[e] siècle dans une version alternative du comics, le personnage bénéficie d'une soudaine popularité dès le premier épisode de la série ***Batman*** des sixties, **Hi Diddle Riddle Smack in the Riddle** mis en images par Robert Butler. Adversaire de Batman et Robin, le Sphinx est incarné par Frank Gorshin qui n'y connaît rien en sobriété de jeu. Son cabotinage étourdissant n'en porte pas moins ses fruits : le personnage sort enfin de la clandestinité pour devenir l'un des vilains vedettes de la série au même titre que le Joker, Mr. Zéro, Catwoman et le Pingouin.

Bricoleur d'exception, il sert de modèle au Sphinx de ***Batman : La Série Animée***. Il y surgit lors de l'épisode n°39, **L'Énigme du Minotaure**. Pourquoi ce brillant concepteur de jeux vidéo du nom d'Edward Nigma devient-il le Sphinx ? Simplement parce que son employeur le méprise, l'humilie. Bien mince le prétexte. Pas évident de justifier l'existence de ce personnage qui constitue le seul point positif de **Batman Forever**. Non pas que sa présence soit particulièrement bien justifiée, mais par le simple fait que Jim **The Mask** Carrey, le plus grand cabot jamais verbalisé (20 millions de dollars pour son prochain film !), se prête au jeu de l'outrance, de la grimace non-stop. Pourtant, même lui avoue que le personnage originel du comics, était d'intérêt modeste, que ce sont les facéties pesantes de Frank Gorshin qui l'ont popularisé. Au finish, le Sphinx prend sa revanche dans **Batman Forever,** écrasant Double-Face dont il fait un servile vassal. Bizarrement, ce retour fracassant sur le devant de la scène rejaillit sur l'interprétation. Jim Carrey bouffe littéralement Tommy Lee Jones dans le rôle de Double-Face, son faire-valoir. Inévitable que le Sphinx/Jim Carrey sorte de l'asile d'Arkham pour agacer Batman à force d'énigmes tortueuses.

L'Homme Mystère (Jim Carrey), un dangereux maniaque du point d'interrogation !



actualité cinéma sortie le 12 juillet

TANK GIRL

Interview : RACHEL TALALAY

la dame de fer


Rachel Talalay

Le fantastique et la science-fiction, elle aime. D'abord assistante de John Waters sur l'odorant POLYESTER, Rachel Talalay se prend ensuite d'affection pour le tueur d'enfants le plus connu du cinéma américain, Freddy Krueger. Elle occupe un poste modeste sur LES GRIFFES DE LA NUIT et, d'un FREDDY à l'autre, accède aux décisions les plus importantes à prendre du côté d'Elm Street. Productrice de FREDDY 3, LES GRIFFES DU CAUCHEMAR et du CAUCHEMAR DE FREDDY, elle réalise le «dernier» film de la série, LA FIN DE FREDDY, L'ULTIME CAUCHEMAR. Inévitable que 20th Century Fox lui confie après ce succès les commandes de GHOST IN THE MACHINE qui conjugue croquemitaine et haute technologie. Autant de solides dispositions qui conduisent Rachel Talalay au cas incurable de Rebecca Buck, dit Tank Girl.

On raconte volontiers que vous avez personnellement pris l'initiative de porter la bande dessinée «Tank Girl» à l'écran, que vous vous êtes longtemps battue pour imposer le projet à Hollywood...

Il y a quatre ans, alors que j'étais en train de tourner **La Fin de Freddy, l'Ultime Cauchemar**, ma belle-fille m'a offert la bande dessinée «Tank Girl». Un beau cadeau de Noël car, dès sa lecture, je me suis dit que cela donnerait un sacré film. J'ai passé l'année à essayer d'en acquérir les droits, deux autres années à écrire le scénario et à trouver le financement. «Tank Girl», la bande dessinée, est incroyablement britannique dans le ton, très hard. Si je suis parvenue à vendre le projet à *Metro Godlwyn Mayer/United Artists*, c'est grâce à une jeune cadre branchée du studio. Elle aimait si fort l'idée qu'elle m'a permis de grimper les échelons jusqu'aux décisionnaires, une bande de vieux types autour des 60 ans. Ils m'ont répondu : «Bon Dieu, mais qu'est-ce que c'est ce truc !». J'ai dû ruser, vendre le film sous le label *«croisement de **Nikita** et de **Mad Max**»* pour les convaincre. Le mariage de Beep Beep, de ***Ren & Stimpy*** (1) et de **Wayne's World** est une plus juste définition. Jusqu'à ce que John Calley, le nouveau patron de la boîte, prenne ses fonctions, **Tank Girl** a failli ne jamais voir le jour sous forme de film, d'autant que des compagnies comme *Amblin*, la société de Steven Spielberg, l'avait déjà refusé.

Quel effet la bande dessinée a produit sur vous ? Vous avez immédiatement perçu son potentiel cinématographique ?

C'est une bande dessinée que l'on prend en pleine gueule, comme un coup de poing. C'est punk sans vraiment l'être, tout en l'étant plus ! Mais les mots ne vaudront jamais un coup d'œil sur l'image dessinée de «Tank Girl». Cette image dit automatiquement, instantanément ce qu'elle est vraiment. Si je m'étais orientée vers une adaptation fidèle des récits d'Alan Martin et Jamie Hewlett, **Tank Girl** aurait souffert des mesures de la Censure. J'avais donc un défi gigantesque à relever : préserver l'esprit du personnage sans l'édulcorer, sans transgresser les limites de l'acceptable dans le cinéma américain. S'il était aisé de donner corps à l'héroïne, il fut nettement moins facile de tirer une trame linéaire d'une bande dessinée non narrative. Avec les producteurs, nous avons longuement discuté de la violence, de l'usage de la drogue. Il fallait limiter considérablement les débordements sanglants, mais, de toute manière, j'avais déjà pris cette initiative au tout début de l'écriture du film. Ce sont les rapports très intimes entre Tank Girl et Booga, son petit ami kangourou humanoïde, qui m'ont posé le plus de problèmes avec mes interlocuteurs de *MGM/UA*. En lisant mon premier jet du script, ils m'ont regardée, éberluée : «Quoi ? Mais vous êtes complètement cinglée !». J'ai dû faire admettre Booga en tant que personnage à part entière pour le conserver au sein de l'intrigue. Mais les choses se sont gâtées bien plus tard. J'ai été contrainte sous la pression du studio à couper du montage une séquence montrant, après l'amour, Tank Girl et Booga allongés sur le lit et se souriant l'un l'autre. Un type m'a jeté : «Ça me met mal à l'aise». «Normal», ai-je répondu. Ma réponse n'a convaincu personne.


Booga (Jeff Kober), amant d'une Tank Girl presque zoophile.

***Tank Girl* est tellement speed, frénétique dans son tempo, qu'il paraît avoir été produit tout spécialement pour la chaîne musicale MTV...**

Il s'agit plutôt d'une bande dessinée survitaminée. Pour adapter fidèlement la BD, je me devais impérativement de restituer son énergie visuelle, d'adopter un rythme rapide, un montage speed. Mais je ne crois pas que **Tank Girl** soit pour autant un clip de long métrage. Rien n'est laissé au hasard ; chaque image a un propos, une utilité narrative. Mais du fait que la musique y tient une place prépondérante, vous avez immédiatement l'impression de suivre un programme pour *MTV*. Je n'y peux malheureusement rien. Je dois dire que le rythme syncopé du film provient également des coupes et des aménagements demandés par la production et le distributeur.

Avant Lori Petty, il était question que d'autres comédiennes montent sur la tourelle du char de Tank Girl, non ?

Emily Lloyd a failli tourner le film, mais ne correspondait pas aussi étroitement au personnage que Lori Petty. Lori Petty est vraiment folle. Rebecca Buck tout craché. Elle n'hésite jamais à aller jusqu'au ■ ■ ■



Rebecca Buck (Lori Petty), alias Tank Girl : la fille de Mad Max et de Nina Hagen.

■■■ bout, à transgresser les normes. Elle est prête à tout, y compris aux cascades les plus dangereuses. Elle a terminé le film fourbue, couverte d'ecchymoses. Lori Petty n'a peur de rien. Elle est drôle, sexy, forte. Une combinaison idéale pour le film. Personne d'autre ne pouvait incarner aussi justement cette héroïne qui est, en fait, une femme normale juste un peu plus culottée, courageuse que la moyenne. Que **Tank Girl** soit un film féministe, je n'en sais rien. Je n'ai pas voulu y introduire de message. Mais il est exact que les spectatrices adorent ce personnage si horrible avec les hommes, qui continuent néanmoins à l'aimer. **Tank Girl** reflète la réalité ! Les hommes aussi sont sensibles au fait que Tank Girl demeure sexy, attirante, tout en se montrant extrêmement vacharde avec eux. Je crois que nous nous reconnaissons tous dans le film !

Comment vous y êtes-vous pris pour introduire des séquences d'animation et des dessins au milieu d'une action live ? Vous vouliez accentuer encore davantage le délire ambiant ?

Jamie Hewlett, le dessinateur de la bande dessinée, déteste le vide. Il remplit ses cases au maximum sans jamais laisser le moindre blanc. Tenter de l'imiter à l'écran relève de la mission impossible. On ne meuble pas un cadre comme une vignette dessinée ! Très souvent, Jamie place le tank, le jet et le sous-marin dans le même dessin. À l'écran, cela demanderait des effets spéciaux dingues et un budget monstrueux. C'est confrontée à cette impossibilité que j'ai eu l'idée d'intégrer certaines de ses planches et des animations au film. Le studio n'était pas trop d'accord avec cette option. Ils ont prétexté que je n'arriverais jamais à y insérer la Tank Girl de papier. Il n'en a pas fallu plus pour me convaincre du contraire. En fait, l'essence même de Tank Girl est de briser toutes les règles. Et plus j'agissais comme elle, plus je me sentais bien, en accord avec le film. D'où l'aspect iconoclaste de l'arrivée de ces images dans le récit et dans son architecture. Vous croyez que **Tank Girl** emprunte un sentier battu et paf !, il embraye dans une autre direction. Vous pensez que tout devient sérieux et paf !, vous vous retrouvez face à une séquence de comédie musicale à l'ancienne. Quelques pas de danse après l'action ! Dans **Tank Girl**, on se moque de tout. Y compris de l'avenir le plus sombre de l'humanité !

À vous entendre, on a le sentiment que la production et le tournage de *Tank Girl* équivalent à une bataille de tous les instants. Contre le système, contre les préjugés...

En me laissant tourner **Tank Girl**, les gens du studio n'étaient pas sans ignorer que je leur livrerai un film inhabituel. Ils étaient mi-inquiets, mi-enthousiastes. Logique



Keslee (Malcolm McDowell) et son bras robotique : un vilain à la tête d'un empire de plusieurs millions de m³ d'eau.

opinion

APOCALYPSE SHOW

De la bande dessinée de Jamie Hewlett et Alan Martin, la réalisatrice de **La Fin de Freddy : l'Ultime Cauchemar** et de **Ghost in the Machine** n'extrait pas le film que les aficionados les plus fervents de la Tank Girl attendaient forcément. Rebecca Buck pour l'état civil, Tank Girl défend farouchement son indépendance en cette année 2033, l'âge du sable car le Sahara semble s'être étendu à la Terre entière. Signes particuliers : des accoutrements à rendre jaloux Jean-Paul Gaultier, des maquillages et des coiffures à rendre jalouse Nina Hagen, un vocabulaire à rendre jaloux Quentin Tarantino et des dispositions pour le coup de latte à rendre tout aussi jaloux un Van Damme quelconque. En résumé, la Tank Girl revendique par tous les bouts sa liberté. Elle boit, elle fume, elle drague, elle cause... Et elle défie le sinistre Kesslee, nabab à la tête de la Water and Power Company, l'homme le plus puissant du monde, usager régulier d'un appareil ménager à extraire l'eau du corps humain. Pour satisfaire un ego aussi boursouflé que ses ambitions despotiques, ne lui manque plus qu'une oasis perdue au milieu de nulle part. Fille d'un Mad Max junkie et d'une Calamity Jane confite dans le houblon, Tank Girl se fait des alliés avec Jet Girl, ex-prisonnière de Kesslee, et les Rippers, mutants rebelles entre l'homme et le kangourou. Dans le char d'assaut prélevé dans l'arsenal de son rival, elle guerroie contre la dictature...

Tempo survolté à la *MTV*, décibels déchaînés (Iggy Pop, Bjork, Ice-T et même le Shaft d'Isaac Hayes, l'ensemble sélectionné par Courtney Love, ex-compagne de Kurt Cobain), bastons, poursuites endiablées, effets spéciaux, mutants loufoques et action ponctuée de cartoons de la Tank Girl originelle... Rachel Talalay met le paquet. Jamais elle n'hésite à appuyer sur le champignon, à abandonner l'extravertie Lori Petty qui rit lorsqu'on la rosse à ses coups d'accélérateur, à livrer Malcolm McDowell à un cabotinage bon enfant de vilain pur jus série B. Hétéroclite, bordélique, cacophonique, **Tank Girl** ne fonctionne pourtant pas. Mauvais carburant ? Du sucre dans l'essence ? Des problèmes d'embrayage ? La mayonnaise Pink Floyd the Wall/**Mad Max 2** ne prend pas malgré l'abattage d'une Lori Petty électrique, l'œil mauvais et malicieux de Malcolm McDowell, une séquence de comédie musicale dans la grande tradition hollywoodienne, des hommes-kangourous noceurs... **Tank Girl** tire tout azimut et, souvent, rate sa cible. Sans doute à trop vouloir contrôler le délire, le doser en contournant le mauvais goût outrancier et salvateur de la bande dessinée. Fallait oser Rachel ! Fallait oser tenir tête aux timorés de la *Metro Goldwin Mayer*, diffuseur US du film, qui prive le mutant Booga de son membre viril dans une scène chaude avec la goulue punkoïde. Un morceau de caoutchouc à 5.000 dollars tout de même, ça ne se tranche pas impunément !

Marc TOULLEC

USA. 1994. Réal.: Rachel Talalay. Scén.: Tedi Sarafian d'après la bande dessinée de Alan Martin & Jamie Hewlett. Dir. Phot.: Gale Tattersall. Mus.: Graeme Revell. Effets spéciaux : Stan Winston (maquillages) & Peter Grosman (visuels). Prod.: Richard B. Lewis, Pen Densham & John Watson pour Trilogy/United Artists. Int.: Lori Petty, Naomi Watts, Malcolm McDowell, Ice-T, Don Harvey, Jeff Kober, Reg E. Cathey... Dur.: 1 h 48. Dist.: UIP.



Tank Girl sous une douche... de lessive !



Avant le char d'assaut, il y avait le buffle !

qu'ils l'aient découvert pour la première fois entre effroi et vénération. Aboutir à une production pareille, aussi atypique dans le système hollywoodien, c'est presque un exploit. J'ai dû me battre pour chaque minute de métrage, me battre contre les idées reçues, la timidité. Tout a été si compliqué sur ce film. Depuis la recherche du financement jusqu'aux prises de vues dans le désert du Nouveau Mexique où la température montait facilement à 40° à l'ombre. Malgré les difficultés logistiques prévisibles, l'originalité du propos, trouver des techniciens pour travailler dessus fut chose facile. Dès qu'un film sort de la routine hollywoodienne, qu'il propose quelque chose de différent, tout le monde veut être de la partie. Même Stan Winston ! J'avais quelques réticences à lui envoyer le scénario. Un spécialiste des effets spéciaux deux fois oscarisé ne pouvait décemment pas prêter attention à la fabrication de créatures aussi loufoques que des hommes-kangourous. Eh bien non, il en est tombé amoureux ! Chaque homme-kangourou impliquait la présence de trois opérateurs autour de lui. Du coup, lorsqu'ils sont tous dans le plan, il fallait s'arranger pour camoufler vingt-quatre personnes qui ne savaient plus très bien quelles queues ou quelles oreilles ils animaient ! Épique.



Dee Tee (Reg E. Cathey), le bluesman des Rippers.

***Tank Girl* est un peu frustrant : vu son titre, on était en droit d'attendre plus de séquences avec le char d'assaut. Or, on en dénombre pas plus de cinq ou six pendant toute la durée du film...**

Je suis d'accord avec vous. Il manque quelques bonnes séquences avec l'engin pour plusieurs raisons. D'abord, l'histoire en elle-même ne le justifiait guère. Ensuite, le budget nous en empêchait. Sur le plateau, c'était encore une autre paire de manches ; le tank tombait en panne la moitié du temps, s'ensablait à tout bout de champ. Nous étions de mauvaise humeur, couverts de poussière. Même si le tank n'occupe pas la place méritée dans le film, les fans de la bande dessinée ne me l'ont pas reproché. Je m'attendais à ce que ses lecteurs les plus inconditionnels détestent le film sous prétexte qu'il n'allait pas aussi loin dans l'anarchie, le sexe et la violence. En fait, les réactions du fan-club «Tank Girl» sur Internet ont été excellentes ! Je ne m'y attendais pas.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

(1) Cartoon loufoque, à la ***Simpson***, diffusé à la télé américaine.

LORI PETTY

une fille canon !



Dans POINT BREAK, elle surfe auprès de Keanu Reeves et Patrick Swayze. Dans UNE ÉQUIPE HORS DU COMMUN, elle manie la batte de base-ball comme personne. Dans SAUVEZ WILLY, elle brasse auprès d'une gentille orque... Aujourd'hui, dans TANK GIRL, fringuée comme l'as de pique et plus bavarde qu'une pie, Lori Petty joue les héroïnes post-apocalyptiques, pilote d'un titan d'acier. À 30 ans, cette ex-artiste graphique disjoncte, pète les plombs, fornique avec un kangourou mutant, botte le cul à d'horribles brutes... Un tempérament de feu pour un personnage survolté !

La très agressive Tank Girl de la bande dessinée de Jamie Hewlett et Alan Martin est-elle exactement celle que l'on retrouve aujourd'hui à l'écran ?

Le personnage dans la bande dessinée est bien plus vulgaire, comique, outrancier. Elle se promène nue, coupe les bras et les jambes de son petit ami... Autant de choses impossibles à étaler sur un écran. Déjà que Rachel Talalay n'a réussi que difficilement à convaincre des producteurs d'investir quelques millions de dollars dans le projet ! On ne peut passer du papier à un univers en trois dimensions sans s'imposer des choix, des changements vis-à-vis de l'œuvre originale. Ce n'est pas forcément une question de censure, mais de point de vue. Le mien, comme celui de Rachel Talalay, s'orientait davantage vers la comédie pure, le délire. Selon moi, Tank Girl est une folle furieuse, une audacieuse qui pue, qui boit, qui fait l'amour. Elle représente tout le contraire de la playmate, l'antithèse du glamour. L'anti-fantasme absolu ou le fantasme absolu selon vos goûts. J'ai particulièrement apprécié sa farouche indépendance, sa manière d'être, de penser, comme préférer la mort au moindre compromis. C'est particulièrement visible lorsque Keslee lui brandit une arme sous le nez. Elle répond à ses menaces par : «J'ai gagné la partie», car lui n'a guère d'autre ressource que de l'éliminer, ce qui signifie abdiquer !

Comment avez-vous réagi à la première prise de contact avec le personnage ? Vous êtes-vous immédiatement mise sur la même longueur d'ondes que cette folledingue ?

Lorsque j'ai lu le scénario pour la première fois, je me suis dit : «Mon Dieu, mais cette Tank Girl, c'est moi !». Bon, évidemment, je ne possède pas vraiment le même humour ravageur, mais je me suis reconnue dans certaines de ses répliques, dans son comportement extraverti, son énergie débordante. Plus je l'interprétais, plus je lui ressemblais. Au fil du tournage, je devenais réellement Rebecca Buck. On ne peut pas sortir et rentrer dans la peau d'un personnage comme ça, sur un claquement de doigt, en un instant. Une fois qu'on s'y installe plusieurs semaines durant, qu'on porte ses vêtements et son maquillage, on finit par tomber sous son influence. Je ne suis ni cinglée, ni schyzo, mais je dois avouer que Tank Girl a pas mal empiété sur mon comportement. Ceci dit, je suis différente dans ma vie de tous les jours, même si la fantaisie compte beaucoup pour moi.

Vos précédents rôles et l'image que le public a de vous ne vous prédestinaient pas à l'interprétation de Rebecca Buck, alias Tank Girl...

J'ai obtenu le rôle en convaincant les producteurs que j'étais la femme de la situation. À force de détermination. Je tenais plus que tout au monde à incarner cette fille. Pourquoi ? Parce qu'elle offre une palette inouïe d'attitudes, de traits de caractère ! Généralement, vous devez être, selon le personnage, soit sexy, soit folle, soit dangereuse. Soit prude, cruelle, vulgaire, gentille... Tank Girl me donnait la possibilité d'être tout cela à la fois. Je ne pouvais décemment pas abandonner le rôle à une autre comédienne. Et, en désespoir de cause, les producteurs m'ont engagée. Sans doute n'ont-ils pas trouvé une actrice qui accepte aussi facilement d'être sale, de mâcher un vocabulaire aussi ordurier. De tourner dans des conditions aussi effroyables également, dans un désert où on crevait vraiment de chaud. Dans **Tank Girl**, tout était permis. La comédie et la science-fiction vous délivrent des carcans, des convenances. C'est un film sans barrière, sans limite. Inestimable pour une comédienne. Je l'ai tourné d'abord pour me faire plaisir, pour moi, en me fichant bien de savoir s'il allait plaire ou pas au grand public. J'ai fait **Tank Girl** pour ceux qui apprécient la présence d'un humour un peu gras au milieu d'un déluge d'action et d'effets spéciaux.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

actualité cinéma sortie le 26 juillet

LES MAÎTRES DU

Interview : STUART ORME
marionnette humaine

Les Pretenders, Whitney Houston, Genesis, Phil Collins, Dave Stewart... C'est dans le cadre de sa propre compagnie de production de clips musicaux que Stuart Orme s'initie à la mise en scène. Anglais formé sur *Granada TV*, une chaîne réputée pour l'esprit novateur de ses programmes, il réalise quelques-uns de ces téléfilms qui font la réputation de la télévision britannique (le policier victorien The Blackheath Poisonings, Jute City, Don't Leave me this Way et A Question of Guilt pour la *BBC*). Après The Wolves of Willoughby Chase, l'adaptation d'un classique du conte de fée, Stuart Orme se prend de travailler à Hollywood. Un téléfilm (le polar léger The Heist/Double Casse avec son compatriote Pierce Brosnan) et le voilà dans la cabine de pilotage du vaisseau spatial des Maîtres du Monde pour une invasion de la Terre qu'il désire différente des précédentes...

***Les Maîtres du Monde* survient après le *Body Snatchers* d'Abel Ferrara et des centaines de films consacrés à l'invasion de la Terre par des extraterrestres. Ne craignez-vous pas que votre film en pâtisse durement ?**

Un risque énorme. Nous avons beaucoup évoqué ce problème avant de commencer le tournage. Il fallait trouver un moyen de bénéficier de l'expérience des films précédents sans tomber sous le coup de l'accusation de plagiat. Difficile de ne pas citer les trois **Invasion des Profanateurs**. Je me suis donc employé à marquer la différence entre **Les Maîtres du Monde** et ceux-ci. Dans mon film, les extraterrestres pénètrent l'esprit alors que «l'hôte» est toujours là, conscient du contrôle qu'exerce sur lui l'alien. Dans **L'Invasion des Profanateurs**, les extraterrestres chassaient les hommes de leur propre corps en les remplaçant par un corps identique mais de leur fabrication. Je me suis lancé dans la mise en scène du film sur la garantie de cette différence. Si **Les Maîtres du Monde** n'avait dû être qu'une quatrième version du roman de Jack Finney, il se serait fait sans moi. D'ailleurs, tout le processus de réécriture du scénario s'est concentré sur ce point, même si je considère que nous aurions encore dû creuser dans cette direction.


Autopsie d'un alien : aussi peu appétissant qu'un fruit de mer douteux !


Une cosse en quête d'une nuque accueillante...

Considérez-vous que *Les Maîtres du Monde* soit un film de science-fiction à l'ancienne ?

Complètement, mais pas dans le sens vieillot, rétro. Je n'avais aucune envie de réaliser un film situé dans les années 50, époque durant laquelle se déroulait le roman de Robert Heinlein. Mais, justement, comment rendre crédible en 1994 une histoire dont le fond et la forme y prennent racines ? En réfléchissant un peu, je me suis focalisé sur le virus Ebola à la base de **Alerte !**. Je me suis aperçu que son récit et le scénario des **Maîtres du Monde** se ressemblaient étrangement. L'infection virale qui traverse la planète et menace de s'étendre à tous les États-Unis coïncidait à quelques détails près à l'invasion de la Terre par un corps extraterrestre. Je me suis basé sur cette parenté pour adapter le livre de Robert Heinlein aux années 90, tout en préservant suffisamment d'éléments de l'histoire d'origine pour conserver cette atmosphère si particulière de la science-fiction classique.

Dans le genre, on ne peut pas dire que le vaisseau spatial soit de facture «classique». Il semble vivant, organique...

Ce fut un point de discorde avec la production. Le studio voulait un vaisseau similaire à celui décrit par Robert Heinlein, le genre soucoupe volante vue mille fois. Comment surpasser le «mother ship» de **Rencontres du Troisième Type** dans ce domaine ? Impossible ! Alors, autant passer à quelque chose d'autre. Je me suis engagé dans le sens de créatures si intelligentes, si puissantes, si supérieures à nous qu'elles n'auraient presque pas besoin de moyen de locomotion pour se déplacer. Je me souviendrai toujours du choc ressenti à la vision des **Monstres de l'Espace**, le meilleur des films de la série **Quatermass**, étant enfant. De ce vaisseau spatial découvert dans les combles du métro londonien, un engin qui se fondait littéralement dans l'environnement. J'ai repris ce principe de base, quelque chose de quasiment vivant fabriqué dans la même matière que les créatures elles-mêmes.


Andrew Nivens (Donald Sutherland) : expert en détection d'aliens hostiles...

Vos aliens ne ressemblent ni aux cosses façon «body snatchers» ni aux petites bonshommes verts, ni aux monstres multiformes genre *The Thing*...

Comme pour les autres points capitaux des **Maîtres du Monde**, je tenais à des aliens différents de ceux qu'on connaissait déjà tout en gardant le sentiment d'une entité que l'on connaît bien. Je tenais également à une certaine beauté plastique. Trop facile d'en faire des créatures immondes dotées de pattes d'araignée ou de grandes gueules baveuses... Nous avons donc retenu l'idée d'associer le répugnant et l'attirant. Ensuite, ces extraterrestres, en prenant possession de vous, vous permettent également de décupler vos différents potentiels, tant intellectuels que physiques. Ils vous offrent de concrétiser l'impossible, le rêve d'une certaine façon. Difficile de les rendre totalement répugnants dans ces conditions. Les créatures se devaient également de prendre une forme aérodynamique, d'être complètement plates pour coller au dos de leurs victimes, d'être capables de se déplacer. En prenant en compte tous ces paramètres, nous sommes parvenus à un alien proche de la raie manta et de la méduse, des animaux qui inspirent aussi une certaine crainte sans provoquer de dégoût.

Dans la scène de la douche, vous renversez les rôles. Ce n'est plus le héros qui console l'héroïne, mais tout le contraire. Vous aviez pour intention de casser un stéréotype ?

Tout à fait. Cette séquence m'a d'ailleurs posé quelques problèmes avec le studio qui n'approuvait guère sa présence. Elle mettait cependant en avant l'héroïsme des personnages, mais également leur vulnérabilité. La tradition aurait voulu que ce soit Julie Warner qui se trouve sous la douche, qu'elle fonde en sanglots et que Eric Thal la prenne dans ses bras. Le contraire me paraissait tout aussi crédible, plus efficace

MONDE

même. Sam Nivens, son personnage, craque parce qu'il réalise à quel point il est limité en tant qu'individu, surtout après avoir goûté au surplus d'intelligence et de force que lui octroyait l'extraterrestre fixé à sa nuque. Rien que par rapport à ce qu'il déballe à son père à l'hôpital, sous l'emprise de la créature, il se sent moindre, étriqué. Il s'agit là d'un des aspects les plus importants d'une histoire qui, du coup, prend une autre dimension, se distingue des précédentes invasions extraterrestres.

Si l'agression d'une intelligence extraterrestre s'étalait demain à la une des journaux, pensez-vous que vos concitoyens réagiraient comme les protagonistes des *Maîtres du Monde* ?

Nous vivons dans une société où l'information circule très vite. Lorsque le virus Ebola ravage un village d'Afrique, on est immédiatement mis au courant par la télévision. «Puisqu'on en parle à la télévision, quelqu'un doit s'occuper sérieusement du problème» se dit-on alors, comme trop souvent. Cette notion du «on» qui règle tout nous endort, nous affaiblit. L'alien qui s'implante d'abord au fin fond de l'Iowa le sait, anticipe sur nos réactions. Il sait que «tout sera pris en main» et que la population ne s'affolera pas immédiatement. Ça lui laisse une certaine marge. Je pense donc que, si une telle invasion survenait, elle se terminerait pas une panique générale, les médias s'étant au préalable chargés de temporiser, de rassurer en transmettant les informations officielles. Les meilleurs romans de science-fiction partent du principe que tout est possible et vous l'acceptez. Après, nous devrions être prêts à toute éventualité : l'invasion de la Terre intervient si souvent dans les fictions !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



Mary Sefton (Julie Warner) et Sam Nivens menacés par un alien trapéziste et... collant !



L'intérieur du vaisseau : un cerveau dont les tentacules transmettent les ordres aux humains...

opinion

L'INVASION VIENT TOUJOURS DE MARS

L'invasion ne fait que commencer car **Les Maîtres du Monde** se place en avant-poste de la dizaine de projets liés à l'intrusion d'aliens belliqueux sur notre bonne vieille terre. Du **Mars Attacks !** de Tim Burton au **Spiders from Mars** de Paul Verhœven, d'après un roman de Robert Heinlein comme **Les Maîtres du Monde**, en passant par **Independance Day** de Roland Emmerich, le thème pourtant archi-rebattu de l'attaque du plancher des vaches par une intelligence extraterrestre bénéficie d'un regain d'intérêt au sein des grandes compagnies de production. *Universal* précède le gros de la troupe en produisant **Le Village des Damnés**, coiffé au poteau (quelques mois d'avance seulement) par *Disney*, sous la bannière *Hollywood Pictures*, et ses **Maîtres du Monde**, des extraterrestres venus d'on ne sait où. Leur apparence : visqueuse, entre l'anguille et la raie. Leur méthode : se coller sur le dos de leur sujet et, grâce, à un aiguillon, pénétrer son cerveau pour en contrôler toutes les fonctions. Depuis une bourgade isolée de l'Iowa, où il prétexte la visite d'une soucoupe volante de contre-plaqué pour piéger ses premières proies, l'alien étend son pouvoir, vise à convertir le Président des États-Unis en personne. À l'agent Sam Nivens, son père Andrew, patron de l'Office of Scientific Intelligence, et Mary Sefton, une scientifique de la Nasa, de mettre un frein à une invasion largement entamée. Et, mieux, de bouler les créatures malfaisantes hors de la planète...

Thème classique, situations convenues, déroulement prévisible... Des casseroles, **Les Maîtres du Monde** en traîne quelques-unes, pas forcément les moins bruyantes. Et pourtant ça marche ! Le suspense accroche, même si le plus crédule des spectateurs sait que les petits monstres visqueux ne trôneront pas demain à la Maison Blanche. Ça tourne rondement car Stuart Orme sait mener une intrigue (une compétence plus rare qu'on ne le pense en ces temps de narration syncopée), camper des personnages (tout héros qu'ils sont, les Nivens n'en demeurent pas moins d'inquiétants tueurs), pousser le curseur des flots d'adrénaline (pas évident de repérer l'alien à moins d'ôter sa chemise)... Bref, le metteur en scène s'en sort avec bonheur, tout heureux de réaliser une série B avec les moyens logistiques d'un studio hollywoodien bourré de thunes. Bien sûr que Stuart Orme connaît son petit abécédaire du **Body Snatchers** (surtout le dernier en date, celui d'Abel Ferrara) par cœur pour l'avoir longuement potassé ! Qu'importe, sa foi dans le genre l'emporte sur les incontournables comparaisons.

M.T.

Robert Heinlein's Puppet Masters. *USA. 1994. Réal.: Stuart Orme. Scén.: Ted Elliott, Terry Rossio & David S. Goyer d'après un roman de Robert Heinlein. Dir. Phot.: Clive Tickner. Mus.: Colin Towns. Effets spéciaux : Greg Cannom & David Sosalla (aliens), Larry Odien (maquettes) et Peter Montgomery (optiques). Prod.: Ralph Winter & Michael Engelberg pour Hollywood Pictures. Int.: Donald Sutherland, Eric Thal, Julie Warner, Yaphet Kotto, Keith David, Marshall Bell... Dur.: 1 h 36. Dist.: Gaumont/Buena Vista. (Lire également article in* Mad Movies *93).*



Le village
DAMN

Loufoque dans Dark Star, à géométrie variable dans The Thing, capitaliste et républicain dans Invasion Los Angeles, aimable et en stage d'humanité dans Starman... Des extraterrestres, bons ou méchants, il y en a plein la filmographie de John Carpenter, tous différents, même lorsqu'ils poursuivent le même but. Différents également des enfants du Village des Damnés, remake d'un classique de la science-fiction british des sixties. Un remake à la fois très proche et très dissemblable de l'original, dans lequel le cinéaste du controversé L'Antre de la Folie s'investit à fond, apporte une multitude d'éléments inédits et la patte inimitable d'un auteur en pleine possession de ses moyens.

Il existe trois façons d'appréhender la mise en chantier du remake d'un classique à Hollywood. D'abord l'effroi, l'indignation d'apprendre que tel ou tel tâcheron s'attaque, les poches pleines de gros biftons, à la relecture d'un chef-d'œuvre. Puis l'amusement lorsque l'enjeu ne porte pas très loin. Exemple : **L'Attaque de la Femme de 50 Pieds**. Et encore l'enthousiasme, l'impatience quand le nom d'un cinéaste prestigieux, talentueux et farouchement indépendantiste s'associe à un projet qui, naturellement, lui revient de droit. Dans le genre, John Carpenter fait largement ses preuves avec le polaire, stressant et polymorphe **The Thing**, le nec plus ultra dans le domaine de l'agression extraterrestre. Un remake qui supplante l'original d'Howard Hawks et Christian Nyby. Carpenter récidive avec le déjà plus controversé **Les Aventures d'un Homme Invisible**, remake avoué de quelques translucides classiques de l'Âge d'Or du fantastique made in *Universal* City, des **Homme Invisible** dans lesquels le réalisateur puise allégrement nombre de gimmicks. Mais, au grand jamais, John Carpenter ne pourrait être taxé de pompeur. Sur chaque remake, il jette un regard différent, moderne, accroît le suspense, développe les performances des effets spéciaux, détourne les



Mara (Lindsay Haun, au centre) : terriblement acharnée à la domination de l'espèce humaine.

des
ES

personnages de leur fonction première, y introduit ses thèmes de prédilection... **Le Village des Damnés** ne faillit pas à cette règle. Il fait sien le roman original de John Wyndham paru en 1957, tient grandement compte de sa première adaptation cinématographique, signée Wolf Rilla en 1960, sans sombrer dans les facilités du plagiat systématique.

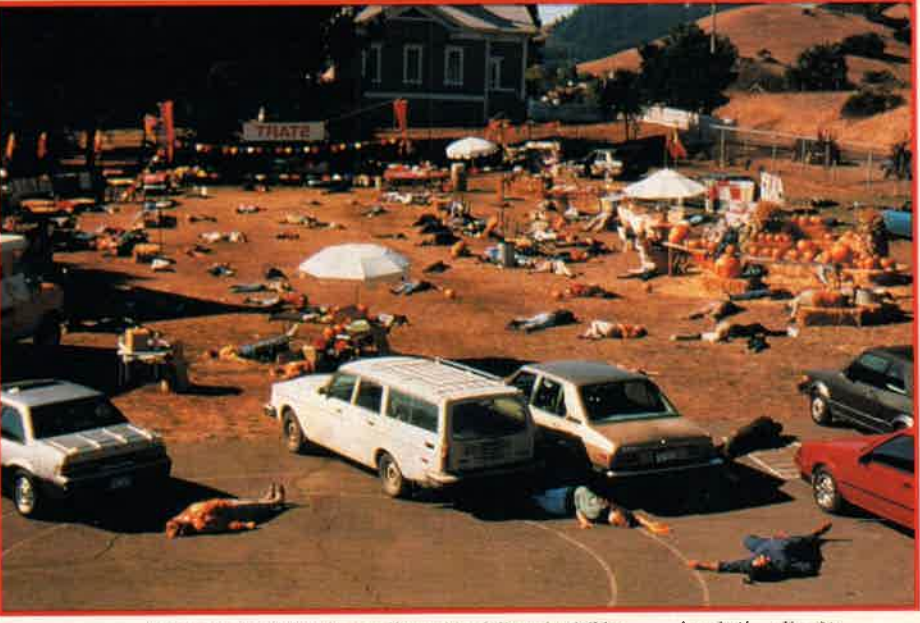
Ce **Village des Damnés** nouveau traîne sur les étagères des studios hollywoodiens depuis un long moment, depuis 1977, année où Phillip Kaufman prépare son remake de **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures**. L'échec au box-office des cosses venues d'ailleurs et des duplicata potagers le condamne illico à un séjour prolongé dans une cave d'attente où moisissent tant de jolis scripts tandis que d'affreuses choses voient le jour. Les extraterrestres ne faisaient alors pas recette. Le producteur Michael Preger et *Universal* patientent quelque temps, ressortent le manuscrit du scénario pour le proposer à Wes Craven. Craven passe la main ; les négociations tournent en eau de boudin. Ironiquement, c'est lorsque *Warner Bros* offre à Abel Ferrara de «remaker» une fois encore **L'Invasion des Profanateurs** que *Universal* s'active, motivé par le potentiel de son rival. Le scénario de David Himmelstein tombe entre les mains de John Carpenter. «*Le Village des Damnés s'inscrit dans un genre qui m'a toujours fasciné. L'intrigue a un petit côté fait divers, et ne déparerait pas dans un tabloïde, mais le roman possède aussi une texture très riche que je souhaitais mettre en valeur. J'ai essayé de capter l'ambiance du livre tout en l'adaptant au contexte des années 90. Le film illustre l'angoisse d'une petite communauté face à des enfants qui se comportent de façon extrêmement déroutante et considèrent les humains comme de simples objets. Il fait écho à une préoccupation très actuelle. En bref, c'est une histoire classique à laquelle nous avons apporté une dimension morale contemporaine*».

Si John Carpenter perçoit immédiatement le film qu'il pourrait extraire du manuscrit de David Himmelstein, il manifeste néanmoins une réserve : «*un bon script, mais ce n'était pas vraiment **Le Village des Damnés***». Puriste et cinéphile, le cinéaste ne comprend pas que le scénariste confère aux inquiétants albinos en culottes courtes le pouvoir de déplacer les objets à distance. Conformément au livre et au film original, les enfants lisent dans les esprits. Des télépathes oui, mais pas des adeptes de la télékinésie... Au finish, le réalisateur de **Christine** et de **The Thing** obtient du studio de charpenter l'histoire à sa convenance, d'adapter à sa personne le récit de David Himmelstein en commençant par réduire le nom des enfants extraterrestres. De vingt, ceux-ci passent à dix. Et d'apporter son lot d'innovations dont la moindre n'est pas la présence de David, un bambin pas exactement comme les autres. «*Son comportement diffère sensiblement de celui de ses congénères. Il est plus humain, plus sensible et plus vulnérable. Alors que les autres enfants sont de véritables aliens, bien décidés à éliminer le genre humain, David peut encore être sauvé. Le film avait besoin de ce personnage, autant que de la note d'espoir qu'il véhicule*». Ce David, John Carpenter l'intègre intelligemment dans l'intrigue. Sachant que les enfants fonctionnent par couple, le gamin se montre plus perméable aux émotions que les autres car orphelin de sa sœur, morte-née.

«*Notre sensibilité a beaucoup évolué depuis la fin des années cinquante. En ces temps-là, on n'entendait jamais le mot «enceinte» dans un film. L'Église alla jusqu'à condamner le premier **Village des Damnés** sous prétexte qu'il y était question d'immaculée conception*». Pas contents les services du Vatican de voir des extraterrestres belliqueux ravir au Saint Esprit l'exclusivité de la fécondation sans contact charnel. Conscient que l'auto-censure du premier **Village des Damnés** ferait bizarrement anachronique en 1995, John Carpenter braque les sunlights sur cet aspect délicat de l'histoire de John Wyndham. Tombent ainsi enceintes la vierge Melanie Roberts, la stérile Jill McGowan dont le mari meurt au volant de sa voiture, la très fidèle Callie Blum que son conjoint, en déplacement au Japon, n'avait pas touché depuis plus d'un an... Toutes, et d'autres encore, tombent miraculeusement enceintes au même instant, après qu'un puissant nuage sédatif ait plongé Midwich dans un profond sommeil. Un coma durant lequel surviennent les viols. Interdit en 1960 de s'engager dans cette direction-là. «*Notre film a été réalisé à une époque macho et puritaine. Au **Village des Damnés**, John Carpenter introduit une dimension féministe, qui me paraît très appropriée, et y a abordé des questions dont on discutait rarement alors*» soutient Wolf Rilla, confessant en quelque sorte le manque d'audace de sa version du roman de John Wydham. ■ ■ ■ Personne plus que lui ne peut



Allan Chaffee (Christopher Reeve) : un docteur dont le «fils» n'est pas de ce monde...



La petite bourgade de Midwich sous l'emprise d'aliens invisibles : une incubation discrète.

■ ■ ■ regretter l'absence du Révérend Miller, chassé du film par les producteurs de *MGM* de peur que le clergé ne les sermonne à coup de goupillon. Perdue ainsi la prérogative de voir un homme d'église sortir un fusil pour éliminer les bambins diaboliques. Ce personnage capital, John Carpenter le réintroduit dans son remake, les foudres ecclésiastiques encourues étant le cadet de ses soucis.

À John Carpenter d'enfoncer encore le clou en divisant par deux le quota d'héroïsme du film, entre le Docteur Alan Chaffee et Susan Verner, une scientifique à poigne qui obtient du gouvernement d'importants crédits pour suivre la croissance prodigieuse d'enfants très précoces. Pour, en fait, transformer Midwich en laboratoire dont les habitants autant que les «damnés» seraient les cobayes. Une femme froide, volontaire, la seule qui puisse empêcher les aliens de pénétrer ses pensées. La seule qui leur tienne tête, insolente face à leurs pouvoirs croissants. «*La science et ses représentants ont mauvaise presse, et la plupart des habitants de Midwich voient en Susan une «méchante». Mais celle-ci garde la tête froide parce qu'elle n'appartient pas à cette société et parce que c'est le comportement qui convient à un scientifique. Je vois en elle une authentique héroïne*» plaide John Carpenter. Les scientifiques, il les a toujours soutenus, misant sur leurs théories plutôt que sur des préceptes religieux (**Prince des Ténèbres**). À Susan Verner, il donne le droit d'autopsier, de disséquer le corps du seul bébé décédé à la naissance, un privilège que ses frères et sœur puniront sévèrement. «*Susan n'est pas une garce. Elle est simplement indifférente aux problèmes émotionnels des gens de Midwich. Son rôle consiste à apprécier les enjeux scientifiques de la situation. Ce n'est pas une femme particulièrement généreuse, elle travaille pour son propre compte, mais elle n'est pas de marbre et finira par prendre peur, comme toutes les mères de Midwich*» avance à son tour la comédienne Kirsty Alley, parfaite de froideur, de raideur cérébrale dans les blouses blanches et les tailleurs stricts de cette scientifique à sang froid et au regard bleu d'acier. Un regard nettement plus «ardent» que celui de braise de Mara, meneuse de la terrible petite bande. Une petite fille en remplacement du garçonnet choisi par Wolf Rilla en 1960. «*Martin Stephens était remarquable dans le premier **Village des Damnés**. Lindsey Haun rivalise avec lui dans le rôle de Mara. Ce personnage nous a posé de sérieux problèmes et nous avons mis longtemps à trouver une fillette capable de le jouer. Durant les auditions, je faisais lire aux candidates le long monologue où Mara explique comment son espèce va survivre et dominer le genre humain. Un texte dense et riche, directement inspiré de John Wyndham, également très difficile à interpréter. Lindsey est arrivée sans rien savoir de son rôle et nous a fait une lecture éblouissante, réellement terrifiante*». Rien ne vaut un visage angélique, innocent, pour donner corps au démon, à ses desseins les plus noirs. Un visage d'ange qui en dit plus long, dans son immobilisme permanent, que les effets spéciaux les plus sophistiqués, les masques les plus monstrueux. Mara et ses camarades, toujours en rangs par deux, arpentent les larges rues de Midwich, tuent sans manifester la moindre émotion à l'instar d'autres enfants identiques, en d'autres points éloignés du globe.

«*Né dans une bourgade du Kentucky, je me suis souvent demandé comment ses habitants réagiraient face à une invasion extraterrestre. Une petite ville est un cadre idéal pour un tel sujet, c'est même le seul où une histoire comme celle-ci fonctionne bien, car il est nécessaire que tous les personnages se connaissent et aient des liens intimes*». Tous à l'exception de Susan Verner que les 2.000 citoyens perçoivent comme l'intruse, l'étrangère suspecte avant même les enfants. Cette petite cité rurale, John Carpenter la soigne en quelques minutes très descriptives. Une peinture très soap-opera, pleine de couples qui s'aiment, de voisins qui s'apprécient, de gens qui se congratulent autour d'un barbecue à l'échelle de la paroisse. Une peinture agrémentée d'un pasteur compatissant, d'un toubib humaniste... Carpenter force volontairement le trait, aux limites extrêmes de la caricature idyllique, pour mieux, par la suite, démembrer la ville, corrompre le cercle familial, anéantir les consciences... La paisible bourgade, progressivement, se désertifie. Les «accidents» succèdent aux «accidents», les enfants poussant au suicide ceux qui pourraient constituer une menace, leurs parents dans le lot. **Le Village des Damnés** atteint son paroxysme lorsque garde nationale et police se plombent mutuellement sous l'emprise des aliens. Des militaires qui dégomment des flics sous le regard de gosses impassibles : du Carpenter pur jus. «***Le Village des Damnés** s'inscrit dans le prolongement de mes films antérieurs*» dit-il. **Invasion Los Angeles** principalement pour la présence discrète d'éléments étrangers et conquérants, sans état d'âme aucun, au sein d'une société à première vue normale. **Invasion Los Angeles** encore pour la métaphore, non pas sur le pouvoir hypnotique de l'argent roi et des média, mais sur une jeunesse livrée à elle-même et à la violence du désespoir, de l'abandon des valeurs. Ce message, John Carpenter ne pouvait décemment le laisser passer, lui qui, en bon démocrate, tire à boulets rouges sur les responsables de la dérive de la société américaine, Ronald Reagan et son vassal George Bush en tête de peloton.

«*Les extraterrestres du **Village des Damnés** symbolisent une jeunesse qui a perdu ses repères, qui n'a plus aucun sens du bien et du mal, de la vie et de la mort. Aujourd'hui, des jeunes saturés d'images violentes tuent sans remords car, pour eux, la mort n'est plus qu'une abstraction. Nous autres, parents, éprouvons toujours de grandes difficultés à admettre que nos enfants puissent être des criminels. Mon personnage n'arrive pas à imaginer que son brave petit gamin puisse être un monstre*» corrobore Christopher Reeve, interprète du Docteur Alan Chaffee. Ce monstre : une tueuse capable, via le contrôle des esprits, de pousser sa mère à sauter depuis le haut d'une falaise, après l'avoir contrainte à plonger son bras gauche dans une marmite d'eau bouillante. Une séquence douloureuse, atroce, filmée sans complaisance aucune. Depuis la chaise de cette gamine aux pouvoirs encore balbutiants et qui se fait les dents sur sa mère porteuse. Le plus dur : son regard presque étonné de constater l'étendue des dégâts qu'un simple caprice peut occasionner. Non, Jordy n'est pas réellement de cette fête orchestrée par un John Carpenter au sommet de sa forme. Là, contrairement à **L'Antre de la Folie**, il ne se pose aucune question nombriliste sur le sens du fantastique, sa perception. Il fait du fantastique. Tout simplement, efficacement et intelligemment.

Marc TOULLEC



L'un des «damnés». Une innocence apparente synonyme de monstruosité.



Mara : le regard qui tue !



Une ophtalmologiste coupable d'avoir testé un produit nocif.



Contre les enfants : une émeute de la population de Midwich.

John Carpenter's Village of the Damned. USA. 1994. Réal.: John Carpenter. Scén.: David Himmelstein et John Carpenter d'après le roman de John Wyndham et le scénario de Stirling Silliphant, Wolf Rilla et George Barclay. Dir. Phot.: Gary B. Kibbe. Mus.: John Carpenter & Dave Davies. Effets spéciaux : Industrial Light and Magic (visuels) et K.N.B. (maquillages). Prod.: Michael Preger & Sandy King pour Alphaville/Universal Pictures. Int.: Christopher Reeve, Kirstie Alley, Linda Kozlowski, Michael Paré, Mark Hamill, Meredith Salenger, Thomas Dekker, Lindsey Haun, Coky Dorkin, Buck Flower... Dur.: 1 h 38. Dist.: UIP. Sortie le 16 août 1995. (Lire aussi article in Mad Movies *95).*

L'original et sa suite

1960 : Wolf Rilla révolutionne un genre dont il prend systématiquement le contre-pied. Trois ans plus tard, un disciple lui emboîte le pas...

Si le nom de Wolf Rilla résiste à l'épreuve du temps, ce n'est certainement pas pour **Cairo**, remake de **Quand la Ville Dort** où des malfrats visent à voler tout l'or de Toutânkhamon. Ni pour **The World ten Times over** dans lequel deux hôtesses de night-club s'accommodent d'une relation homosexuelle afin de tromper leur ennui. Ce n'est pas non plus pour les livres «The writer and the screen», «The A-Z movie making», plusieurs romans, une dizaine d'autres films, des quantités de programmes pour la télévision. Coulant actuellement une paisible retraite dans le Sud de la France, non loin de Cannes, Wolf Rilla est l'homme d'un seul titre, **Le Village des Damnés**, l'un des films de science-fiction les plus novateurs des années 60, aussi important et atypique que **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures** (l'original de Don Siegel tourné quatre ans plus tôt de l'autre côté de l'Atlantique). Alors grouillaient les extraterrestres hideux, les monstres en provenance de Mars, les créatures gluantes... Difficile de concevoir un alien autrement que sous la forme d'une chose passablement ringarde. En adaptant le roman de John Wyndham, «Les Coucous de Midwich», Wolf Rilla électrise un genre tournant en rond entre invasions d'insectes mutants et attaques d'aliens insectoïdes. En poste à la *BBC*, Rilla se voit un jour proposer le scénario du **Village des Damnés**. Brutalement, comme ça, comme on propose une sortie à un ami. Six semaines après, le réalisateur donnait le premier tour de manivelle. Préalablement, il lui aura fallu, à lui et au producteur George Barclay, de revoir le script. Américain, le scénariste Stirling Silliphant ne connaissait rien aux petites bourgades anglaises, théâtre du drame cependant. Indispensable de retrouver le cachet des cottages, l'ambiance des pubs, les réactions si typiques des habitants et leur humour encore plus spécifique. En un week-end, les deux hommes se partagent le manuscrit. Les pages 1 à 29 pour l'un, 30 à 59 pour l'autre, ainsi de suite jusqu'au folio 120, après quoi ils s'échangent leur copie. Une méthode efficace même si Wolf Rilla déplore la frustration de n'avoir pu adapter plus fidèlement le roman de John Wyndham, un romancier qu'il vénérait avant même que **Le Village des Damnés** ne lui soit proposé.

Sur le plateau, Wolf Rilla met rapidement les choses au point : **Le Village des Damnés** ne rentrera pas dans le rang des films de monstres qui faisaient recette à l'époque. Sa mise en scène, il la veut à la lisière du documentaire, façon néo-réalisme italien. Il convainc ses bailleurs de fond que le meilleur traitement du fantastique réside encore dans une mise en images sans tapage, une approche paisible. De même, les enfants, tout dangereux qu'ils soient, sont d'apparence quasi-normale, parlent d'une voix douce... Les producteurs cèdent à toutes ses suggestions, seulement inquiets que leur réalisateur n'intègre pas à l'action les yeux fluorescents des gamins télépathes. Pas franchement ravi, Wolf Rilla cède à ce «gadget» nuisible, selon lui, au réalisme ambiant. Quelques années après, le cinéaste avoue humblement : *«Je me trompais»*. À ces yeux étranges, blancs et lumineux, **Le Village des Damnés** doit beaucoup de son succès. Ses yeux-là en font, au fil des années, l'un des films fantastiques les plus cités, les plus reconnaissables. Les évoquer, faute de se souvenir du titre, c'est citer le film. Sur le plateau, Wolf Rilla continue à caresser le genre à rebrousse-poil. À ses comédiens-enfants, dont l'effrayant Martin Stephens (déjà remarqué dans **Les Innocents** de Jack Clayton), il demande de ne pas jouer, d'être simplement présents. La méthode idéale pour camper des êtres dépourvus de la plus modeste once d'émotion, de contourner le cabotinage inhérent aux gamins promus acteurs.

Alors que **Le Village des Damnés** connaissait quelques soucis techniques (une caméra passablement grippée contrariait l'équipe !), le réalisateur se souciait principalement du final, l'explosion de la bombe à retardement concoctée par le physicien Zellaby (George Sanders) au milieu des enfants regroupés. Comment le kamikaze peut-il parvenir à ses fins sans que les aliens télépathes déjouent son plan en perçant ses pensées ? C'est en assistant à la destruction d'une vieille maison que vient à Wolf Rilla l'idée du mur comme barrage à leur pouvoir inquisiteur, un mur qui ploie dangereusement sous leurs efforts. Cette image, comme beaucoup d'autres, John Carpenter la reprend dans un remake qui, néanmoins, apporte suffisamment d'éléments nouveaux pour éviter l'étiquette d'ersatz servile. Mais des idées, John Carpenter, très cinéphile rappelons-le, en ponctionne aussi (les agresseurs qui s'auto-liquident, les enfants ne se déplaçant qu'en rang par deux...) dans le très sous-estimé et méconnu **Ces Êtres Venus d'ailleurs/Children of the Damned**, réalisé par l'énigmatique Anton Leader (qui, aux États-Unis, tourne quelques épisodes de ***Star Trek***, ***Lost in Space*** et ***La Quatrième Dimension*** dont l'incroyable **Soleil de Minuit**). Séquelle du **Village des Damnés**, produite trois ans après, **Ces Êtres Venus d'ailleurs** présente six enfants redoutablement intelligents, de nationalités diverses (Russe, Anglais, Chinois, Indien, Nigérien), convoités par leur gouvernement dans des buts bassement militaires. Télépathes, les gosses se réfugient dans une église en ruines cernée par l'armée. Pour survivre, ils n'ont d'autre alternative que de tuer. Et de se faire exterminer car, malgré une ultime tentative de conciliation, ils savent que jamais les hommes n'accepteront, même en bon voisinage, l'existence d'une communauté supérieure identifiée comme étant des humains dont l'évolution avance d'un bon million d'années. Nihiliste, quasi-expérimental, riche, oppressif, filmé avec force et imagination selon les leçons de Wolf Rilla, **Ces Êtres Venus d'ailleurs** est un film oublié, à découvrir absolument. Un film du même calibre que **Le Village des Damnés** original.

M.T.



*Quelques minutes avant que la bombe n'emporte les enfants (**Le Village des Damnés**).*



Martin Stephens, le fils diabolique ; George Sanders-Barbara Shelley, les parents terrorisés.

L'opération «Air du Matin» du professeur Moesgaard destinée à mettre le personnel de bonne humeur.



Sigrid Drusse (Kirsten Rolffes), une fausse malade qui croit dur comme fer aux fantômes.



Un interne qui n'hésite pas à découper un cadavre pour attirer l'attention sur lui.

Trois ans après la révolution esthétique d'Europa, la chose se confirme : Lars Von Trier est décidément insaisissable. Pour preuve ce Kingdom, série télévisée danoise diffusée récemment sur Arte et visible aujourd'hui sur grand écran, qui emprunte à Belphegor son décor labyrinthique, à Twin Peaks ses troubles du comportement, au soap-opera ses démêlés amoureux et ses jalousies maladives, et à la frange «dure» du fantastique une approche douloureuse et terrifiante de l'occulte. Vous avez dit bizarre ?

Lars Von Trier, réalisateur danois d'une trilogie sur l'Europe ne ressemblant à rien d'autre et dont chaque volet est totalement indépendant, est décidément insaisissable. Amoureux de cinéma de genre, il tourne **Element of Crime** en 1984, un thriller fulgurant et subversif baigné dans une atmosphère poisseuse. Intello nébuleux, il contrarie trois ans plus tard sévèrement les fans de son premier film avec **Epidemic**, comédie d'horreur très spéciale sur la création cinématographique, où un film en gestation tient le rôle du «monstre». Doté enfin d'un budget conséquent, il fait sa propre révolution esthétique en 1991 avec **Europa**, œuvre incroyablement belle commençant par une séance d'hypnose sur le spectateur ! Alors qu'il tourne depuis quatre ans **Dimension** qui devrait être achevé en 2004 (!), Lars Von Trier s'attèle pendant quelques mois à un projet fou, *The Kingdom*. *«J'avais envie d'écrire un gros truc pour la télévision. J'ai fait* **The Kingdom** *pour l'argent. Les fans de la première heure vont être fâchés que je donne dans le commercial !».* Faux. Non seulement les fans sont ravis, mais en plus ***The Kingdom*** réunit ceux qui avaient décroché avec **Epidemic**. Un coup de maître !

Parce qu'il tient absolument à raconter une histoire de fantômes dans la tradition, Lars Von Trier puise dans sa mémoire et en extrait **Belphegor**, le célèbre feuilleton français qui l'a effrayé quand il était enfant et dont le véritable héros est le Louvre, avec ses immenses salles obscures et ses couloirs labyrinthiques. Parfaitement conscient du potentiel terrifiant d'un bâtiment massif et unique perturbé par la présence de quelques ectoplasmes, Von Trier se met à la recherche d'un équivalent au Danemark, et arrête rapidement son choix sur The Kingdom (Le Royaume), soit le grand hôpital de Copenhague. Construit sur d'anciens marécages, source de nombreuses légendes, The Kingdom est aujourd'hui réputé pour sa technologie avancée et ses chercheurs renommés. C'est précisément dans ce lieu où règne le cartésianisme que des événements inexpliqués se produisent. Une ambulance sans chauffeur se présente quotidiennement devant les portes de l'hôpital avant de se volatiliser, une voix de fillette résonne dans la cage de l'ascenseur n°7... Si les médecins affichent un scepticisme arrogant, une patiente avide de séance de spiritisme est persuadée d'entendre un appel au secours et passe progressivement à l'action...

Diffusé sur *Arte* dans sa version télévisée (5 x 52 minutes), ***The Kingdom*** est sorti en salles. Avantage : on évite la version française au rabais. Inconvénient : on perd ce qui fait justement le charme d'un feuilleton télé, à savoir le rendez-vous hebdomadaire, les résumés introduisant chaque nouvel épisode et, surtout, les interventions finales de Lars Von Trier façon «Alfred Hitchcock présente». Qu'importe... Programme destiné aux familles et diffusé en prime-time, ***The Kingdom*** utilise pour tromper son monde tous les ingrédients inhérents au soap-opera : rivalités de services, intrigues amoureuses, méchant docteur, petite fille victime d'une erreur médicale... Très à l'aise dans la peinture de ce milieu hospitalier, le réalisateur danois démarque une quelconque ***Clinique de la Forêt Noire*** de façon étonnamment classique dans le sens où l'on n'y trouvera aucune parodie facile et très peu d'ironie directe. Si Von Trier respecte à 100%



Jorgen Hook (Saran Pilmar), le seul docteur à croire aux manifestations surnaturelles.



La Loge, une confrérie de médecins se réunissant dans les sous-sols de l'hôpital.



Une insoutenable séance de cannibalisme : quand les rêves tournent au cauchemar...



Les professeurs Helmer (Ernst Hugo Jaregard) et Moesgaard (Holger Juui Hansan).



Aage Kruger (Udo Kier) et Mary, acteurs d'une terrible tragédie passée...



Madame Drusse enterre le corps de Mary pour lui offrir le repos éternel...

les codes débilitants du soap-opera, allant même jusqu'à verser dans l'émotion a priori facile, c'est évidemment pour le travailler de l'intérieur et prouver plusieurs choses : que le soap-opera, dans son concept, est moins mauvais que l'exploitation qui en est faite ; qu'il suffit, en lui offrant des points de repère, d'apprivoiser le public, même celui végétatif planté devant la lucarne, pour parvenir ensuite à lui faire avaler, à l'heure du repas, une très sale séquence de cannibalisme ! ; que les figures de style imbéciles des scénaristes employés à la chaîne forment en fait un formidable tremplin à un script intelligent qui saurait y rebondir... Incroyable de maîtrise dans l'écriture, ***The Kingdom*** pousse même le bouchon jusqu'à résoudre, dans sa dernière partie, nombre d'intrigues secondaires par une astuce aussi surprenante qu'irrésistible.

Évidemment, ce qu'on peut dire aujourd'hui sur ***The Kingdom***, quant à son apport inestimable aux programmes télé, c'est à ***Twin Peaks*** qu'on le doit. «***Twin Peaks***, *à l'instar de* ***Belphegor***, *a terriblement influencé* **The Kingdom**. *Ce n'est pas tant une question de style, mais plutôt une sorte d'inspiration qui a guidé mon travail. Les premiers épisodes de la série réalisés par David Lynch semblent avoir été filmés de la main gauche. Je me suis dit : trouve un sujet qui ne te tienne pas trop à cœur afin d'être libéré des histoires de bon goût, etc. Il suffit de te plonger dedans. Lorsque nous avons commencé ce projet, je me suis servi de ma main gauche comme par jeu*» avance Lars Von Trier. La main gauche, qui tente maladroitement d'imiter la main droite, pour écrire ou signer par exemple, et crée finalement, à l'usure, son propre style. Cette main gauche qui a permis à David Lynch dans ***Twin Peaks***, de pervertir totalement l'univers des séries pour ados comme ***Beverly Hills***, via des personnages constamment en bascule vers la folie clinique. Cette main gauche qui permet aujourd'hui à Lars Von Trier de tracer une série de portraits peu banals : le neurogirurgien Helmer, un Suédois contesté dans son pays et échoué au Royaume où il fait preuve de son incompétence et d'un franc racisme envers les Danois ; Sigrid Drusse, une vieille hypocondriaque squattant l'hôpital et organisant dans les chambres des séances de spiritisme ; son fils Bulder, brancardier embarqué dans des missions périlleuses pour délivrer la petite Mary ; Jorgen Hook, un interne qui a échangé son silence sur les agissements de la direction contre un logement dans les sous-sols du bâtiment ; le Professeur Bondo, qui à défaut d'obtenir l'accord de la famille d'un mourant, se fait greffer son foie malade pour poursuivre ses recherches... Une galerie de personnages barrés que ne désavouerait pas David Lynch.

Lars Von Trier explore pourtant encore plus que le créateur de ***Twin Peaks*** (très «sage» dans la mise en scène) sa logique de déconstruction en l'appliquant à la forme même de ***The Kingdom***, c'est-à-dire en le filmant aussi de la main gauche. Presque entièrement tourné caméra à l'épaule, ***The Kingdom*** dégage la même brutalité, le même sentiment de proximité que le reportage façon reality-show, un autre genre dans l'ensemble aussi insupportable que le soap-opera et qui trouve soudainement ici sa raison d'être à l'intérieur de la fiction. Lars Von Trier, dont la liberté de manœuvre est immense, bouleverse toutes les règles du montage dit «élégant» en multipliant les faux raccords monstrueux et les erreurs «hénaurmes» dans les changements d'axe.

Le résultat de ce qui pourrait n'être qu'un acte révolutionnaire gratuit ou une volonté d'instaurer l'anarchie à la télévision (ce se serait déjà beaucoup !) va pourtant bien au-delà. Car Lars Von Trier a une cause à défendre. Avec ses vrais fantômes criant leur douleur dans les cages d'ascenseur, avec ses manifestations violentes de «l'autre monde», avec ses visions carrément gore, ***The Kingdom*** est une série purement fantastique, horrifique (à l'inverse de ***Twin Peaks*** et de son approche onirique du genre). Dans ce contexte très réel où l'occulte est envisagé à la fois de façon chrétienne (cf. **L'Exorciste**) et scientifique (cf. **Prince des Ténèbres**), ***The Kingdom*** fout réellement la trouille, puis libère un fantastique plus dramatique, plus émouvant, bien souvent l'apanage des grandes réussites du genre.

«*Ce qui m'excitait, c'était la rencontre entre le soap-opera et le film d'horreur*» dixit simplement Lars Von Trier qui ajoute : «*En plus, c'est censé être une série «familiale» et elle fait peur à la toute la famille !*». ***The Kingdom***, ou quand un esprit ludique enfante d'une œuvre incontournable.

Vincent GUIGNEBERT

Danemark. 1994. Réal.: Lars Von Trier. Scén.: Niels Vorsel, Tomas Gislason et Lars Von Trier. Dir. phot.: Eric Kress. Mus.: Joachim Holbek. Prod.: Ole Reim pour Zentropa Entertainments/Aps/Denmarks Radio TV. Int.: Ernst Hugo Jaregard, Kirsten Rolffes, Ghita Norby, Udo Kier, Saran Pilmark... Dur.: 4 h 39. Dist.: Haut et Court. Sorti le 21 juin 1995.



Le plongeur (Morten Rotne Leffers), un mongolien sensible aux manifestations de la petite Mary.



Le baptême très étrange d'Helmer, désormais membre de la Loge.



Un accouchement avec force douleurs après une grossesse express !

CANDYMAN 2

Interview : BILL CONDON

capitaine crochet !

Un inconnu ce Bill Condon ? Pas tout à fait. Scénariste, il organise l'invasion extraterrestre des Envahisseurs Sont Parmi Nous et bricole les gadgets de F/X 2 - Effets de Choc. Un bon point et un bonnet d'âne. Réalisateur, Bill Condon s'essaie au thriller d'épouvante avec Sister, Sister interprété par Jennifer Jason Leigh. Mais c'est à la télévision qu'il exploite le mieux ses capacités. Murder 101 (avec Pierce Brosnan en professeur de criminologie), White Lie/Les Ombres du Passé (avec Gregory Hines, drame du racisme dans le Sud des États-Unis), Dead in the Water/Meurtres en Eau Douce (un thriller macabre avec Bryan Brown en avocat aussi véreux que volage), The Man who Couldn't Die/L'Homme qui Refusait de Mourir (avec Roger Moore et Malcolm McDowell qui jouent au chat et à la souris)... Quatre téléfilms pour le câble, quatre réussites qui attestent des possibilités d'un cinéaste encore à l'aube de sa carrière...



Annie Tarrant (Kelly Rowan) : une malédiction en héritage.



Candyman dans les combles inondés d'une maison d'esclave !

Il était question que ce soit Bernard Rose, metteur en scène du *Candyman* original, qui réalise cette suite...

Je suis arrivé sur **Candyman 2** par des voies on ne peut plus traditionnelles après qu'un premier scénario, écrit par Bernard Rose d'après la nouvelle «Midnight Meat Train» de Clive Barker, n'ait pas été retenu. Les producteurs recherchaient un réalisateur et m'ont envoyé le script, à moi et quelques autres. J'ai ensuite rencontré Clive Barker et quelques autres responsables de *Propaganda*. Nous avons longuement parlé du scénario, du projet. Je me devais de satisfaire l'attente des spectateurs épris du premier **Candyman** tout en tournant un film différent, existant par lui-même. Les bonnes séquelles sont d'abord celles qui se détachent de l'original. Le fait que les producteurs aient porté leur choix sur moi n'est pas tout à fait innocent. Ils considéraient que mon film précédent, **Sister Sister**, entretenait des rapports étroits avec le mythe de Candyman, l'usage des miroirs par exemple. Et aussi le désir des personnages d'enfouir le passé, de l'effacer. Autant dans **Sister Sister** que dans **Candyman 2**, toute tentative de destruction du passé provoque la résurgence violente de celui-ci. Il y avait aussi ces deux téléfilms qui se déroulaient dans le Sud des États-Unis. Et c'est justement à la Nouvelle Orléans où se situe l'intrigue de **Candyman 2**.

Pourquoi la Nouvelle Orléans justement ? Est-ce parce que ce cadre a si bien réussi à des films comme *Angel Heart* ?

Ce cadre correspondait très exactement à l'atmosphère que nous voulions donner au film, une ambiance très différente du premier **Candyman** de Bernard Rose. C'est justement Bernard Rose qui a transplanté Candyman de Liverpool à Chicago et à la Nouvelle Orléans. Son approche du fantastique était dans un sens très proche des conventions du genre, à savoir la maison hantée, un esprit meurtrier, les superstitions... Mais, en même temps, Bernard Rose et Clive Barker annulaient ces clichés, les détournaient, les réactualisaient. Ainsi, le premier **Candyman** montrait que l'endroit le plus dangereux pour une femme blanche n'était plus la vieille bicoque perchée sur les collines, mais une cité H.L.M. en plein Chicago. Nouveau et très intelligent. **Candyman 2** revient aux sources du mythe, non seulement en expliquant les origines du personnage, mais en revendiquant une forme de fantastique plus gothique. D'où le retour à la Nouvelle Orléans, une ville du Sud qui par son atmosphère très étrange apporte le cachet «horreur à l'ancienne» que nous recherchions. Ce n'est pas exclusivement par boutade que nous surnommions **Candyman 2** sur le plateau «Candyman : l'Opéra» !

Cet «opéra» implique de nombreuses séquences prenant pour cadre des défilés de Mardi Gras. Toute l'action de *Candyman 2* se déroule même durant cette période de festivités païennes...

Les défilés de Mardi Gras de **Candyman 2** ne correspondent pas vraiment à la réalité. Depuis les années 50, cet espèce de carnaval de l'occulte devient de plus en plus commercial. De grandes entreprises ont compris son pouvoir publicitaire, lucratif. Même *Disney* a commencé à y faire parader des Mickey Maouse ! Cet aspect touristique aurait pu porter préjudice au film. Nous lui avons préféré l'expression satanique, le côté sabbat qui, au fil des années, s'est considérablement adouci. Grâce au spécialiste Henri Schindler qui a notamment fabriqué des masques de carton mâché, nous sommes revenus à la définition du Mardi Gras dont le Candyman devient une sorte de maître de cérémonie, de monsieur Loyal. Le Mardi Gras est bien plus qu'une tentative folklorique de maquiller le quotidien, un prétexte à faire la fête. Ses racines sont plus profondes ; le Mardi Gras nous renvoie à la nuit des temps.

Pensez-vous que *Candyman 2* démarque le premier *Candyman* dans sa volonté d'associer le fantastique à un certain quotidien social...

Si l'aspect sociologique est moins évident que dans le premier **Candyman**, il compte néanmoins beaucoup. **Candyman 2** est l'histoire d'une artiste qui ne peut achever sa toile, son auto-portrait. Plus l'intrigue progresse, plus elle s'aperçoit qu'elle ne peut y parvenir parce qu'il lui manque un élément essentiel, la connaissance parfaite de sa personnalité, de son passé. Des révélations que sa mère ne peut se résoudre à lui faire car l'un de ses ancêtres est un Noir. C'est peut-être beaucoup demander aux spectateurs de ce type de film, des spectateurs qui viennent surtout là pour se détendre et frissonner à bon compte, mais **Candyman 2** aborde le thème de l'identité américaine, le refus de beaucoup d'Américains actuels d'accepter et de reconnaître le passé. Voilà également l'explication de la présence importante des miroirs dans le film. Lorsque je me regarde dans un miroir, je vois tous les événements passés qui font de moi ce que je suis, un Américain d'aujourd'hui. Lorsque vous vous contemplez dans un miroir, vous cherchez ce qui se cache derrière votre image. Selon moi, chaque film fonctionne sur ce procédé. C'est, de toute manière, une excellente façon de décupler un personnage, de transmettre un autre point sur vue de lui, de commenter visuellement son identité, ses pensées.

Votre compassion vis-à-vis de Candyman est grande, nettement plus forte qu'envers ses victimes. Vous justifiez presque ses actes les plus monstrueux...

Je suis persuadé que les meilleurs films fantastiques suscitent des émotions complexes, ambiguës, de la part des spectateurs. Même si les agissements de Candyman horrifient, une part de sympathie l'emporte. N'oublions pas que le croquemitaine est d'abord une victime de l'intolérance, du racisme, de la bêtise des hommes. Vous ne pouvez décemment pas l'accabler. Les grands monstres classiques, la Créature de Frankenstein ou le Fantôme de l'Opéra, portent ces mêmes stigmates. Ce sont davantage des figures pathétiques, émouvantes et tragiques que des machines à tuer à



Candyman (Tony Todd) : un monstre plus pathétique que sanguinaire.



Daniel Robitaille (Tony Todd) avant qu'il ne devienne Candyman dans un prologue situé en 1890. Un éprouvant calvaire.

l'instar de Freddy Krueger et autre Jason. Néanmoins, vous voyez bien davantage Candyman à l'œuvre dans cette suite que dans le premier. Bernard Rose évitait de montrer les meurtres ou les plaçait hors-champ. Le fait que le personnage soit connu m'a permis d'en rajouter un tout petit peu plus dans le sanglant, même si la censure a demandé deux ou trois modestes coupes. Du coup, vous voyez Candyman manier son crochet avec plus d'insistance. Un instrument que nous avons sensiblement redessiné par rapport au premier film.

Quel est exactement le rôle de Clive Barker sur *Candyman 2* ? Était-il là à vous orienter dans la direction artistique qu'il souhaitait ?

Bien que Clive Barker soit producteur exécutif de **Candyman 2**, il a supervisé l'écriture d'un scénario basé sur la même nouvelle que le premier. Sa participation se limite en fait à ça car, au moment même où nous commencions le tournage, il lançait les prises de vues de **Lord of Illusions**. Clive Barker m'a donc laissé agir à ma guise, mais il est clair que son ombre plane sur le film. Toutefois, **Candyman 2** se distingue quelque peu de son univers, un monde rempli de monstres pervers, de ghoules, de magie noire... Ici, nous sommes plus ancrés dans la réalité. Nous sommes en présence d'êtres humains. Même le Candyman en est un à sa façon. Cela me motive davantage en tant que cinéaste même si j'apprécie beaucoup les romans et films de Clive. D'ailleurs, Clive Barker et moi risquons de bientôt nous retrouver pour **Father of Frankenstein**, une biographie romancée de James Whale, le réalisateur des deux premiers **Frankenstein** avec Boris Karloff. **Father of Frankenstein** raconte les deux dernières semaines de sa vie. À 57 ans, James Whale s'est donné la mort. Deux crises cardiaques lui avaient attaqué le cerveau. Gay, il était tombé amoureux d'un jeune comédien... De ce livre, je souhaite vraiment adapter un bon scénario.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

opinion

LE MIEL ET LES ABEILLES

Candyman suit la trajectoire traditionnelle des croquemitaines de l'écran. Un premier film, un succès, et une suite. Rien que de très ordinaire aussi que la séquelle ne s'élève pas au même niveau que l'original. Comme si un film en solo ne suffisait plus à nourrir un mythe, les producteurs, *Propaganda* et *PolyGram*, prolongent les agissements de ce Capitaine Crochet qui sort des limbes lorsque l'impudent prononce cinq fois son nom devant une surface réfléchissante. Sous la haute surveillance de Clive Barker, son géniteur, Candyman réapparaît pour s'expliquer. S'il tue, ce n'est pas pour assouvir bêtement quelques sanguinaires instincts. Ce n'est pas pour battre quelques records d'atrocité et supplanter quelques méritants confrères. Contrairement à ceux-ci, très éclectiques dans le choix des armes, le Candyman ne varie jamais d'un iota sa méthode d'extermination : il fend ses victimes de son crochet depuis le nombril jusqu'au menton. Quelques abeilles le secondent parfois dans sa tâche. Candyman n'est pas le plus imaginatif des tueurs ; au meurtre, il n'y prend visiblement aucun plaisir. Aucune plaisanterie de potache n'accompagne ses assassinats. Bref, ce qui fonctionne du côté d'Elm Street ou de Crystal Lake n'a pas cours ici. Candyman ne badine pas avec la mort et possède un solide alibi. De son vrai nom Daniel Robitaille, il est lynché en cette année 1890 par la populace en colère de voir l'une de ses filles, Caroline Sullivan, nourrir en sa compagnie une love-story. Une main coupée à l'aide d'une scie rouillée, le corps enduit de miel pour attirer les abeilles, ridiculisé et torturé, Daniel Robitaille survit en quelque sorte à sa mort. De ses amours interdites naît cependant une petite fille. Et le secret pèse sur ses origines, jalousement gardé jusqu'à ce qu'Annie Tarrant découvre la vérité après avoir invoqué cinq fois Candyman pour prouver à ses élèves que ce n'était là que fadaise. Hantée, son entourage décimé, elle sait désormais que son frère, accusé du meurtre d'un universitaire et soupçonné de celui de son père, n'est pas aussi fou qu'il y paraît. À la jeune femme de braver le tabou de ses origines contre sa mère cancéreuse et alcoolique. Et de briser le miroir dans lequel se refléta jadis un Daniel Robitaille agonisant pour circonscrire la malédiction...

Candyman 2 n'est pas une mauvaise suite, juste moyenne. Construit sur des idées riches, elle pèche par une accumulation gratuite d'effets choc à la petite semaine, de meurtres sans originalité perpétrés selon un schéma éprouvé, routinier, par la plate personnalité d'une héroïne qui ne tient jamais compte des leçons de Virginia Madsen, méritante interprète du premier **Candyman**... Esthétiquement plaisant, commenté par un chœur antique original (une voix off radiophonique qui fête les stupres du Mardi Gras), cette séquelle prolonge adroitement l'original. Sur le papier du moins car, à l'écran, rien ne se passe pour cause d'indifférence vis-à-vis des protagonistes. Seuls Veronica Cartwright (membre de l'équipage d'**Alien** et bigote des **Sorcières d'Eastwick**), dans le rôle de la mère tourmentée et portée sur la bouteille, et le monolithique Tony Todd méritent le statut de «personnages».

M.T.

Candyman, Farewell to the Flesh. *USA. 1994. Réal.: Bill Condon. Scén.: Ran Ravich & Mark Kruger d'après une histoire de Clive Barker. Dir. Phot.: Tobias Schliessler. Mus.: Philip Glass. Effets spéciaux de maquillage : Doug White. Prod.: Clive Barker, Sigurjon Sightvatsson et Gregg D. Fienberg pour Propaganda/Gramercy Pictures/PolyGram Entertainment. Int.: Tony Todd, Kelly Rowan, Veronica Cartwright, William O'Leary, Bill Nunn, Timothy Carhart, Matt Clark... Dur.: 1 h 39. Dist.: Pan-Européenne. Sortie le 2 août 1995.*

actualité cinéma sortie le 5 juillet

L'HISTOIRE SAN[S FIN 3]

retour



Le chien-dragon Falkor et Bastian (Jason James Richter) : c'est reparti pour un tour de manège enchanté.

Interview : PETER MacDONALD

l'adieu aux armes

Anglais bon teint, Peter MacDonald n'était jusqu'à présent pas l'homme par qui arrivaient les contes, les belles histoires à faire dormir les tout petits. Par lui arrivaient plutôt les coups d'épées (*Excalibur*), les gnons et pirouettes aériennes (*Batman*, *L'Empire Contre-Attaque*), les impacts de balles et explosions (*Tango & Cash*, *Rambo II*), autant de services rendus à des cinéastes débordés en tant que réalisateur de la deuxième équipe. Après quelques haltes plus pacifiques (*Legend*, *Labyrinth*), il redouble d'activité dans le genre «gun & fire» avec *Rambo III* dont Stallone lui confie la mise en scène après avoir viré Russell Mulcahy. Depuis, Peter MacDonald est malheureux. Malgré l'un des épisodes africains des *Aventures du Jeune Indiana Jones* et la comédie *Mo' Money*, Rambo lui colle au train, le fait passer pour le tâcheron va-t'en-guerre qu'il se défend d'être...

Surprenant quand même que l'artificier en chef et cinéaste-armurier de *Rambo III* se retrouve aux commandes d'un conte de fée ! Vous avez voulu vous acheter une conduite ?

Lorsque j'ai reçu un coup de téléphone de Tim Hampton, un producteur avec lequel j'avais travaillé sur **Legend**, j'ai sauté sur l'occasion. Enfin on me proposait de réaliser un film conforme à ce que je désire depuis toujours. En m'offrant **L'Histoire sans Fin 3** sur un plateau, Tim n'ignorait évidemment pas que je rêvais depuis toujours de mettre en images un conte de fée. **L'Histoire sans Fin 3** est le film qui ressemble le plus à ce que j'aime dans tout ce que j'ai pu faire au cinéma jusqu'à présent. Depuis **Rambo 3**, on m'a rangé au rayon des bouseux patentés, des dingues de la gâchette. C'est vrai que je me débrouille correctement dans le domaine du gros film d'action, mais ce n'est pas du tout mon truc. Mon cœur va davantage vers les contes de fée, les histoires attachées à la réalité, que vers le cinéma guerrier, les exploits surhumains d'un balèze.

Sur quelles bases avez-vous élaboré votre univers de conte de fée de *L'Histoire sans Fin 3* ? En vous inspirant de *Legend* et *Labyrinth* sur lesquels vous avez réalisé les séquences d'action ?

En Angleterre, la magie berce tous les enfants. Les parents racontent des contes, la télévision en diffuse à tour de bras. Du coup, je me suis servi de mes souvenirs d'enfance. J'ai replongé aux sources de mon imaginaire. Je me souviens avoir pleuré à **Bambi**, ma première émotion cinématographique. Mon expérience sur **Legend** et **Labyrinth** m'a nettement moins servi pour ce nouveau film que les histoires que je raconte le soir à mes enfants. Ce ne sont jamais des histoires à la **Rambo**, à la **Tango & Cash** ou des conneries de ce genre. Il y est toujours question de magie, de fées, de créatures extraordinaires... Je crois que je suis resté un gosse, un petit garçon qui aime qu'on lui raconte aussi ce genre d'histoires. Comme Steven Spielberg, ce qui ne signifie pas que j'essaie de me mesurer à lui ! En travaillant sur un film, à l'exception du fait que l'on ne dort presque jamais, vous avez à votre disposition un énorme jouet que vous essayez de faire fonctionner. Cela ne va pas toujours tout seul. Un gosse prend une boîte et la transforme en voiture. Réaliser un film revient un peu au même. Et un cinéaste peut demeurer un enfant aussi longtemps qu'il le désire, tant qu'il utilise son imagination, sa créativité. Un cinéaste n'est pas obligé de grandir. Cependant, il doit montrer à ses comédiens-enfants qu'il a quelques années de plus qu'eux. Au commencement du tournage, l'une des jeunes comédiennes récitait ses dialogues de manière un peu rigide, pas naturelle du tout. Elle paraissait gênée, elle manquait de conviction. Nous avons relu ensemble le scénario en entier et je lui ai demandé ce qui lui paraissait anormal, sortant de la bouche d'une gamine de treize ans de 1995. Ensemble, nous avons tout revu. Je suis resté ferme avec les enfants, ferme mais juste. Les enfants ne vous respectent que si vous vous comportez ainsi avec eux. Voilà la ligne de conduite que j'ai tenue au mieux sur le plateau de **L'Histoire sans Fin 3**.
Pour en revenir à votre question, j'ai pas mal subi l'influence du **Magicien d'Oz**. À tel point que Bark Troll, le tronc d'arbre vivant, est un personnage emprunté à des séquences coupées du film de Victor Fleming, avec un rien de Lewis Carroll dans le comportement, un humour décalé.

À la lecture du générique, on ne peut s'empêcher de douter que le scénariste de *L'Histoire sans Fin 3*, Jeff Lieberman, est l'homme qui, en 1976, tourna *La Nuit des Verts Géants* !

Moi aussi j'ai été surpris d'apprendre que mon scénariste était aussi le réalisateur de **La Nuit des Vers Géants**, de **Survivance** et de quelques autres films sanglants. En fait, Jeff Lieberman me ressemble. Il adore la vie de famille, les enfants, les histoires. Comme moi, il a dû se consacrer à des tâches qui ne lui plaisaient pas forcément. Lui donnait dans l'horreur, moi dans l'action, mais nos cœurs étaient ailleurs. À l'époque, il fallait manger. Au terme de quelques années de labeur, nous avons enfin pu gagner une certaine autonomie et nous offrir ce à quoi nous aspirions !

Le plus grand danger d'un film comme *L'Histoire sans Fin 3* réside dans le ridicule, des effets foireux qui anéantiraient la magie. C'est d'ailleurs un piège dans lequel est tombé le film précédent de la série...

Mettre en scène un héros voyageant sur un chien volant, un tronc d'arbre bavard, des hommes-roches vous pousse aux limites du ridicule. Comment éviter le grotesque ? Par le travail tout simplement, en perfectionnant toujours plus les effets spéciaux. Une tâche monstrueuse ! À l'écran, la magie n'opère seulement que si vous avez mouillé votre chemise, veillé au moindre détail. La réaction des plus jeunes enfants sur le plateau, dans les ateliers, me guidait. Mes plus petits comédiens parlaient avec les marionnettes, les monstres de peluche comme si ceux-ci étaient réels, vivants. Après les prises, ils continuaient comme si de rien n'était. L'acteur dans le costume de la créature leur répondait et ils n'y voyaient que du feu ! Pour les enfants, Junior et Bark Troll étaient des personnes réelles. Pour les comédiens engoncés dans les combinaisons, c'est la souffrance qui était réelle. Trop réelle même. L'athlète à l'intérieur de Junior, un colosse pourtant, enlevait son «casque» toutes les quinze minutes pour éviter de tomber dans les pommes. La chaleur était intolérable. Il perdait des litres de sueur tous les jours. Un calvaire. Mais le plus délicat dans **L'Histoire sans Fin 3** ne résidait pas vraiment dans la direction des créatures à l'intérieur desquelles nous avions quelqu'un. Ce comédien, vous pouvez le diriger tant bien que mal, mais pas Falkor, le chien-dragon, qui n'était qu'une immense marionnette articulée ne fonctionnant pas exactement comme prévu. Heureusement, j'avais passé six mois avec Jim Henson sur **Labyrinth**, et j'ai évité de renouveler les erreurs techniques sur **L'Histoire sans Fin 3**. Depuis 1986, l'animatronique s'est considérablement améliorée. Reste que la séquence la plus dure à réaliser fut celle de la confrontation de Bastian et de sa demi-sœur sous la pluie. En quatre



Le grand chambellan de Fantasia. Un peu pincé sur les bords...

S FIN 3 à Fantasia

heures seulement, je devais la mettre en boîte, diriger deux jeunes comédiens censés joués des amoureux à qui il est interdit d'avouer leur flamme. Transmettre de pareilles émotions au-delà de l'écran s'avère autrement plus ardu que de diriger des marionnettes !

L'un des instants les plus drôles du film est cette séquence où Junior, le baby rock, pédale allégrement au son de «Born to be wild», un air que l'on n'a pas l'habitude d'entendre dans un tel contexte !

Les producteurs envisageaient au départ une chanson de ZZ Top pour accompagner la course de Junior sur son tricycle. Pour diverses raisons, cela ne s'est pas fait. Nous étions en panne de musique lorsque mon jeune assistant eut la lumineuse idée de reprendre «Born to be wild». Je ne suis pas encore certain de l'impact de la chanson, mais le décalage entre son imagerie traditionnelle, des motards en cuir noir et cheveux au vent, et son usage dans **L'Histoire sans Fin 3**, peut faire sourire certains spectateurs. Pas les plus jeunes en tout cas !

Comment situez-vous votre film par rapport aux deux précédents ? Plus proche du premier que du suivant non ?

J'adore le premier **Histoire sans Fin**, un film plein de charme, très bien fait. Par contre, le second... Il ne correspond pas du tout à ce que le public en attendait. Il s'égare dans les méandres d'un scénario idiot. Pour ce troisième épisode, difficile de dire si nous avons trouvé le juste équilibre. Le concept de base consistait à déplacer la population de Fantasia dans notre monde rationnel, tangible, d'y ajouter la saveur du premier film de la série. Pas question de copier les deux premiers films. Toutefois, je dois dire que mon montage personnel du film diffère sensiblement de la version qui sort en salles. Mon **Histoire sans Fin 3** était plus sombre, plus dramatique, plus poussé quant à la psychologie des personnages. J'ai en partie perdu la bataille contre les producteurs et distributeurs qui voulaient un film plus léger, une comédie fantastique qui ne puisse pas troubler qui que ce soit. J'ai néanmoins adoré cette expérience, même si j'ai également enduré les frustrations habituelles, le désir de bénéficier d'un calendrier plus confortable, d'un peu plus de moyens...

Vous aviez pourtant un bon sponsor à bord, Federal Express, **dont la présence s'étale dans une longue séquence !**

Mais nous n'avons pas encaissé l'ombre d'un dollar ! Nous avions simplement besoin d'un nom de transporteur que le public puisse immédiatement identifier sans entrer dans des explications sans fin. Nous avons seulement demandé l'autorisation des gens de *Federal Express*. J'aurais bien apprécié que cette publicité non intentionnelle remplisse un peu les caisses. Cela n'aurait pas fait de mal au film !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



Junior Rock Chewer et Bastian : copains comme cochons !



Papa Rock et Baby Rock : l'équipée sauvage de deux colosses de pierre.



Une peinture sur verre : le royaume de Fantasia dans toute sa splendeur.

opinion

1984, assaisonné au disco façon Giorgio Moroder, **L'Histoire sans Fin** ouvre les portes de Fantasia, un monde enchanté dont l'existence tient exclusivement à la volonté inconsciente des enfants de le voir vivre. 1992, ses producteurs commanditent une séquelle grave, aussi baveuse et coulante qu'un camembert bien fait. **L'Histoire sans Fin 2**, signé du calamiteux George «l'autre» Miller, rassemble tous les suffrages contre lui, y compris ceux des plus indulgents de ses plus jeunes spectateurs. Et cet opus 3 ? On l'attendait avec patience, on le redoutait. Et le résultat, sans s'élever au Nirvana du genre, penche plutôt vers le plaisant, le divertissement honnête.

LA BELLE HISTOIRE

À Barrett Oliver et Jonathan Brandis succède Jason James Richter (**Sauvez Willy**) dans le rôle de Bastian, aujourd'hui familier de Fantasia, contrée féerique continuellement menacée de destruction par les forces des ténèbres. Cette fois, ce sont les Nasties, un mini-gang d'adolescents féroces, vaguement punks, qui s'emparent du livre farouchement conservé par le bibliothécaire Correander. Un livre dont le lecteur dicte des péripéties qui s'inscrivent en direct dans ses pages. Méchamment vexé que Bastian l'ait dénoncé, le chef des Nasties, Slip, comprend vite que le bouquin lui offre un immense pouvoir. Un pouvoir maléfique lourd de conséquences sur l'harmonie de Fantasia, désormais plongée dans l'anarchie et le chaos. Avec la complicité du chien-dragon Falkor, des gnomes Engywok et Urgl, de l'arbre Bark Troll et du bébé de pierre Junior Rock Chewer, Bastian retourne dans son monde afin d'éviter que l'Auryen, le collier magique de la Princesse Enfant, ne tombe entre les mains des quatre loubards...

Le mauvais dans **L'Histoire sans Fin 3** : de pénibles séquences familiales où Bastian fait connaissance avec sa sœur et la nouvelle compagne de son père, les débordements caricaturaux des Nasties... Par contre, lorsqu'il s'agit de suivre les bévues de Junior, un bébé très encombrant, et de cette souche de Bark Troll, Peter MacDonald réussit des scènes bien enlevées, drôles, servies par de bons effets spéciaux caoutchouteux et le tonus des comédiens. Hilarantes les disputes musclées entre les époux Rock ! Si Fantasia trahit parfois la présence de contreplaqué branlant en guise de décors, si le final verse obligatoirement dans l'apologie lacrymale de la cellule familiale reconstituée, **L'Histoire sans Fin 3** se hisse juste au-dessus de la moyenne.

Marc TOULLEC

***The Neverending Story III**. Allemagne/USA. 1994. Réal.: Peter MacDonald. Scén.: Jeff Lieberman et Karin Howard d'après les personnages créés par Michael Ende. Dir. Phot.: Robin Vidgeon. Mus.: Peter Wolf. Effets spéciaux : Jim Henson's Creature Shop (animatronique), Cinemagic (optique) & Toccata New Image Production (digital). Prod.: Dieter Geissler/CineVox Entertainment. Int.: Jason James Richter, Melody Kay, Jack Black, Freddie Jones, Tony Robinson... Dur.: 1 h 35. Dist.: Warner Bros. Sorti le 5 juillet 1995.*

actualité cinéma sortie le 9 août

CONGO

interview :

FRANK MARSHALL

l'écho des savanes

À Hollywood, Frank Marshall est ce qu'on nomme un pilier. Enfoui dans les profondeurs des génériques de quelques-uns des films de Orson Welles, Martin Scorsese et Walter Hill, il sort de l'ombre sous l'impulsion de Steven Spielberg pour qui il gère le budget des Aventuriers de l'Arche Perdue. Depuis, les deux hommes sont inséparables. La série Retour vers le Futur, L'Empire du Soleil, Gremlins, Goonies, Les Nerfs à Vif, deux autres Indiana Jones, Qui Veut la Peau de Roger Rabbit... Toutes les productions Amblin, la société de Spielberg, passent par lui. Logique que Frank Marshall ait fini par vouloir voler de ses propres ailes, par déserter le fauteuil de producteur pour celui de réalisateur. Après les araignées meurtrières de Arachnophobie, les rugbymen cannibales des Survivants, Frank Marshall s'attaque à la grande aventure, celle qui ne pardonne pas à qui échoue dans son illustration...

Publié au début des années 80, le livre «Congo» a mis une quinzaine d'années avant d'être adapté pour le cinéma. Comment expliquez-vous ce retard considérable ?

Kathleen Kennedy et moi recherchions un film à produire pour notre compagnie, un projet d'ampleur. Nous nous sommes souvenus de ce vieux livre de Michael Crichton. En fait, nous en avions déjà parlé quelques années auparavant lorsque il était question d'un scénario pour le troisième **Indiana Jones**. «Congo» aurait pu servir à ce scénario, mais George Lucas et Steven Spielberg ont préféré imaginer leur propre histoire, indépendante comme les deux films précédents de tout livre ou roman. «Congo» possède néanmoins tous les ingrédients d'un **Indiana Jones** : l'expédition, la cité perdue, les diamants, les gorilles... J'ai donc lu le livre en 1988. Durant la production de **Jurassic Park**, j'en ai parlé à son auteur, Michael Crichton, qui, au tout début des années 80, avait même songé à le mettre en scène lui-même. Brian de Palma aussi s'est intéressé au projet. Si Michael Crichton a lâché prise, cela tient principalement aux gorilles. Impossible de les recréer à ce moment-là sans tomber dans les masques en caoutchouc, l'animation image par image qui manque de réalisme. Les progrès techniques considérables accomplis pour **Jurassic Park** nous ont donné le feu vert. C'est, du moins, ce qu'on a cru un instant. Nous nous sommes rapidement aperçus que les effets digitaux qui fonctionnaient si bien sur des reptiles géants ne marchaient absolument pas sur des gorilles. Les ordinateurs ne sont pas encore en mesure de créer une fourrure ; les poils sont trop fins. En désespoir de cause, nous sommes revenus à la première option, à la confection de costumes de singe très sophistiqués dans lesquels se trouvaient des comédiens... Nous aurions pu choisir de travailler avec de véritables animaux, mais ceux-ci, même apprivoisés, sont si imprévisibles que nous aurions sans doute souffert le martyre à essayer de les faire jouer.

Plutôt que Stan Winston, on s'attendait à voir le spécialiste numéro un des singes, à savoir Rick Baker, à la tête de l'armada des gorilles de *Congo*. Pourquoi n'est-ce pas le cas ?

Pendant la production de **Jurassic Park**, je me suis rendu compte à quel point Stan Winston était talentueux. Il était évident qu'il pouvait travailler sur le domaine réservé, jusque là, de Rick Baker. Des singes, des gorilles, Rick en a fabriqué des centaines. Ceux qu'il aurait fait pour **Congo** auraient certainement été proches de ceux de **Gorilles dans la Brume**. En demandant à Stan Winston de prendre en charge nos grands singes, je savais qu'une compétition allait se créer d'elle-même, qu'elle serait bénéfique au film. Stan Winston devait se prouver qu'il était meilleur que Rick Baker. Mais les maquillages et costumes de Stan Winston ne constituaient pas l'unique défi à relever pour que nos gorilles soient totalement crédibles. Il fallait que la gestuelle, les mouvements des membres correspondent à la réalité. Dans ce but, j'ai engagé Peter Elliott, primatologue au zoo d'Atlanta, qui fut notre expert sur le plateau. Grâce à lui, Amy est plus que parfaite, y compris dans les détails. Il le fallait : elle est présente dans la majorité des séquences. Quelques incongruités ne font pas de mal aux autres gorilles ; ils se tiennent très souvent à l'arrière-plan. La technique ne fait cependant pas tout. Toujours dans un souci de crédibilité, j'ai accepté que la comédienne dans le costume d'Amy et les opérateurs chargés des télécommandes improvisent de temps en temps, se laissent aller à quelques imprévus. Un gorille trop perfectionné, aux moindres mouvements réglés comme ceux d'un robot, aurait certainement nui au personnage. Car ce personnage, Amy, est la pierre angulaire du film. **Congo** raconte son voyage, son retour aux sources, son aventure émotionnelle. Après tout, ses rapports avec Peter tiennent un peu de la relation amoureuse...



Amy et sa poupée : un gorille doué de parole par l'intermédiaire d'un capteur électronique.

***Congo* a beau être l'adaptation d'un roman de Michael Crichton, il n'en est pas moins une nouvelle version des «Mines du Roi Salomon», le livre de H. Rider Haggard mainte fois porté à l'écran...**

On peut le dire, à la différence que nous avons repris les mêmes personnages, mais à l'envers. La femme de l'expédition, Karen Ross, n'a rien de la faible créature peureuse. Au contraire, elle prend l'initiative de se battre. Le grand chasseur, Monroe Kelly, généralement blanc, est noir. Quant au héros, le scientifique Peter Elliott, il ne possède rien des archétypes à la **Allan Quatermain**, les caractéristiques de l'aventurier



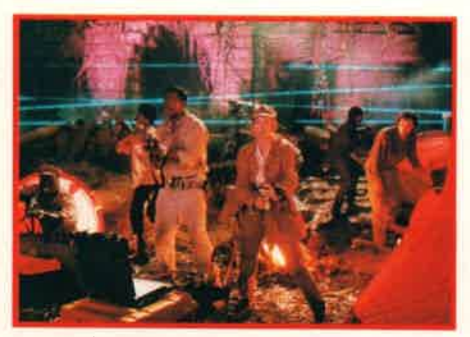


La cité de Zinj vue de l'intérieur : une mirifique mine de diamants.

intrépide. Peter Elliott est calme, doux, presque en retrait. Chaque protagoniste échappe ainsi aux clichés d'usage. Toutefois, j'ai souhaité que **Congo** contienne parallèlement des situations que j'appréciais beaucoup au cinéma quand j'étais gosse, dans les films de jungle, les **Tarzan**, **Tarzan Trouve un Fils** tout spécialement. Lors des safaris, vous y trouviez inévitablement le vieil habitué de la savane qui a tout vu, tout vécu, et celui qui possède une expérience théorique du terrain. Évidemment, les deux hommes s'affrontent pour mieux se réconcilier par la suite. **Congo** rend en quelque sorte hommage aux films qui me faisaient rêver lorsque je n'étais qu'un gamin, à ces films qui constituaient le programme des premières parties de journée, des séances où je chahutais avec les copains. Pour mieux m'imprégner de cette atmosphère, je n'ai attaqué le tournage qu'après avoir revu **Le Monde Perdu**, **Mogambo** de John Ford, **Les Mines du Roi Salomon** et d'autres encore. De chacun d'eux, j'ai beaucoup appris.

Vous ne pensez pas avoir un peu forcé la dose en décrivant l'Afrique sous son jour le plus caricatural, bourrée de militaires crapuleux, sujette à des révolutions à répétition...

Congo ne fait que refléter la réalité. La séquence de l'attentat contre la voiture du Président lors de l'arrivée à l'aéroport témoigne de la situation pour le moins instable du continent. Hier, c'était la nature, les animaux sauvages qui tenaient lieu de menace. Aujourd'hui, ce sont les guerres civiles, les massacres ethniques qui risquent à tout instant de vous tomber dessus. Voilà pourquoi nous ne sommes pas allés tourner le film en Afrique. À l'époque, le Rwanda était un véritable brasier, le Burundi en pleine révolution, le Zaïre en plein chaos du fait des vagues de réfugiés... Sagement, nous avons préféré rester à la maison, sur le continent américain du moins. Ce n'était pas pour me déplaire car, ainsi, j'ai pu tourner le film à l'ancienne. Comme les **Tarzan** d'antan qui situaient leur action en Afrique sans que le moindre technicien n'y ait mis les pieds. À part une équipe réduite nécessaire à quelques plans de paysages et d'animaux, nous avons préféré le Costa Rica à l'Afrique. Bien sûr, cela implique des difficultés d'un autre ordre. À La Fortuna, il n'y avait ni téléphone, ni fax. Les membres de l'équipe durent être débarqués dans une dizaine de petits hôtels, certains à deux heures de route du plateau. Il nous fallut 70 chauffeurs pour ■ ■ ■



L'attaque des gorilles contrée par un système de défense ultra-sophistiqué.



Charles Travis (Bruce Campbell) : l'objet de toutes les recherches.

opinion

LA HONTE DE LA JUNGLE

Sir Arthur Conan Doyle, Edgar Rice Burroughs, Jules Verne, H. Rider Haggard, Pierre Benoit... Du «Monde Perdu» à «Voyage au centre de la Terre» en passant par «L'Atlantide», tous les grands romanciers populaires donnent dans ce thème magique qu'est la découverte d'une civilisation oubliée, cachée sous l'écorce terrestre ou au fin fond d'une jungle épaisse. Un thème magique vraiment, qui stimule l'imaginaire, qui génère de ces aventures remplies de vieilles pierres, de scientifiques téméraires, de trésors mythiques, d'héroïnes apeurées, d'animaux féroces... En 1980, bien avant «Harcèlement» «Jurassic Park» et «Soleil Levant», Michael Crichton verse dans le genre, nostalgique de récits remontant à sa plus tendre enfance. De son épais roman est extirpée la quête de la Cité de Zinj, ville légendaire où le Roi Salomon exploitait jadis un fabuleux gisement de diamants. De ces joyaux chimiquement purs, le ponte de TraviCom veut en faire la matière première à l'émission de signaux laser. En cas de succès, il s'assurerait la suprématie sur le marché des télécommunications. Suite à la disparition brutale d'une première expédition à la frontière du Zaïre et du Rwanda, il en monte une seconde. Principalement composée de Peter Elliott, un jeune primatologue flanqué de son gorille Amy, de Karen Ross, ex-fiancée du chef des disparus, du Roumain Herkermer Homolka (un type douteux, le seul à pourtant croire à l'existence de Zinj) et d'un guide, le baroudeur Monroe Kelly, l'expédition s'enfonce dans la jungle. Révolutionnaires en activité, hippopotame tueur, pluies diluviennes, serpents... Après s'être heurtés à quelques stéréotypes, les aventuriers arrivent enfin sur les lieux, une cité de Zinj conforme à la légende, mais soumise à la vigilance d'une armée de gorilles formés au combat depuis la nuit des temps.

Réalisé avec des moyens considérables, des effets spéciaux optiques de *Industrial Light and Magic* et la participation des meilleurs techniciens d'Hollywood, **Congo** plafonne très bas. Que Frank Marshall ait voulu retrouver le secret des sérials et des séries B d'après-Guerre, rien que de très louable car cette même intention animait le Steven Spielberg des **Aventuriers de l'Arche Perdue**. Mais, pas coiffé du feutre d'Indiana Jones, Marshall n'est pas ce Spielberg à qui il emprunte pourtant beaucoup. Aucun souffle, pas même la plus modeste brise, ne transporte **Congo** au-delà du téléfilm laborieux, platement filmé, si affreusement photographié que l'excursion n'égale que difficilement une balade au Jardin des Plantes. Bref, la mayonnaise ne prend pas. Elle vire même à l'aigre lorsque les auteurs, casque colonial vissé sur la tête, émettent quelques considérations sur l'Afrique, continent uniquement peuplé, comme on le sait, de porteurs froussards, d'indigènes idolâtres, de militaires putchistes et véreux... Politiquement adepte des thèses d'un **Tarzan** des années 30/40, **Congo** sort quelque peu de sa torpeur dans sa dernière demi-heure. Le beau décor de Zinj, un charnier où se décompose Bruce **Evil Dead** Campbell, des gorilles troglodytes, une irruption volcanique (mais on a vu mieux avec des moyens plus artisanaux)... Trop tard, le happy end approche et la frustration s'amplifie.

M.T.

USA. 1994. Réal.: Frank Marshall. Scén.: John Patrick Shanley d'après le roman de Michael Crichton. Dir. Phot.: Allen Daviau. Mus.: Jerry Godlsmith. Effets spéciaux : Industrial Light and Magic (visuels) & Stan Winston (maquillages). Prod.: Kathleen Kennedy & Sam Mercer pour Kennedy/Marshall-Paramount Pictures. Int.: Dylan Walsh, Laura Linney, Ernie Hudson, Grant Heslov, Tim Curry, Joe Don Baker, Bruce Campbell, Lorene Noh & Misty Rosas... Dist.: UIP. Dur.: 1 h 49.

Un des gorilles de la cité de Zinj : un vigile d'une féroce efficacité.

■ ■ ■ acheminer quotidiennement personnel et matériel. Mais l'enfer, c'étaient les conditions météorologiques. Nous n'avons pas bénéficié d'une seule journée continue de beau temps. Il tombait des cordes la plupart du temps et, les averses passées, l'atmosphère était désagréablement humide. La pluie interrompait sans cesse le tournage. Nous devions être prêts à nous remettre au boulot à la moindre éclaircie, au premier rayon de soleil. Mais le défi premier résidait dans la construction de la cité de Zinj dans un studio hollywoodien. Encore une méthode héritée des anciens. Et ça marche encore formidablement bien. Les séquences dans la cité de Zinj, l'avancée dans la jungle du Costa Rica ou encore les plans de girafes et d'éléphants réalisés au Kenya donnent l'illusion d'une aventure prenant pour cadre l'Afrique.

Le roman est un sacré pavé. La durée de *Congo*, autour de l'heure cinquante, indique que vous avez allégrement taillé dans le récit !

Lorsqu'on adapte un roman à l'écran, il est toujours délicat de décider entre ce qu'on conserve dans le scénario et ce qu'il faut oublier. Adapter «Congo» tel quel aurait abouti à un film de huit heures. J'ai choisi d'envoyer au plus vite l'expédition en Afrique, sans perdre trop de temps à tergiverser aux États-Unis. La technologie du livre commençant à dater sérieusement, il était nécessaire de tronquer le motif de l'exploitation de ces diamants purs. Après qu'un expert nous ait affirmé qu'un pareil joyau serait le plus sophistiqué des outils de télécommunication, nous nous sommes engagés dans cette voie. Nous avons également, toujours par rapport au livre, ajouté le personnage d'Herkermer Homolka incarné par Tim Curry. Et ceci pour des questions pratiques ; il fallait qu'un protagoniste présente aux autres personnages et aux spectateurs la légende de la cité de Zinj. Je l'appelle Mr. Exposition ! Il sert de courroie de transmission entre le fantastique et la réalité. Le fait que tous ceux qui l'accompagnent ne croient pas un mot de ce qu'il raconte le rend d'autant plus indispensable au récit. Ils sont aussi sceptiques que le public qui assiste à la projection du film. D'ailleurs, Michael Crichton lui aussi écrit ses romans avec des «si». Et si l'on découvrait l'ADN d'un dinosaure ? Et s'il existait réellement une civilisation perdue ? Le tout en opposant savamment science et fiction, une rencontre qui fournit à **Congo** une séquence particulièrement intéressante, celle du camp protégé des gorilles tueurs par un arsenal ultrasophistiqué.

***Congo* se distingue des autres grosses productions hollywoodiennes du moment ; il n'affiche aucun visage de star ! Il était pourtant question que Tom Cruise ou Hugh Grant tienne le rôle de Peter Elliott !**



Peter Elliott (Dylan Walsh), primatologue averti, entre Diane Fossey et le professeur Tournesol.

En cas de star dans le rôle de Peter Elliott, il aurait aussi fallu d'autres stars. Un seul visage célèbre au générique aurait en quelque sorte déséquilibré l'intérêt du public. Aucun protagoniste ne devait l'emporter sur l'autre. De toute manière, la star de **Congo**, c'est Amy ! J'ai donc cherché les comédiens qui convenaient le mieux aux personnages. Après tout, dans **La Guerre des Étoiles**, vous n'aviez aucune grande vedette. Star, Harrison Ford ne l'est devenu que longtemps après. **Congo** étant déjà un film extrêmement onéreux, nous ne pouvions pas nous offrir un casting prestigieux. Les gorilles demandaient pas moins de dix millions de dollars d'investissement. Chaque scène avec eux prenait un temps fou. Les comédiens dans les costumes crevaient de chaleur, ne voyaient rien et n'avaient que très peu d'autonomie au niveau des mouvements. Vraiment, les stars de **Congo**, ce sont les gorilles, Amy tout particulièrement. Ces animaux, je les considérais d'ailleurs comme des comédiens à part entière et les dirigeais comme tels.

***Congo* s'ouvre sur un visage que nous connaissons bien, celui du héros des *Evil Dead*, Bruce Campbell. Il ne tient pourtant qu'un rôle secondaire. Dommage...**

Bruce Campbell s'est présenté aux auditions pour le rôle principal. Mais sa personnalité et son apparence ne convenaient pas au personnage plus timoré de Peter Elliott. En un seul plan, Bruce étale une force, une puissance inouïe. On ne s'interroge pas longtemps sur le pourquoi de l'amour de Karen Ross, sur les raisons qui la poussent à traverser le monde et à braver mille dangers. En fait, tout **Congo** gravite autour de Bruce Campbell. Il mène tout le récit, motive toute l'aventure en apparaissant un minimum de temps.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

monnaie de singe

interview

STAN WINSTON

Avec des Oscars plein la cheminée (pour ALIENS, TERMINATOR 2 et JURASSIC PARK), Stan Winston est le seul artiste en effets spéciaux dont le nom figure en gros sur l'affiche. Une star dans sa profession. Deux fois réalisateur (LE DÉMON D'HALLOWEEN/PUMPKINHEAD & UPWORLD), il façonne extraterrestres (L'INVASION VIENT DE MARS, STARMAN, PREDATOR...), apollons en quête d'immortalité (ENTRETIEN AVEC UN VAMPIRE), cyborg auto-réparateur (TERMINATOR), dinosaures (JURASSIC PARK), donne du tranchant aux doigts de Johnny Depp (EDWARD AUX MAINS D'ARGENT), métamorphose Danny de Vito en pingouin nauséeux (BATMAN LE DÉFI), kangourous humanoïdes (TANK GIRL), mutant amphibie (LEVIATHAN)... Ne manquaient visiblement plus à son palmarès qu'une meute de gorilles, ceux de CONGO.

Comment expliquez-vous que ce soit vous et non Rick Baker, spécialiste émérite des singes au cinéma oscarisé pour *Gorilles dans la Brume*, qui ait décroché le poste de responsable des effets spéciaux de maquillage sur *Congo* ?

Je connais Frank Marshall depuis son passage chez Steven Spielberg. Cela fait un moment que nous envisageons de monter un projet en commun. Grâce aux performances techniques de **Jurassic Park** dont il était l'un des responsables de la production, Frank est parvenu à convaincre Michael Crichton de lui céder les droits de «Congo». **Congo**, c'est selon moi l'addition de **King Kong** et de **Indiana Jones** ! J'avoue que j'avais tout de même peur que Frank Marshall ne porte son choix sur Rick Baker, même si nous avions longuement discuté du projet sur le plateau de **Jurassic Park**. À Hollywood, lorsqu'un film doit mettre en scène des singes, les producteurs et cinéastes songent immédiatement à recruter Rick Baker. À un instant, j'ai craint que Frank Marshall me demande de collaborer avec Rick, surtout que nous avions déjà travaillé ensemble sur le téléfilm **The Autobiography of Miss Jane Pittman** en 1974 , et plus tard sur **Starman**. Pas question d'en arriver là car Rick et moi avons des conceptions très différentes du métier. Aujourd'hui, il préfère se consacrer au concept, au développement de ses effets spéciaux et d'abandonner ensuite l'exécution à son équipe. Personnellement, je ne conçois pas un film sans la plus étroite des participations, de la naissance des créatures aux premiers pas sur le plateau.

Qu'on vous dise ne pas pouvoir distinguer vos singes des véritables gorilles, est-ce le plus beau compliment dont on puisse vous gratifier ?

Tout à fait ! C'est justement ce qui manque cruellement à la plupart des films «simiesques», comme **La Planète des Singes** dont je prépare actuellement le remake. Un remake qui, du point de vue des effets spéciaux, devra aller loin grâce à une technologie très sophistiquée dérivée de **Jurassic Park**. Même problème de réalisme pour le **King Kong** de 1933 dont je suis pourtant un fan invétéré. Autant **La Planète des Singes** que **King Kong** fonctionnent toutefois, car les personnages possèdent une véritable identité, une personnalité si forte que l'on en oublie qu'il s'agit de types derrière un masque ou d'une marionnette abondamment pileuse. Amy, dans **Congo**, réconcilie en fait l'émotion et la technique des effets spéciaux. Mieux, j'ai mis la technique au service de l'émotion. En nous focalisant sur les muscles qui font passer des sentiments, les muscles électroniques de la bouche et des yeux, Amy exprime la joie, la tristesse, la colère... Mais la performance n'est pas donnée. Il a fallu plus de 70 personnes et des centaines d'heures pour aboutir à un résultat conforme à l'attente de Frank Marshall. Coût de l'opération : 200.000 dollars exclusivement investis dans notre petite Amy !



De gauche à droite : Stan Winston, Frank Marshall et Kathleen Kennedy, fiers de leurs trophées.



Entrainement : comment apprendre à un humain à faire la grimace.



Amy désossée, les télécommandes à vif.



Amy au naturel, singe à s'y méprendre.

Comment avez-vous atteint le niveau de crédibilité escompté dans la confection des gorilles du film ?

Nominée à l'Oscar pour **La Liste de Schindler** et **Hook**, Christina Smith nous a considérablement aidés. Le secret de sa réussite : l'utilisation de vrais poils d'animaux sur le visage des gorilles et d'Amy. Ainsi, lorsque la lumière des spots porte sur la fourrure, les poils l'absorbent ; elle paraît plus mate. Des poils en nylon ou autre matière synthétique auraient immédiatement réfléchi la lumière. De ces détails dépend la crédibilité d'un effet spécial. Dans le genre d'ailleurs, Amy bat tous les records. Sa tête, une armature recouverte d'une gaine, contient pas moins de 35 moteurs télécommandés par trois animateurs, ceci pour pouvoir animer indépendamment sourcils, lèvres, nez ou oreilles. Bien sûr, mon travail et celui de mon équipe passe par une somme de documentation impressionnante sur les gorilles, visites au zoo, cassettes, livres... Indispensable pour restituer le plus fidèlement possible la démarche de ces animaux. En fait, un gorille ne marche pas vraiment ; il s'élève à quelques millimètres du sol par des bonds. Nous avons dû lester les faux membres avec du plomb pour que les comédiens dans les costumes recréent l'illusion du déplacement d'un primate. Pas très confortable pour les comédiens même si nous avons aménagé quelques «trous» d'aération pour qu'ils ne ruissellent pas de sueur au bout de cinq minutes.

En plus d'Amy et des gorilles «réalistes», vous vous êtes également consacré à des primates d'approche encore plus délicate...

Nous n'étions pas tenus au même réalisme pour les Grays, ces gorilles chargés de la garde la cité de Zinj. Contrairement aux gorilles que nous connaissons, d'aimables pères de famille en fait, les Grays sont des tueurs, des mutants extrêmement agressifs. Grâce à Peter Elliott, le maître d'œuvre des séquences animalières les plus spectaculaires de **Greystoke**, nous avons pu régler leur ballet meurtrier, lorsqu'ils sortent tous de leur repaire pour attaquer en masse les survivants de l'expédition. Quatre mois durant, Peter Elliott a entraîné une dizaine de comédiens de manière à ce que ceux-ci plongent au plus profond d'eux-mêmes pour retrouver les instincts primitifs, bestiaux des origines de l'humanité.

Propos recueillis et traduits par
Emmanuel ITIER



L'enfer selon *Souvenirs de l'Au-delà* : un magma où hurlent pour l'éternité les damnés.

SOUVENIRS DE L'AU-DELÀ

L'enfer pour les méchants, le paradis pour les bons, les vertueux et les pères de famille honnêtes... Tel est le message biblique véhiculé par SOUVENIRS DE L'AU-DELÀ. Un message qui n'est pas du goût du romancier Dean Koontz, auteur du récit originel. Coupable de haute trahison : Brett Leonard, le réalisateur du COBAYE qui, quant à lui, apprécie les images de catéchisme orchestrées à grand renfort d'effets spéciaux numériques. Mais quand l'ordinateur se branche sur les chaudrons de Satan, cela ne donne pas forcément le résultat escompté...

Pas content du tout le romancier Dean Koontz. Après que Roger Corman lui ait piqué son nom pour le coller à une séquelle illégitime de son **Watchers**, l'auteur de «Maison interdire» et «Fièvre de glace» il voit son livre «HideAway» se transformer en un film d'horreur dans la plus grande tradition hollywoodienne. *«Mon roman n'appartient pas au genre»* clame-t-il à qui veut l'entendre, à savoir personne dans La Mecque du cinéma. Cruellement déçu par son adaptation à l'écran, il demande purement et simplement que son nom soit retiré du générique. En vain. Que reproche le romancier aux scénaristes du film ? D'avoir sucré les passages les plus violents, ceux où le psychopathe Vassago mutile atrocement des victimes déjà mortes façon serial-killer nécrophile ? *«Le livre contient effectivement des moments très sanglants, des gorges tranchées, des sévices abominables, la tête décapitée de Rose la médium Même la fille du héros terminait l'aventure dans un sale état, un œil crevé et l'autre injecté de sang tandis que le tueur s'auto-mutile»* décrit Todd McIntosh, le responsable des effets spéciaux. Non, Dean Koontz ne reproche pas à **Souvenirs de l'Au-Delà** d'avoir lésiné sur les sévices physiques. Il reproche simplement au film d'être nul, d'avoir rabaissé son récit au niveau d'une série Z sans la moindre consistance. Il lui reproche également de sombrer dans les images pieuses, genre Bernadette Soubirou dans la grotte, lorsque s'affrontent les forces du Bien et du Mal, c'est-à-dire Hatch Harrison, un aimable antiquaire, et Vassago, un abominable assassin dont le seul but dans l'existence est de mériter la damnation.

Harrison et Vassago ont un point commun ; tout deux reviennent de loin, de l'au-delà. Le premier périt noyé dans l'accident de sa voiture, le second se sacrifie sur l'autel du diable. Transportés d'urgence à l'hôpital, ils bénéficient des bons soins du Docteur Jonas Nybern, un spécialiste de la réanimation. Deux heures après ce qui aurait dû être sa mort, Hatch Harrison revient brutalement, non sans avoir goûté aux prémices du paradis. Un voyage dans un long tunnel, des entités qui pourraient passer pour des anges, des lumières éclatantes dignes d'un film de David Hamilton... Vassago arrive presque à l'opposé au terme d'une descente dans les abysses d'un enfer comme Dante en rêvait. Le genre de patelin qui fait passer «Une Nuit sur le Mont Chauve» de **Fantasia** pour une annexe du *Club Med*. Miraculé, l'antiquaire peut désormais vivre une vie normale, choyer son épouse et sa fille. Mais, rapidement, les effets secondaires de son sauvetage se font de plus en plus insistants, oppressants. Les meurtres que commet Vassago, il les vit en direct. De son côté, Vassago voit par instant par les yeux de Harrison. S'établit entre les deux hommes un lien complexe, dangereux, d'autant plus que le psychopathe met la fille de Harrison sur sa liste de jeunes femmes à sacrifier à Satan. À Harrison de déjouer le piège, de convaincre sa femme, inquiète pour sa santé mentale, de la véracité de ses dires...

«Voilà ce qui m'a particulièrement frappé à la lecture du roman de Dean Koontz : l'idée de ce qui pourrait se passer après la mort. Un homme doté d'une âme diabolique revient d'entre les morts et continue de tuer, mais en redoublant de haine, de violence. Un autre homme, bon celui-là, connaît la même expérience et agit pour contrecarrer ses plans. La bataille des forces des ténèbres contre celles du Bien m'a tout particulièrement motivé en tant que cinéaste». De bonnes intentions de la part de Brett Leonard qui, après s'être brouillé avec Stephen King pour avoir exagérément étendu l'une de ses nouvelles et en avoir tiré **Le Cobaye**, ajoute Dean Koontz à son palmarès. Que le combat de Saint-Pierre contre le Dragon l'ait titillé en tant que réalisateur reste une ambition louable, mais le résultat à l'écran donne à frémir. Pas de terreur, les sangs glacés. Mais de consternation tout simplement car **Souvenirs de l'Au-Delà**, parti d'un postulat pourtant pas plus déshonorant qu'un autre, sombre rapide dans les méandres des stéréotypes les plus éculés. Présent dans la mémoire de tous pour sa performance dans **La Mouche**, quasi-figurant dans **Jurassic Park**, Jeff Goldblum erre d'une scène à l'autre. *«J'interprète un brave type, moralement irréprochable, qui culpabilise de son expérience dans l'au-delà. Il pense encore que ce n'est qu'un rêve jusqu'à l'apparition de Vassago, un tueur impitoyable qui le rappelle à la réalité de son voyage»*. Voilà, le comédien explique les tenants et aboutissants en une phrase bien sentie. Mais, problème, le personnage ne s'en tient qu'à ça, c'est-à-dire à peu. Idem pour l'assassin qui ne manquait pourtant pas de ressources dans le roman de Dean Koontz. *«Il recrée sous un parc d'attractions une réplique de l'enfer qu'il a furtivement entrevu dans sa mort. Une sculpture immense témoigne de cette expérience. Une statue qui représente le Diable. Des cadavres, des morceaux de divers métaux, des matériaux la constituent»* dixit son interprète, Jeremy Sisto. Un joli tas de ferrailles effectivement, près duquel se déroule la lutte finale entre l'ange luminescent (merci **Brainstorm**) et le démon rougeoyant. Un peu plus et il porterait des cornes et une queue fourbue. Si encore **Souvenirs de l'Au-Delà** allait dans cette direction, manière images d'Epinal... Même pas. Brett Leonard parle de «thriller fantastico-psychologique», les comédiens de *«cellule familiale menacée par un monstre et tout particulièrement unie lorsque les choses tournent mal»*. Possible que les familles américaines pratiquantes soient sensibles à ce message, à cette forme de fantastique liturgique bénit par Jean-Paul II. Quoi qu'il en soit, dans le même domaine, **Souvenirs de l'Au-Delà** donne à regretter **L'Expérience Interdite**, **Résurrection** et **Brainstorm**, trois grands films sulpiciens. Amen.

Cyrille GIRAUD



Vassago (Jeremy Sisto) : pour se consumer dans les feux de l'enfer, il est prêt à tout.



Hatch Harrison (Jeff Goldblum) : mourir, revenir !

HideAway. USA. Réal.: Brett Leonard. Scén.: Andrew Kevin Walker et Neal Jimenez d'après un roman de Dean Koontz. Dir. Phot.: Gale Tattersall. Mus.: Trevor Jones. Effets spéciaux visuels : Tim McGovern. Maquillages : Todd McIntosh. Prod.: Jerry Baerwitz, Agatha Hanczkowski et Gimel Everett pour S/Q Production & TriStar Pictures. Int.: Jeff Goldblum, Christine Lahti, Alfred Molina, Jeremy Sisto, Rae Dawn Chong, Kenneth Welsh, Alicia Silverstone... Dur.: 1 h 46. Dist.: Columbia/Tri-Star.

MANGA MANIA

Attention ! On ne dit pas manga, mais ciné-manga, le premier terme désignant exclusivement les bandes dessinées que dévorent les Japonais et, de plus en plus, les occidentaux atteints du virus. Consigne de puriste ! Manga ou ciné-manga, quoi qu'il en soit les cartoons japonais affluent en rangs serrés. En vidéo d'abord, avec apparition de choses aussi exotiques et saugrenues que les (dé)culottés **Docteur Feel Good** et **Mademoiselle Météo** au milieu des traditionnels débordements robotiques et cabalistiques. Et en salles, cet été, à partir du 19 juillet à l'UGC Ciné Cité des Halles à Paris. Un début, après quoi ce cycle Ciné-Manga se déplacera en province. Versions originales sous-titrées de rigueur ! Le bonheur total, surtout que les films sélectionnés (huit parmi lesquels **Arion**, **Macross/Robotech**, le **Conan Fils du Futur** de Hayao Miyazaki, **Les Héros de la Galaxie**...) ne sont pas les plus minables émissaires de l'animation japonaise. Entre magnétoscope et toile blanche, y'a de quoi se régaler les yeux et l'imaginaire devant des histoires comme seul le ciné-manga peut en raconter.

par **Marc TOULLEC**


2


Grey et Nova en route pour Big Mama !


1

3

1 & 2 - Kato, un Tokyo qui ne désire qu'une chose : raser Tokyo de la carte du Japon !

3 - Yukari et Yukido : mère et fille de l'apocalypse.

la beauté du diable

MÉGALOPOLIS
Chapitre 2 : Apocalypse

Chroniqué in *M.M.* 91 sous le titre **Tokyo : La Dernière Mégalopolis**, le premier chapitre de cette saga entre démonologie et catastrophe naturelle présente le démon Kato, sanglé dans l'uniforme qui lui servit de linceul quelque part en Chine. Depuis les limbes, Kato ne poursuit qu'un but : raser Tokyo de la carte du Japon, une cité protégée par l'esprit de Tairo No Masakado, l'artisan utopiste de la construction de cette mégalopole tentaculaire. Toujours plus retors, Kato sollicite sa vengeance sur ses concitoyens. Déjà repoussé à une reprise, il récidive en 1908 pour féconder Yukari, un viol «complété» par son frère possédé. Quinze ans plus tard, Yukiko, le fruit de cette union satanique, souffre d'horribles cauchemars tandis que les signes prémonitoires d'un nouvel assaut de Kato se font de plus en plus insistants. Les reptiles sortent brutalement de leur hibernation, les poissons s'échouent volontairement sur le rivage, de légères secousses interviennent, des planètes s'alignent dans le cosmos... Tout converge. Inévitablement, Kato passe à l'attaque. Et ce ne sont pas les quelques maléfices invoqués par ses adversaires, «inutiles et ridicules» (un dragon, un couple de tigres...) qui freineront sa progression. Perché sur un monument tel un oiseau de mauvais augure, Kato attend son heure... À savoir le tremblement de terre qui rase Tokyo le premier septembre 1923, un fait authentique.

La série **Mégalopolis** ne triche pas avec l'histoire et s'appuie sur des événements précis. La mort de l'Empereur en est un autre exemple. Comme si, dans les coulisses des grands bouleversements, démons et sorciers jouaient le sort du monde, s'affrontaient pour la pérennité du Bien ou la suprématie du Mal. Ces événements occultes, cabalistiques, amènent une explication logique, paradoxalement rationnelle, aux malheurs qui s'abattent sur l'Empire du Soleil Levant. Auteur de cette série qui compte deux autres segments (**The Gods of Tokyo** & **The Battle for Tokyo**), Rin Taro (**Princess Millenium**) sait mieux que tout autre réalisateur de ciné-manga mettre en scène la peur latente du cataclysme naturel, de la destruction à grande échelle. Un calme inquiétant précède le déchaînement des forces du mal, un séisme sobrement, pudiquement décrit. À la description dantesque, il préfère la promenade dans les ruines, des moments paisibles de toute beauté où se détachent les silhouettes de Yukari et sa fille hébétée, les yeux ronds comme des billes. Plus encore, Rin Taro excelle dans la distorsion de formes malléables à loisir. Des écolières, un gros chat roulant façon Miyazaki explosent en des gerbes de tentacules visqueux. Des visions de cauchemar. Mais le plus horrible ne réside pas forcément dans ces tableaux à la **Urotsukidoji**, ces flots d'hémoglobine (ah ce brave qui s'écrase, sabre à la main, contre le démon en position défensive !), ou ces tours de magie noire d'un Kato longiligne, impérial et ricanant abondamment. Terrible cette scène où des fillettes attirent dans un jeu innocent une Yukiko terrifiée, sachant que le piège se referme sur elle.

Virtuose dans l'enchaînement des plans (un vrai découpage de film live !), audacieux (les couleurs tournent presque au noir et blanc aux instants les plus opportuns), toujours prompt à transformer un élément du décor en instrument du diable, poète du macabre (superbe hara-kiri dont la mare de sang forme un idéogramme !), Rin Taro élève très haut ce deuxième volume de cette étonnante série d'OAV.

***Doomed Mégalopolis Vol 2 : The Fall of Tokyo**. Japon. 1992. Réal.: Rin Taro. Scén.: Akinori Endo d'après le roman de Hiroshi Aramata «The Tale of the Capitol». Animation : Kazuhiko Katayama. Mus.: Kazz Toyama. Prod.: Toei Vidéo & Oz Productions. Dist.: PFC Vidéo. Sortie à la vente le 20 juillet. Édité en version française.*

big mama in the sky
GREY

Les lendemains chantent rarement dans les ciné-mangas. Le pessimisme, la guerre, les destructions massives et les mutations en constituent le lot commun. **Grey** ne faillit nullement à la règle. En 2588, son monde est soumis à la loi du super-computer Big Mama, une intelligence artificielle qui classe les citoyens en six catégories bien distinctes, allant de F à A. Et prendre du grade passe systématiquement par le mérite au combat. Plus le guerrier abat d'ennemis, plus son ascension est rapide. Reste que beaucoup laissent leur peau dans d'incessantes escarmouches, embuscades et pièges que se tendent des cités rivales. De la Rank C Troop, Grey est le plus performant de tous, suspects aux yeux de certains d'avoir si rapidement gravi les échelons. Taciturne, il pleure la mort de sa belle, tuée au combat, celle avec qui il espérait couler des jours heureux dans les quartiers riches de la Cité, «citoyens» qu'ils seraient enfin devenus malgré un taux infime (0,3 %) de réussite. En compagnie de Nova, la seule survivante de son escouade pourtant aguerrie, Grey défie les ordres de Big Mama présente dans le ciel sous forme d'un titanesque sarcophage.

Japon. 1987. Réal.: Tetsu Desaki. Scén.: Yasushi Hirano, Kazumi Koide & Tetsu Desaki d'après une bande dessinée de Yoshihisa Tagomi. Prod.: Tokuma Japan Corp. Dist.: Kazé Animation/UGC. Sortie en salles en VOST 19 juillet.

Flanqué d'un androïde à l'état d'homme-tronc, le couple de rebelles s'introduit à l'intérieur de Big Mama pour croiser le fer avec Red, l'ex-mentor de Grey, un militaire de légende quasi-robotisé...

Adapté comme tant d'autres ciné-manga d'une bande dessinée populaire, **Grey** ne déçoit pas ceux qui attendent prioritairement de ce genre de spectacle de l'action, des explosions, de la bravoure, le choc de la chair et du métal, des cités rasées et des paysages apocalyptiques. Si le look Prince Saphir et poupée Barbie des deux héros détonne (mais c'est le cas dans l'immense majorité de ces films !), le réalisateur Tetsu Desaki se montre à la hauteur en dépit d'une animation parfois en deçà du propos. Fin connaisseur en science-fiction américaine, il recycle quelques images de **Planète Interdite** dans la description des entrailles de Big Mama. Mais puiser les idées tant scénaristiques que visuelles sur les productions hollywoodiennes est un sport très pratiqué dans le cinéma fantastique japonais, live ou animé, depuis le vieux **Godzilla** d'Inoshiro Honda en 1954.





1 - Arion et son plus fidèle compagnon, un géant à trois yeux !

2 - Un profil grec pour un héros japonais.

3 - Arion sur l'Olympe, résidence des Dieux !

zeus olympique !
ARION

Quand des Japonais revoient à leur façon la mythologie gréco-romaine, cela n'aboutit pas vraiment à un péplum dans la tradition ou une nouvelle version du **Choc des Titans**. Réalisateur du déjà fastueux **Venus Wars** dans le domaine de la science-fiction, Yoshikazu Yasuhiko met rapidement le spectateur européen en confiance bien que son **Arion** n'entretienne guère de rapport avec le poète-musicien grec sauvé de la noyade, selon la légende, par des dauphins charmés par les sons de sa lyre. S'il ne respecte pas scrupuleusement l'imagerie mythique dont il s'inspire, Yoshikazu Yasuhiko ne la trahit pas pour autant. Il ne la trahit pas, il la vénère à sa façon à lui, mêlant les folklores les plus hétéroclites. Beaucoup de péplum, un zeste d'odyssée viking, un soupçon d'héroïc-fantasy à la Robert Howard, un brin de tics très manga (le petit chapardeur en guise de comparse, quelques violences dont un cheval tranché dans le sens de la longueur, une flagellation...), une pincée de moyen-âge auquel renvoient des attaques de château fort et des anachronismes qui s'intègrent comme par enchantement à un récit touffu. Imaginez une version «sandales et glaives» du Débarquement des Alliés sur les plages de Normandie, avec guerriers bombardant sur des espèces de ptérodactyles, des péniches lâchant les braves sur la berge. Imaginez aussi que Leonard de Vinci ait prêté aux belligérants l'une de ses hypothétiques inventions, une bombarde fonctionnant à l'énergie solaire...

Ainsi va **Arion**, fresque pleine de bruit et de fureur de presque deux heures. Deux heures passionnantes à suivre les aventures d'Arion, un gamin arraché à sa mère aveugle par son oncle, le machiavélique Hadès, qui l'entraîne dans son repaire souterrain. Un antre hanté par le chien à trois têtes Cerbère, gardien des portes de l'enfer, et un géant vert doté de trois yeux dont Arion se fait un copain. Il ne s'agit là que la toute première étape de son périple. Au fil d'un récit riche en révélations et volte-face, le gosse devenu adulte apprend que son véritable père est Prométhée, livré aux vautours par Zeus. Zeus dont le propre fils, l'androgyne et mystérieux Apollon, convoite le titre de chef des Titans... En compagnie de sa sœur Lesphena et d'une poignée de fidèles arrimés sur un gigantesque reptile volant, une sorte de dinosaure au très long cou, Arion s'envole pour l'Olympe. Un chemin semé d'embûches où l'attend une Aphrodite immense, éternellement jeune, dans la main de laquelle se blottit un grand prêtre...

Japon. 1987. Réal.: Yoshikazu Yasuhiko. Scén.: Akiko Tanaka, Yoshikazu Yasuhiko d'après la bande dessinée de Yoshikazu Yasuhiko. Prod.: Tokuma Shoten Publishing/Hakuhodo Inc./Marubeni Corp./Sunrise Inc. Dist.: Kazé Animation/UGC. Sortie salles en VOST le 19 juillet.

Une vision étonnante de la Grèce Antique, intolérable pour les historiens il va sans dire, mais prodigieuse d'inventivité pour qui aime les histoires croulant sous les traîtrises, les exploits surhumains, les créatures tantôt démoniaques tantôt divines, les empoignades homériques. Irrecevable aussi pour ceux qui ont de l'Olympe une conception très proprette, temples de craie et colonnades ciselées. L'Olympe de **Arion** ? Le royaume des ombres, sombre et baroque, inquiétant comme les forteresses de «Conan le Barbare». Des images à la Frazetta, violentes, lyriques pour un film dont les batailles égalent en puissance épique les passages les plus exaltants des contes monumentaux de J.R.R. Tolkien.



Reinhart Von Musel, un aristocrate pour un space opera politique.

1 - Le Galaxy Express au départ.

2 - La fée Maete et son protégé Tetsurô.

3 - Tetsurô au centre d'une tempête de neige. La steppe dans le space opera !

4 - Le contrôleur du Grand Magellan : une casquette, un col... et pas de visage !

la locomotive du cosmos

GALAXY EXPRESS 999

Éternellement coiffé d'un bandeau de pirate, Leiji Matsumoto compte parmi les ténors du ciné/télé-manga. Sa popularité, il la doit essentiellement à l'adaptation de ***Captain Harlock*** (***Albator*** en France) sous forme de dessins animés pour la télévision. Un personnage ambigu, pas formellement bon, ni foncièrement mauvais. Humain en quelque sorte. Look de boucanier balafré, peu expansif, Albator parcourt la galaxie dans l'Arcadia, un vaisseau-bolide frappé de la tête de mort des pirates du pacifique et des Antilles. Imaginé en 1978, Albator s'inspire en partie de Han Solo, le contrebandier de la trilogie de **La Guerre des Étoiles** interprété par Harrison Ford, en plus rigide toutefois. Retravaillé par Kazuo Komatsubara (character designer de, notamment, **Nausicä**, **Devilman** et **Goldorak**), le flibustier de l'espace et son équipage croisent dans des télémangas aussi bien que dans des longs métrages destinés au cinéma, des films qui répondent au titre de **Galaxy Express 999**. Mais ce **Galaxy Express**-là n'appartient pas directement à la série ***Albator*** bien que le personnage apparaisse quelques secondes après que le générique soit tombé, sur une affiche des autorités, «recherché mort ou vif». Mais il faut attendre la dernière partie du film pour vérifier enfin la présence du pirate se recueillant sur la tombe de son ami Tochirô. Y survient également son alter-ego féminin Esmeralda (balafrée elle aussi) dans un vaisseau pirate qui passe à l'abordage du Galaxy Express, version sidérale de l'Orient Express, un train au look foncièrement rétro, locomotive bruyante et cheminée fumante. Rien de surprenant à ce brassage de personnages ; Leiji Matsumoto est coutumier du fait, empruntant les protagonistes là où ça lui chante, ne tenant aucun compte de la chronologie, préférant le hasard incongru des rencontres.

Galaxy Express 999 prend en fait pour héros Tetsurô, un gamin des rues passé maître dans l'art d'arracher des cartes de crédit des mains de leurs usagers. S'il échappe aux robots de la police, c'est grâce à une mystérieuse inconnue, une femme blonde, Maete, qui ressemble étrangement à sa mère. Tout deux montent donc à bord du Galaxy Express à destination de Mars. Là, en sécurité, Tetsurô confie le rêve de sa vie à sa bienfaitrice, devenir un robot pour tuer le Comte responsable de la mort de sa mère, se battre aux côtés de Harlock... Commence alors une odyssée incroyable, à mi-chemin entre le space opera, le conte de fée et le drame des steppes (certains costumes et décors renvoyant directement à la Russie des tsars), qui transporte l'intrépide gosse sur Titan, une lune de Saturne ravagée par des nappes gazeuses, à la rencontre de bandits légendaires, sur un lac gelé dont la glace immobilise des centaines de cadavres...

En dépit d'un trait parfois simpliste, **Galaxy Express 999** est une grande réussite, un film émouvant, riche en personnages et mythologies, un film qui multiplie des décors aussi beaux que variés allant du paysage sous une tempête de neige au laboratoire où Promessium, reine des robots, convertit les petits garçons en boîtes de fer blanc. Mais le plus beau demeure encore le Grand Magellan, le train qui file sur des rails invisibles à travers l'espace. Un anachronisme total, mais de merveilleux instants de poésie au charbon.

Ginga Tetsudo 999. Japon. 1987. Réal.: Rin Taro. Concepteur original : Leiji Matsumoto. Scén.: Shiro Ishinomori. Mus.: Nozomu Aoki. Prod.: Toei Animation. Dist.: Kazé Animation/ UGC. Sortie salles le 19 juillet.

l'empire contre-attaque

LES HEROS DE LA GALAXIE

Il souffle sur ce space opera animé un vent de nostalgie des grandes batailles du passé, des films d'époque, des reconstitutions historiques. À sa façon, **Les Héros de la Galaxie** refait l'histoire. L'histoire du futur il va de soi. Dans 1.600 ans, deux empires s'affrontent. L'Empire contre la Fédération des Planètes Libres, autrement dit les partisans d'un pouvoir monarchique contre les révolutionnaires avides de démocratie. Les flottes rivales avancent l'une vers l'autre, prêtes à une bataille dont de l'issue dépend la victoire définitive de l'un ou l'autre camp.

Autant que la description des manœuvres militaires, Noboru Ishiguro s'intéresse à deux officiers ennemis, Reinhart Von Musel et Yan Wanglee. Tout deux sont jeunes, tout deux désirent la paix, tout deux se heurtent à une hiérarchie écrasante, lourde et stupide. La révolte contre l'autorité semble être leur seul recours pour éviter le pire...

Heroes in the Galaxy. Japon. 1988. Réal.: Noboru Ishiguro. Scén.: Takeshi Shudo d'après un roman de Yoshiki Tanaka. Prod.: Tokuma Shoten/Tokuma Japan Corp/Kitty Films. Dist.: Kazé Animation/UGC. Sortie salles le 19 juillet.

Des bustes de généraux grecs et romains s'enfonçant dans l'immensité de l'espace pour éclater, telle est l'ouverture des Héros de la Galaxie. Un prologue qui traduit bien les ambitions du réalisateur, tenter l'aventure de l'anachronisme dans un contexte futuriste. Risqué, mais ça marche souvent, Albator, l'un des héros les plus populaires du télé-manga, étant bien un flibustier à la Surcouf, un rebelle sappé comme un boucanier de Saint-Malo ! Ainsi, entre deux vaisseaux spatiaux, le réalisateur s'installe-t-il dans des décors aussi datés qu'un club chic où les jeunes aristocrates en uniforme viennent jouer au billard et siroter du cognac. Chez l'ennemi, le luxe fait place à l'austérité de cadres dépouillés. Même attitude des auteurs dans le design des vaisseaux : massif d'un côté, élégant de l'autre. Un manichéisme de bon ton. Mais, impartial, Noboru Ishiguro couvre la longue bataille du Boléro de Ravel allant en s'amplifiant au fur et à mesure que le dénouement approche, un happy-end qui réconcilie définitivement Sa Majesté et Gavroche.



1 - La chanteuse Lyn Minmei : un concert pour sauver l'univers.

2 - Un Zantradien : nocif et machiste jusqu'à l'obsession.

3 - Hikaru Hichijo : le plus vaillant des pilotes de Macross.

4 - Henry Gloval, capitaine en chef de la forteresse Macross

les géants aussi ont commencé petits

MACROSS (ROBOTECH)

Plus connu sous son titre américain **Robotech** (un digest d'une série dont les premiers segments sont antérieurs au film), **Macross** est la première super-production animée de l'histoire du cinéma japonais. Une fresque qui, succès oblige, permet à **Robotech** de connaître toute une gamme de dérivés (**Robotech : The Sentinels**, **Robotech : The Series**....). **Macross**, le film, oppose deux camps rivaux. Ce sont d'abord les Zantradiens, des géants de sexe masculin exclusivement, à l'aspect de mutants verts un tantinet dégénérés. Ceux-ci n'admettent pas qu'hommes et femmes vivent en parfaite harmonie car leur race guerroie depuis la nuit des temps contre les Maltrandis, des walkyries qui leur vouent une haine féroce. Une minuscule poupée parlante plonge ces colosses dans une profonde perplexité. Ce qu'ils nomment «protoculture», à savoir la cohabitation des sexes, les inquiète, les interpelle. Il leur faut néanmoins se résoudre à accepter qu'eux et leurs adversaires de la gent féminine sont issus des mêmes éprouvettes, d'expériences effectuées sur les gènes humains quelques miliénaires auparavant. Génétiquement, ils sont semblables, seulement séparés par une haine dont les motifs se perdent dans la nuit des temps. Pour les humains, impliqués malgré eux, tout part du naufrage, en 1999, d'un gigantesque vaisseau sur l'île d'Atalia. Les nations, alors en guerre, signent une trêve pour étudier le titan de métal. Dix ans après, une flotte extraterrestre, en quête du naufragé, croise aux abord de la Terre. Pour son plus grand malheur. Zantradiens et Maltrandis transforment la surface du globe en infini champ de ruines. Reste, qu'avant le déluge, les hommes ont eu le temps de réparer le vaisseau, d'y aménager une véritable mégalopole et de l'envoyer dans l'espace, dans une zone où les combats redoublent d'intensité. Commandé par l'Amiral Henry Gloval, Macross, la cité-robot, se retrouve bientôt au centre de cette guerre des étoiles...

Japon. 1984. Réal.: Yoshiyasa Ohnisha. Character design : Haruhiko Mikimoto. Dist.: Kazé Animation et UGC. Sortie en salles le 19 juillet en VOST et, parallèlement, en vidéo.

Macross tient une place considérable dans l'animation japonaise de science-fiction. Space opera orchestré par Yoshiyasa Ohnisha, il n'aurait pu être qu'un **Space Cruiser Yamato** de plus, un **Goldorak** intersidéral, un Cosmos 1999 nippon. Mais Ohnisha voit grand, aussi grand que Katsuhiro Otomo dans **Akira**. La lutte fraticide entre Zentradiens et Maltrandis, avec les hommes pour arbitre, se pose en parabole sur les jeux de la guerre et de la paix, sur l'absurdité des combats. Issus de la même matrice, les belligérants arrivent à la table des négociations après que la chanteuse Lynn Minmei ait poussé la complainte. La musique adoucit les mœurs ? Dans **Macross** plus qu'aucun autre ciné-manga ! Un message universel. Mais l'intrigue, alambiquée tout de même, ramène parfois à des préoccupations plus terre à terre, comme ce triangle amoureux composé du vaillant pilote Hikaru Hichijo, de la commandante Lisa Hayase et de la rock star Lynn Minmei. Les coups de cœur s'effacent toutefois devant l'ampleur des combats, les paysages apocalyptiques de la Terre ravagée (avec, notamment, une très émouvante séquence où Lisa Hayase redécouvre des gestes simples, des objets usuels dans une cuisine dévastée), l'effrayante présence des Zentradiens tour à tour révulsés et fascinés par la Protoculture, l'aspect «tumeur cancéreuse» de leur quartier général, le look rococo d'une flotte spatiale innombrable... Tant sur le fond que sur la forme, **Macross** est une merveille. Un bonheur qui trouve son paroxysme lorsque retentit dans le cosmos la vieille chanson d'amour de Ninmei. D'une mélodie sirupeuse, fédératrice. Y'aurait de quoi ricaner, mais le charme opère au-delà de toute espérance.









1 - Lisa, la très fidèle et très chaude infirmière.

2 - Le Docteur Feel Good expose son outil de travail favori, le remède à tous les problèmes.

3 - Deux Miss Météo, deux farouches rivales.

4 - Des bulletins météo où la température ne cesse de grimper. Grosses chaleurs à prévoir !

5 - Keiko : au besoin, elle joue les dominatrices.



le sexe des toons

DOCTEUR FEEL GOOD

MADEMOISELLE MÉTÉO

Imaginez que Lady Oscar fasse le grand écart, que Candie adapte le comportement d'une nymphomane insaisissable et ne suce pas que des sucres... Grivois, paillard, **Docteur Feel Good** abonde dans ce sens. Et abonder est un faible mot pour décrire les débordements de ce ciné-manga adapté d'une bande dessinée très fameuse au Japon, «Ogenki Clinic» qui fit scandale en 1987. Une clinique où officie le bon Docteur Feel Good (Ogekuri en japonais, traduisez par tripoteur) et sa peu farouche assistante Lisa (Ruko). Sexologue réputé, le praticien passe maître dans l'art de régler les problèmes les plus délicats. Deux rock-stars lesbiennes, Gwen et Pattie, le consultent car l'une refuse l'usage du godemichet dans les rapports intimes. Toujours prompt à payer de sa personne et dévoué corps et âme à sa noble profession, le bon docteur convertit la réticente à grands coups de braquemard (un sexe sosie de son propriétaire car la censure n'a pas toléré le réalisme cru du membre initialement prévu !). Une autre patiente préfère de loin la compagnie d'un vibromasseur aux assauts d'un mari défaillant. L'aimable homme lui concocte un slip où pointe, vers l'intérieur, l'objet de ses désirs, un engin qui fonctionne par télécommande. Pratique pour le plaisir solitaire aux heures de pointe dans le métro. Sur fond d'images de pistons, de champignon atomique et de locomotive, le toubib lubrique viole Madame Vibro qui, bien sûr, en redemande. Arrive ensuite Kathy Queen, une rockeuse hard et cuir, ancienne conquête américaine et vedette frustrée. Même diagnostic, même remède. Au passage, Feel Good vante la virilité nipponne et condamne le «travail bâclé» des yankees. La température monte encore dans son cabinet lorsqu'il demande la main de Lisa au terme d'une turlute anthologique. Mais la mère de l'infirmière, reine du sadomasochisme au Japon, s'oppose à l'union...

Divisé en quatre segments (**Le Clin d'Œil des Lesbiennes, L'Amant Vibro, La Rockeuse Frustrée** et **Secret de Mère**), **Docteur Feel Good**, c'est du sexe qui ne se prend pas au sérieux, cartoonesque (beau, le pénis adapté à la cuirasse de RoboCop !), exubérant, chevauché par des héroïnes entre Russ Meyer (pour les poitrines très généreuses) et Candie (pour les visages angéliques). Dans une ambiance fétichiste, décontractée, animée par de petits sexes mobiles sortis de **Tarzoon, La Honte de la Jungle de Picha**, **Docteur Feel Good** amuse plus qu'il n'incommode, même si l'animation ne porte pas très loin. La version française est en fait une réadaptation, non censurée pour le marché français, du quatrième et dernier volume de la série **Ogenki Clinic**.

***Docteur Feel Good/Ogenki Clinic**. Japon. 1991. Réal.: Watanabe Takeshi d'après le manga de Araki Inui. Dist.: Master Films. Edité en version française.*

L'audace paillarde de **Docteur Feel Good**, on ne la retrouve pas vraiment au menu de **Mademoiselle Météo** dont le manga d'origine n'a pas connu un succès considérable au Japon. Le prétexte ne manque cependant pas de sel. Pour redresser un audimat mou, le conseil d'administration de la chaîne ATV engage une nouvelle animatrice en remplacement provisoire de Michiko Kawai, en vacances. Arriviste forcenée, l'intérimaire Keiko Nakadai s'impose illico en découvrant à l'antenne des dessous affriolants. Une initiative heureuse qui transporte la belle au top de la popularité. Jupe serrée au ras des fesses, petite culotte blanche, soutien-gorge à dentelles pour souhaiter bonne chance aux étudiants... Keiko n'en rate pas une, toute perturbée qu'elle est par l'apparition de Yamagishi, un ancien camarade de classe qu'elle a autrefois honoré de ses faveurs buccales après un bizutage dans les règles. Reste que cette playmate du bulletin météo supporte mal d'avoir honoré un garçon aussi laid et collant, victime d'un laxatif que sa concurrente déchue lui destinait. Fâcheux lorsqu'une envie très pressante vous prend devant les caméras à une heure de très grande audience !

Censuré par un cache aux points stratégiques dans les étreintes, **Mademoiselle Météo** tient autant de la bande érotique que du pastiche des milieux de la télévision. Animation moyenne, l'intérêt résidant dans la personnalité de Keiko Nakadai, une parfaite salope douée d'une chance insolente et d'un coup de pied de kickboxer !

***Mademoiselle Météo/Weather Report Girl/Tenki Ane San**. Japon. 1993. Réal.: Kunihiko Yuyama d'après le manga de Satoshi Ando. Dist.: Eza Animation/Kaze/Okaz. Edité en version originale sous-titrée.*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988: Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoraiz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutant
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood







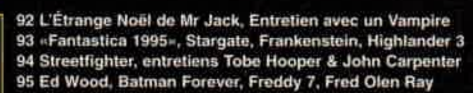












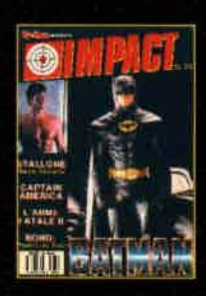
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les Trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborh, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
28 Robocop 2, Van Damme, Mel Gibson, Bruce Willis
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Aliens», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui



52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995











Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 20 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 31, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 35 36
37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63
64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37
38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50
51 52 53 54 55 56

VIDEO ET DEBATS

VIDEO ET DEBATS

Par Marc TOULLEC

Maigrichonne l'actualité vidéo en ce torride été. En salles, les films fantastiques sont nettement plus nombreux, c'est dire que la désertification des officines spécialisées dans la cassette locative restreint les sorties ! Quantitativement, la saison rationne les sorties, et qualitativement, les chefs-d'œuvre ne se bousculent pas au portillon des vidéo-clubs. Un nabot infernal en meilleure forme toutefois que sa première apparition (LA FIANCÉE DE LEPRECHAUN), un loup-garou new-wave (METALBEAST), une vampire folle de son corps (L'OEIL DU DÉMON), une revenante pour hanter Shannen Doherty (MORT... OU PRESQUE !), un revenant pour hanter Patsy Kensit (LE TOUR D'ÉCROU), une réalité virtuelle débordant dangereusement du cyber-espace (GRID RUNNERS), un virus informatique aussi nocif pour les ordinateurs que pour que ses usagers (TEKWAR II)... Heureu-



Jennifer Gooding (Patsy Kensit) : une gouvernante au seuil de la folie.

LE TOUR D'ÉCROU

La dernière adaptation en date d'un roman fameux d'Henry James dont la meilleure version cinématographique reste **Les Innocents** de Jack Clayton. Avec les meilleures intentions du monde, Rusty Lemorande ne pouvait que difficilement soutenir un seul instant la comparaison. Scénariste d'**Electric Dreams** et réalisateur d'un **Voyage au Centre de la Terre** abyssal (une production Menahem Golan inachevée que Albert Pyun put boucler avec des séquences entières de **Alien from L.A.**), Rusty Lemorande se risque néanmoins à cet exercice périlleux. L'intrigue victorienne, il la transpose au milieu des années 60. Jennifer Gooding est engagée comme gouvernante de deux orphelins, Miles et Flora, par leur oncle fumeur d'opium. Dévouée corps et âme à sa profession, elle se prend d'affection pour les enfants. Des enfants toujours sous la coupe de Quint, homme à tout faire de la maison qui, au-delà de la tombe, continue d'exercer sur eux, et tout particulièrement sur Miles, une influence maléfique. Jennifer Gooding apprend que la gouvernante précédente, Miss Jessell, maîtresse de Quint, est morte dans d'étranges circonstances. En dernier recours, elle s'enferme avec Miles, bien décidée à exorciser le mal du gamin...

Mis en images avec soin, mais sans goût ou personnalité particuliers, **Le Tour d'Écrou** ressemble à une banale histoire de fantômes dénuée du venin et des ambiguïtés qui faisaient le troublant magnétisme du chef-d'œuvre de Jack Clayton. Patsy Kensit traduit avec bien moins de force les frustrations sexuelles de la gouvernante coincée, moralement rigide, que Deborah Kerr incarnait en 1962. Bien trop jeune pour se prêter à l'interprétation d'une vieille fille rongée par le refoulement, le renoncement. Une mélodie lancinante de Simon Boswell et l'apparition du fantôme de Miss Jessell sous une pluie battante constituent les points positifs de ce remake qui ne s'imposait pas vraiment. Quant à l'image transmise du terrible Quint, elle porte davantage vers le mannequin ténébreux que vers le corrupteur rompu à toutes les dépravations.

The Turn of the Screw. Grande-Bretagne/France. 1992. Réal.: Rusty Lemorande. Int.: Patsy Kensit, Stéphane Audran, Marianne Faithfull, Julian Sands, Joseph England, Claire Szekeres... Dist.: TF1 Vidéo/Les Films de l'Astre.

GRID RUNNERS

Curieuse carrière que celle d'Andrew Stevens. Comédien, il figure en troisième position au générique du **Fury** de Brian de Palma, incarne un psychopathe que dégomme Charles Bronson dans **Le Justicier de Minuit**. Fils de la comédienne Stella Stevens, il fréquente également la saga familiale ***Dallas***. Belle gueule, honnête talent... Andrew Stevens se braque depuis quelques années sur la série B, conforté par le succès de la série de thrillers érotiques **Night Eyes**. Rapidement, il produit, réalise, tant des cochonneries softs comme **Illicit Dreams**, **Scorned/Poussée à Bout** que des comédies pour les familles (**The Skateboard Kid**)... Complice régulier de Roger Corman et Jim Wynorski, patron de la compagnie *Royal Oaks* où opère régulièrement Fred Olen Ray, Andrew Stevens devient au fil des années un pilier de la production vidéo. **Grid Runners** appartient à cette catégorie, opportuniste combinaison de kickboxing et de science-fiction post-**Cobaye**. De science-fiction ringarde faute de moyens conséquents et, surtout, d'imagination pour contrer l'absence de dollars.

En cette année 2025, les flics s'entraînent par de la réalité virtuelle. Là, David Quarry, policier des frontières, se mesure à différents adversaires répartis sur plusieurs paliers de difficulté classés de 1 à 10. Il se trouve que Dante, le seul qu'il n'ait pu vaincre, s'évade de son monde artificiel, aidé par un scientifique capable de transférer des programmes informatiques dans des corps de chair et d'os, une invention que compte bien rentabiliser un industriel sans scrupules. Après que son partenaire et ami ait été tué, David Quarry se lance aux trousses de Dante. Entre deux bastons, il tombe amoureux de Cathy, docile playmate en provenance elle aussi du cyber-espace.

Si le scénario n'est pas plus idiot qu'un autre, les effets spéciaux ont tôt fait d'enfoncer le film. Les désintégrations ne valent guère mieux que celles des ***Envahisseurs***, les pistolets laser crachent des rayons bleus... Et la visite du cyber-espace se passe carrément du moindre effet infographique ou visuel. La misère totale ! Même si les bagarres tombent en moyenne toutes les dix minutes, selon un tempo très kickboxing, même si quelques détails amusent (la République Populaire de Grande-Bretagne, Los Angeles comme ville pacifique !), **Grid Runners** agace.

USA. 1994. Réal.: Andrew Stevens. Int.: Don «The Dragon» Wilson, Michael Bernardo, Ken McLeod, Carrie Mitchum, Dawn Ann Billings, Stella Stevens, Loren Avedon... Dist.: Film Office Vidéo.

David Quarry (Don «The Dragon» Wilson), un flic cogneur.



Greta (Dawn Ann Billings), une dominatrice convaincante.

VIDEO ET DEBATS



Mothra : une mite géante contre un dragon atomique ! Un match orchestré par le vénérable Inoshiro Honda.

MOTHRA CONTRE GODZILLA

1964, entre **Atagaron** et **Dagora the Space Monster**, Inoshira Honda provoque une de ces rencontres titanesques dont le cinéma japonais de monstre se montre particulièrement friand. La mite Mothra, née en 1961 dans le sobrement titré **Mothra** du même Honda, rend tout naturellement visite au dragon Godzilla, bien moins affable qu'il le sera dans ses aventures suivantes. Si Godzilla s'extirpe du terrain vague où il était enterré, c'est pour se livrer aux destructions d'usage : centrale électrique, villes... Les minuscules tanks de l'armée et des essaims d'avions harcèlent le tyrannosaure atomique que même de violentes décharges électriques ne peuvent maîtriser. Plus efficace est l'intervention de Mothra, une mite dont l'œuf éclot dans une serre. Et c'est justement cette serre que Godzilla menace de ses rayons dévastateurs. Appelée à la rescousse, la mite malmène le dragon dans l'un de ces grands combats qui firent la réputation de ce genre de cinéma résistant mieux à l'épreuve du temps qu'on aurait pu le supposer. Faut avoir vu l'étrange volatile battre des ailes jusqu'à déclencher une tempête qui ébranle même Godzilla. Faut aussi l'avoir vu tirer son rival par la queue de ses petites mandibules... Des morceaux de bravoure authentiques. Que les effets spéciaux ne soient que de l'artisanat, des maquettes et des combinaisons de caoutchouc rajoute encore à l'impact de ces affrontements, même les plus désopilants sur le papier, surtout l'attaque de Godzilla par les deux chenilles qui l'immobilisent en tissant autour de lui une toile visqueuse. Éternel complice de Inoshiro Honda, Eiji Tsuburaya n'a pas son pareil pour ordonner les cités miniaturisées, pour provoquer la fonte de chars d'assaut, guider ses monstres chéris dans les décombres. Des tableaux qu'on peut préférer à la froide perfection des effets spéciaux de certaines méga-productions hollywoodiennes. Kitsch ? Sans doute. Ridicule ? Jamais, y compris lorsque deux larves sortent de l'œuf géant maternellement couvé par Mothra. «Des jumeaux » constate une photographe présente sur les lieux. Une réplique délicieuse qui, ailleurs, prêterait à la franche rigolade.

Difficile de ricaner à la vision de **Mothra contre Godzilla** car, à ses monstres, Inoshiro Honda y croit. Il les prend même à ce point au sérieux que son film diffuse des messages. Au passage, il accuse d'avidité criminelle des hommes d'affaires cupides à la tête de l'Entreprise Heureuse (!), acquéreurs auprès de pêcheurs de l'œuf dont ils comptent faire l'atout majeur d'un parc d'attractions. Le film prend carrément des allures de pamphlet anti-capitaliste, de satire, lorsque l'entrepreneur floué et le yakuza s'entretuent pour le contenu d'un coffre bien rempli tandis que Godzilla approche dangereusement. Si **Mothra contre Godzilla** génère le lot classique de bestioles aux dimensions cyclopéennes, il met aussi en scène les Aelinas, deux prêtresses lilliputiennes hautes d'une dizaine de centimètres. Ces Aelinas, citoyennes de l'Île de l'Enfant, commandent à Mothra et, pour accélérer l'éclosion de l'œuf, poussent la chansonnette.

Naïf mais pas infantile, **Mothra contre Godzilla** alterne chocs de titans et instants de poésie pure renforcés par un technicolor resplendissant. Évidemment, tous les stéréotypes du film de monstre nippon se donnent rendez-vous. Le reporter intrépide, l'armée tenue en échec, la hantise sous-jacente des cataclysmes naturels, la hantise plus présente encore des retombées des explosions nucléaires sur Hiroshima et Nagasaki... Un cliché inhérent à Godzilla et aux autres monstres qui le suivirent sur les écrans. Pour cause : si les bombardiers américains n'avaient pas largué les deux bombes atomiques, jamais cette forme de cinéma populaire, alarmiste et reflet d'une véritable inquiétude, n'aurait vu le jour. De l'influence de l'Histoire sur l'imaginaire d'un des cinéastes les plus importants du cinéma japonais, les plus décriés aussi et qui, bon an mal an, rallie à sa cause d'anciens détracteurs. D'ici à ce qu'il soit institutionnalisé !



L'œuf sacré de Mothra : une séquence empruntée à The Thing d'Howard Hawks.

Mosura tai Gojira. *Japon. 1964. Réal. : Inoshiro Honda. Int.: Akira Takarada, Yuriko Hoshi, Hiroshi Koizumi, Yu Fujiki, Emi & Yumi Ito et Harou Nakajima dans la peau de Godzilla. Dist.: Canal + Vidéo. Sorti à la vente à la mi-juin. Édité en version sous-titrée.*





Un loup-garou transylvanien dans la tradition, recouvert d'un épiderme blindé à l'épreuve des balles, même en argent !

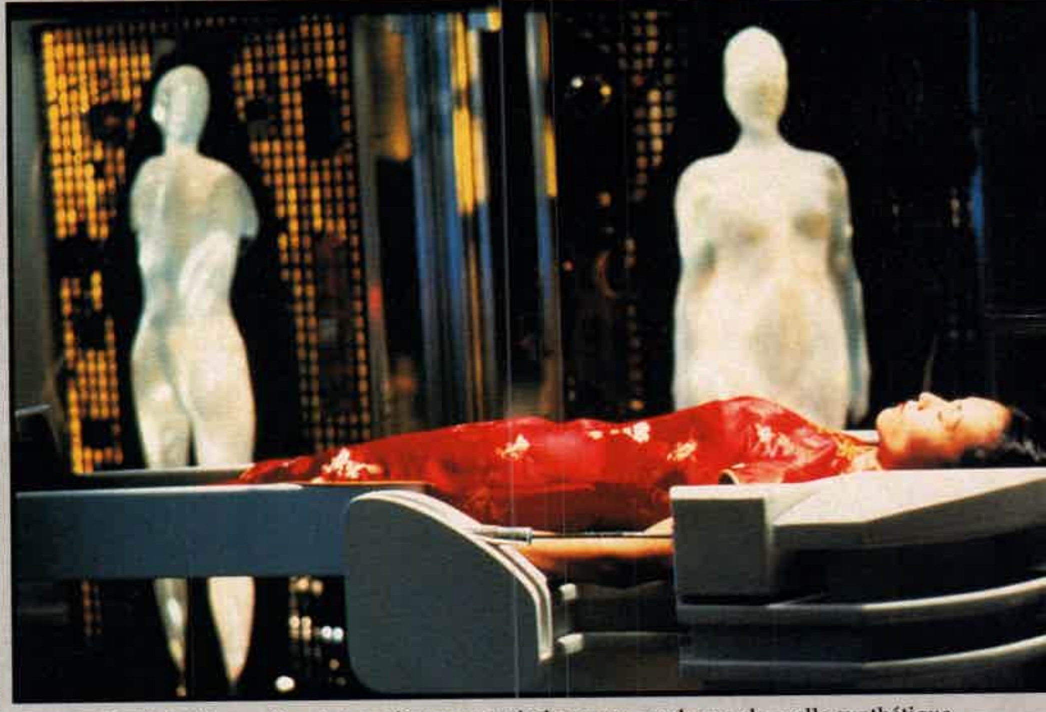
METALBEAST

Une série B qui pourrait très bien être l'énième avatar de la série **Hurlements** ! Dotée d'un petit plus toutefois, histoire de corser un peu l'histoire typique du loup-garou sanguinaire en activité une nuit de pleine lune. Cet apport non négligeable : le lycanthrope est recouvert d'une peau d'acier, fruit des recherches d'Anna de Marco, une jolie scientifique à la solde de l'armée américaine. A la demande du colonel Miller, elle et son équipe greffent donc leur épiderme blindé sur le corps de Butler, un militaire congelé vingt ans durant après qu'il se soit injecté le sang d'un loup-garou abattu dans les Carpathes. Le prétendu défunt ne tarde pas à se métamorphoser en monstre et décime les locataires du centre de recherches. Ce ne sont plus des balles d'acier qu'il faudra pour l'arrêter, mais des obus dont la tête provient de la fonte de médailles et pièces de collection. Interprété par Kane Hodder (le dernier Jason en date) et «habillé» par John Buechler, le prince du maquillage des budgets serrés, la bête donne autant dans le Terminator que le monstre velu façon Rob Bottin. Le principe de base (les victimes potentielles captives d'un lieu clos) provient quant à lui d'**Alien** ! Il fallait au moins ça pour injecter quelques très écarlates globules rouges au mythe du lycanthrope dont le meilleur émissaire récent demeure tout de même le **Full Eclipse** de Tony Hickox. Dans le même but de réactualisation, Alessandro de Gaetano insiste sur les souffrances du loup-garou en devenir, un cobaye auquel les scientifiques collent méthodiquement une peau à l'épreuve des projectiles. De confection honnête, assez gore, servi par les habituels mouvements de caméra subjective, **Metalbeast** se laisse agréablement fréquenter.

***Project : Metalbeast**. USA. 1994. Réal.: Alessandro de Gaetano. Int.: Kim Delaney, Barry Bostwick, John Marzilli, Musetta Vander, Kane Hodder, Dean Scofield... Dist.: Delta Vidéo. Sortie location en août.*

TEKWAR II - TEKLORDS

Le second épisode d'une série de téléfilms inspirés de romans rédigés par le Captain James T. Kirk en personne, William Shatner. Aussi producteur et interprète de Walter Blascom, big boss d'une agence d'investigation mode CIA high-tech, l'ex-commandant de l'Enterprise décrit une société future menacée par un virus informatique particulièrement nocif qui attaque autant les intelligences artificielles que le cerveau humain. Libéré sur Internet et les autoroutes de l'information, il pourrait s'avérer particulièrement dévastateur. Le possesseur d'un antidote deviendrait probablement l'homme le plus puissant du monde au terme d'un chantage au niveau des nations. C'est justement la suprême ambition que nourrissent le trafiquant Sonny Hokori depuis sa cellule et son commanditaire, l'industriel Bennett Sands, concubin de Kate Kerrigan. Son ex-mari en disgrâce, Jake Cardigan, menant l'enquête auprès de son partenaire Sio Gomez, l'affaire se corse singulièrement. Elle se corse d'autant plus que le virus prend les formes de la jolie Tora, sœur de Hokori, dont l'esprit survit dans un ordinateur. Pour reprendre forme humaine, à savoir un androïde à son image, Tora tente de monnayer le virus...



De l'art et la manière de transférer un esprit dans une enveloppe charnelle synthétique...



Jake Cardigan (Creg Evigan) : chasseur de virus.

Interface, hologrammes, circuits informatiques, gadgets sophistiqués (dont une cagoule-morphing) et prisons cryogéniques composent cet adroit thriller de science-fiction, plutôt déconcertant pour qui végète à une conception très classique du genre. Malheureusement, la confection de ce téléfilm reste quant à elle très conventionnelle, appliquée certes mais à mille lieues des innovations d'un scénario qui se base parfois sur des éléments techniques quelque peu barbares. Bref, les nostalgiques d'une SF à la H.G. Wells et autre Jules Verne n'y comprendront pas grand chose. Quant aux usagers d'Internet et autres maniaques du software, ils trouveront là matière à débat même si les effets spéciaux ne se hissent pas vraiment à la hauteur du propos. Les restrictions économiques, esthétiques et narratives de la télévision ne sont pas vraiment les meilleurs serviteurs de la cause **Tekwar**.

***Tekwar II - Teklords**. USA. 1994. Réal.: George Bloomfield. Int.: Creg Evigan, Eugene Clark, William Shatner, Torri Higginson, Sonja Smiths, Marc Marut... Dist.: Universal Vidéo. Sortie location mi-juillet.*


Shannen Doherty : la midinette s'émancipe.

MORT... OU PRESQUE !

Gamine dans *La Petite Maison dans la Prairie* puis vedette du soap-opera *Beverly Hills 90210*, Shannen Doherty cherche visiblement à modifier son image de comédienne-midinette juste bonne à illustrer la une des hebdomadaires télé. Dans **Mort... ou Presque !**, elle incarne Katherine Roshak, professeur en psychiatrie hantée par des apparitions spectrales de sa défunte mère, tuée dans une explosion quatre ans auparavant. Phénomène paranormal ou complot visant à voler quelque sept cent mille dollars ? Il faudra attendre les dernières minutes, que l'héroïne se retrouve nez à nez avec sa mère en putréfaction, dans son propre cercueil, pour que la lumière se fasse sur cette ténébreuse affaire. Le flic Dominic Delaserra lui prête main forte, quitte à se retrouver derrière les barreaux.
Bien qu'un cadavre en vadrouille ne fasse pas forcément un film fantastique, **Mort... ou Presque !** ruse adroitement avec le spectateur sans, toutefois, atteindre la virtuosité macabre des **Diaboliques**. Même si le rationnel l'emporte (enfin pas tout à fait), Ruben Preuss soigne si bien les effets que son film génère quelques séquences grand-guignolesques propres à fournir quelques doux frissons, le visage décomposé de la «revenante» et ses yeux saillants suffisant au succès de l'opération peur. Bref, en dépit de quelques ficelles en peu grosses et d'une Shannen Doherty un peu mince dans son interprétation, **Mort... ou Presque !** honore son contrat.

Almost Dead. USA. 1993. Réal.: Ruben Preuss. Int.: Shannen Doherty, Costas Mandylor, John Diehl, William R. Moses, Steve Inwood, Eric Christmas... Dist.: PFC Vidéo. Sortie location en juillet.


Christina Fulton : une vampire expressionniste.

L'ŒIL DU DÉMON

Producteur de petits films vaguement intello (voir récemment **Cool Surface/Sous Tension** avec Robert Patrick et Tery Hatcher), Cassian Elwes décide de rénover l'image du vampire au cinéma. Visiblement inspirés par les films de Jean Rollin (**Le Viol du Vampire**, **La Vampire Nue**...), ce curieux entrepreneur et le réalisateur Jon Jacobs suivent donc les pérégrinations d'une très pulpeuse fiancée des ténèbres, Louise Balfour, fraîchement ressuscitée. Dans les années 30, celle-ci se pend parce que son amant couchait aussi avec sa mère. Sous l'emprise de son esprit maléfique qui s'exprime par l'intermédiaire d'une voix off caverneuse, la belle vampire se présente à Carlos, photographe de charme malmené par un propriétaire à qui il doit 10.000 dollars, et détenteur d'une clef qui permettrait d'ouvrir le coffre contenant l'acte de propriété de l'hôtel The Tides, théâtre du drame passé. Après quelques déboires érotico-sanglants, le photographe fauché et la vampire aux bonnets D filent le grand amour.
Côté fantastique, **L'Œil du Démon** ne porte pas très loin. Des fausses canines, de l'hémoglobine, des asticots sur un bifteck, une tête tranchée, quelques objectifs déformants pour accentuer l'ambiance onirique, effets de faux raccord... Très belle, Christina Fulton se la joue façon expressionnisme allemand, **Nosferatu** muet, riboulant des yeux, donnant dans une pantomime décalée, saccadée... Une interprétation astucieuse ou ridicule ? Tantôt l'un, tantôt l'autre. Évidemment, lorsque celle-ci dévoile ses charmes dans une étreinte généreusement arrosée de sang, les choses prennent une tournure plus intéressante. Ambitieux, prétentieux, dissertant sur le sens de la vie et de la mort, **L'Œil du Démon** n'est en définitive qu'un tout petit film qui se prend très au sérieux. Pas inintéressant néanmoins. L'amateur éclairé de science-fiction littéraire aura remarqué au générique le nom de l'écrivain Fritz Leiber : le film s'inspire d'une de ses nouvelles les plus obscures.

The Girl with the Hungry Eyes. USA. 1993. Réal.: Jon Jacobs. Int.: Christina Fulton, Isaac Turner, Leon Herbert, Bret Carr... Dist.: Delta Vidéo. Sortie location en juillet.


Leprechaun (Warwick Davis) au volant d'un bolide à sa taille.

LA FIANCÉE DE LEPRECHAUN

Le gnome le plus avare des légendes celtiques, le plus méchant aussi, refait surface dans cette séquelle au premier **Leprechaun** qui, tout nanar post-**Freddy** qu'il est, a remporté un solide succès (9 millions de dollars de recettes en salles et 120.000 cassettes vendues !). À Mark Jones, parti vers des budgets plus confortables, succède Rodman Flencher, le mille et unième poulain de l'écurie Roger Corman, le producteur-réalisateur qui n'en finit pas de révéler des talents. Remarqué pour le court métrage **The Bloody Mutilators**, une satire politique, Rodman Flender suit la production d'une vingtaine de titres pour son mentor. Toujours sous sa tutelle, il réalise **The Unborn**, variation sur le thème des manipulations génétiques, le thriller érotique **In the Heat of Passion**, et écrit le romantique **Dracula Rising**. Après un épisode de la série *Les Contes de la Crypte*, Flender change de crémerie et tourne ce **Leprechaun 2**.
Lutin diabolique, le Leprechaun fête ses 1000 ans le jour de la Saint Patrick et cherche la belle de ses rêves. Faute d'avoir réussi à lui passer la bague au doigt, il jette son dévolu, dix siècles après, sur Bridget, une adolescente habitant Los Angeles, petite amie de Cody Ingels qui arnaque des touristes en les promenant dans les zones les plus insalubres d'Hollywood. À Cody et son oncle alcoolique de freiner au mieux les ardeurs du Leprechaun qui enferme la mignonnette dans son repaire. Pour ça, il n'y a qu'une solution, ponctionner une pièce d'or dans son trésor et l'embrocher avec du fer forgé, le seul moyen de l'anéantir...
Rodman Flender fait nettement mieux que son prédécesseur, lequel plagiait ouvertement Freddy Krueger sous son jour le plus farceur. Drôle certes, son affreux lutin n'en reste pas moins libidineux, prêt à engrosser une gamine, malsain, cruel, sardonique, plus pingre encore qu'un Harpagon. Radin au point d'arracher une dent en or à un clochard, et le doigt qui va avec la bague à un yuppie. Et grand amateur de whisky irlandais comme le montre si bien une séquence dans un pub où le nabot maléfique concourt au titre de plus grand buveur avec l'oncle Morty ! Croquemitaine au potentiel plus vaste qu'il n'y paraît au prime abord, le Leprechaun bénéficie de plus du soin plastique du jeune réalisateur qui tire de très belles et très inquiétantes images du maquillage de Gabe Bartalos. En attendant un **Leprechaun 3** situé à Las Vegas !

Bride of the Leprechaun/Leprechaun 2. USA. 1994. Réal.: Rodman Flender. Int.: Warwick Davis, Charlie Heath, Shevonne Durkin, Sandy Baron, Clint Howard, Kimmy Robertson... Dist.: Delta Vidéo. Sortie location en juillet.


Le nabot celtique et sa douce (Shevonne Durkin) : des fiançailles douloureuses...

ZE CRAIGNOS MONSTERS

Par Jean-Pierre PUTTERS

LE RETOUR



C.H.U.D.

1984. U.S.A. De Douglas Cheek. Avec John Heard, Kim Greist, Daniel Stern, Christopher Curry.

C.H.U.D. signifie dans la VO «Cannibalistic, Humanoid, Underground, Dwellers». C'est pas que c'était difficile à traduire, avec un «humanoides cannibales habitant les souterrains», on s'en tirait même assez bien, mais l'ennui c'est qu'alors ça ne faisait plus C.H.U.D., mais H.C.H.S. Eh oui, ça faut le savoir. Essayez donc de sortir un film qui s'appelle H.C.H.S. (à vos souhaits !). Surtout avec cette manie des séquelles. Parvenu à H.C.H.S. 6, vous imaginez la pauvre caissière au bout du centième spectateur comment faudrait l'éponger. Les Français, pas cons, (les Français sont rarement cons...) l'ont donc traduit par «Cannibales, Humanoïdes, Usurpateurs, Dévastateurs». C'est pas terrible, mais ça fait C.H.U.D., n'empêche. Attention toutefois à ne pas confondre avec «Citoyens des HLM Urbains Débusqués», ce qui n'aurait strictement rien à voir.
C.H.U.D. se veut une allégorie cynique sur les plaies de notre société industrielle produisant à la fois des déchets et des clochards. Deux produits qui, combinés, s'entendent pour nous revenir à la figure sous la forme de mutants franchement moches vivant dans les égoûts et venant dévorer à la surface les passants isolés. Oui, c'est affreux, je sais, mais l'égoût et les douleurs, ça ne se discute pas, vous savez.



DEUX NIGAUDS ET LA MOMIE

Abbott and Costello Meet the Mummy. 1955. U.S.A. De Charles Lamont. Avec Bud Abbott, Lou Costello, Marie Windsor, Eddie Parker

Les momies se suivent et se ressemblent, sauf chez Abbott et Costello. Dès le départ, la façon dont ce dernier demande sérieusement si une momie est un homme, puisqu'on dit toujours «une momie», calibre vite le niveau humoristique du scénario. Ceci dit, il a raison : les momies nous montrent rarement leur sexe et on ne saluera jamais assez la pudeur de ces gens-là. Dans une ambiance très «Cigares du Pharaon», nos deux compères tentent de retrouver un fabuleux trésor que leur disputent deux bandes rivales. Évidemment c'est très lourd. Le duo n'est pas du genre à abandonner facilement un gag qui fonctionne et ils reprennent cinq fois la séquence du cadavre découvert puis aussitôt disparu dès qu'on amène des témoins. Ou celle du médaillon dans le hamburger, mâché longuement par un Costello à grand renfort de bruitages de vaisselle cassée. Mais il y a des lueurs : quand Abbott et un bandit s'affublent d'un costume de momie et croisent le véritable monstre. Un personnage leur demande alors «mais quel est le vrai» ? Et nos trois momies de lever aussitôt la main dans un ensemble parfait. Ce film marquera la fin des aventures du célèbre team ayant exploré la quasi-majorité des personnages-clé du fantastique.



AU-DELÀ DU RÉEL

The Outer Limits. Epis. Tourist Attraction.1963. U.S.A. De Laslo Benedek. Avec Ralph Meeker, Henry Silva, Janet Blair.

Belle bête au demeurant, ce poisson légendaire et amphibie est un Iptyosause, pour ceux que ça intéresse (les autres, allez m'attendre au paragraphe suivant, j'arrive...). Plus ancien que le déjà très vieux cœlacanthe, la légende prétend que nos ancêtres savaient communiquer avec lui, sans préciser toutefois ce qu'ils pouvaient bien se raconter. De plus l'animal émet des sons étranges capables de casser les objets. Un peu comme Patrick Bruel, si vous voulez, mais lui c'est les oreilles.
L'action se déroule dans une république d'Amérique latine où le dictateur Mercurio (fabuleux Henry Silva) se plaint de voir les touristes déserter sa région depuis sa prise de pouvoir. Ce qui est vache, ils n'ont qu'à aller voir à Toulon si c'est mieux, tiens ! Devant cette pêche miraculeuse, Mercurio baptise la bête «Iptyosaurus Mercurius» sans qu'un soldat autour de lui n'ose rigoler, et se frotte déjà les mains à la pensée de tous les bons touristes que cela va attirer. Hélas, ses congénères aquatiques viennent libérer le monstre et, en unissant leur voix, détruisent le barrage qui inonde la vallée, tandis qu'un commentaire sentencieux (comme toujours dans la série *Au-delà du Réel...*) glose d'importance sur l'ambition, la vanité et la cupidité des hommes, et que donc, c'est pas bien, quoi...



CENTRE TERRE 7ème CONTINENT

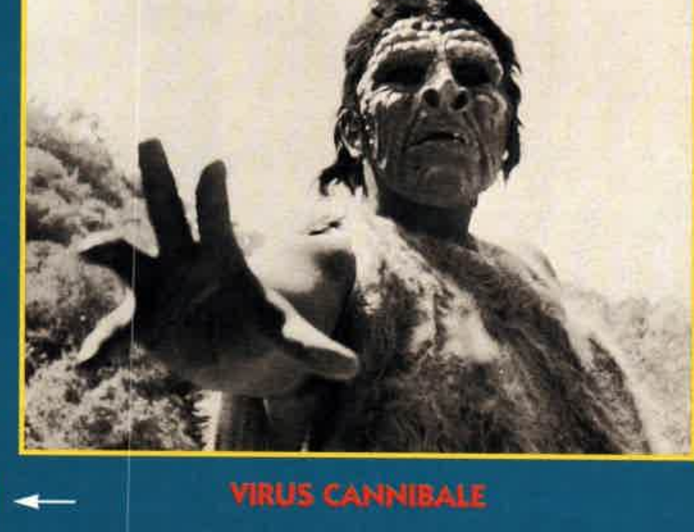
At the Earth's Core. 1976. G.B. De Kevin Connor. Avec Doug McClure, Peter Cushing, Caroline Munro, Cy Grant.

Ces deux animaux superbes, appelés les Bos (forts...) appartiennent à une faune qu'on ne s'attendait pas à trouver sous notre écorce terrestre. Doug McClure joue l'équipier d'un Peter Cushing cabotinant dans le rôle d'un savant cinoque rêvant de forer la roche à l'aide d'une taupe métallique rappelant assez la phallofusée du réjouissant **Flesh Gordon**. Il s'enfonce toujours plus avant tandis que son assistant l'avertit, *«arrêtez, arrêtez Patron»*, mais hélas, peine perdue, le Boss fore (vous avez vu ? ça fait deux fois !). Ils centraterrissent dans un monde hostile régi par les Mahars, sorte de perroquets volants dont un clignement d'œil bleuâtre signifie un ordre télépathique envoyé à leurs soldats, les Sagots, tenant en esclavage les rares humains vivant dans le coin (qui parlent parfaitement l'anglais, ce qui surprend mais arrange tout le monde). Le héros ne plaisante pas : il fomente la rebellion, se fait la belle Caroline Munro, châtie le traître, abat les six Mahars, puis abandonne aussitôt Caroline Munro pour remonter à la surface car, c'est pas tout ça, mais après **Le Sixième Continent** et celui-ci, il y a encore **Le Continent Oublié** à se farcir.

EQUINOX

1971. U.S.A. De Jack Woods. Avec Edward Connell, Fritz Leiber (l'écrivain !), Barbara Hewitt, Robin Christopher.

En marchant du pied gauche dans une grotte abandonnée, quatre étudiants découvrent un livre satanique qui, justement, sent mauvais. Passerelle entre deux mondes, l'ouvrage permet l'irruption de créatures démoniaques dans notre monde à nous. Une immense pieuvre, un gorille à tête de démon, un diable volant à cornes, queue, et longues ailes, ainsi qu'un guerrier pygmée géant (si, si, mais ça vient d'un autre monde, on vous dit) qui agressent nos héros comme s'ils sortaient d'un **Evil Dead** premier du nom. Et la référence n'est pas innocente car **Equinox** naquit d'abord sous la forme d'un brouillon 16mm tourné par quelques amateurs inspirés, dont Dennis Muren et David Allen effectuant là leurs premiers pas dans les effets spéciaux (Sam Raimi avait de même tourné un petit **Evil Dead** de 10 minutes en Super 8 afin d'intéresser quelques investisseurs à son projet). Ce petit **Equinox** atterrit sur le bureau du producteur Jack Harris (**Blob, Dinosaurus, Attention au Blob**) qui s'écria aussitôt, je cite, *«Oh la la !»*, mais le métier reprit vite le dessus et, pourvu de nouvelles scènes tournées sur plus de quatre ans, le film sortit enfin dans le circuit professionnel. L'âge des acteurs évolue au fil des séquences, mais ils jouent si mal que personne ne s'en aperçoit.





VIRUS CANNIBALE

Virus Inferno dei Morti-Viventi. 1979. Italie. De Vincent Dawn (Bruno Mattei). Avec Margit Evelyn Newton, Frank Garfeeld, Robert O'Neal.

Virus Cannibale date de la période post-**Zombie**. À tel point que Mattei reprend sans vergogne des scènes du film de Romero, agrémentées il est vrai de séquences censées authentifier un tournage en Afrique où, visiblement, l'équipe n'a jamais mis les pieds, ou alors vraiment, en voyage de noces. Après un perroquet, des singes et un troupeau d'éléphants, il nous balance même un kangourou ! Erreur de stock-shots, excusez-le. Le scénario y va fort : un virus de synthèse destiné à régler les problèmes de la surpopulation dans le quart-monde génère une armée de zombies se répandant dans la jungle. Heureusement les dialogues sont à la hauteur : *«J'ai l'impression qu'ils se passent des choses étonnantes»* juge un technicien, tandis que plus loin, les acteurs vomissent pour bien traduire au spectateur toute l'horreur de la situation. Quant aux militaires, ils n'en ratent pas une. *«Visez la tête, visez la tête»* leur crie-t-on depuis le début, et nos braves soldats de tirer au corps pendant tout le métrage. C'est rien, c'est des militaires...

THE BLOOD DRINKERS

1966. Philippines. De Gerardo de Leon. Avec Ronald Remy, Amalia Fuentes.

Le Fantastique philippin n'a jamais vraiment besogné dans la dentelle et c'est ça que l'on aime chez lui. Après **Terror is a Man**, une variation sur le thème de *L'Ile du Dr. Moreau* où un savant fou transforme des hommes en Leotard (tiens, quelle drôle d'idée !). Ah non, attendez, en léopard. Je me disais aussi, quel intérêt ? Et avant sa célèbre série des «Blood Island», dont seul le fameux **Médecin Dément de l'Ile de Sang** nous est parvenu, Gerardo de Leon se penchait sur cette colonie de buveurs de sang pratiquant la succion de groupe. Leur chef, véritable gourou de secte et sans scrupule aucun (sa maîtresse se mourant, il vient prélever le cœur de la sœur jumelle) a le pouvoir de se rendre invisible, de ressusciter les morts, de se changer en chauve-souris et de suivre un épisode entier des Grumelot et Dupinson sans zapper. Un genre de surhomme, quoi !



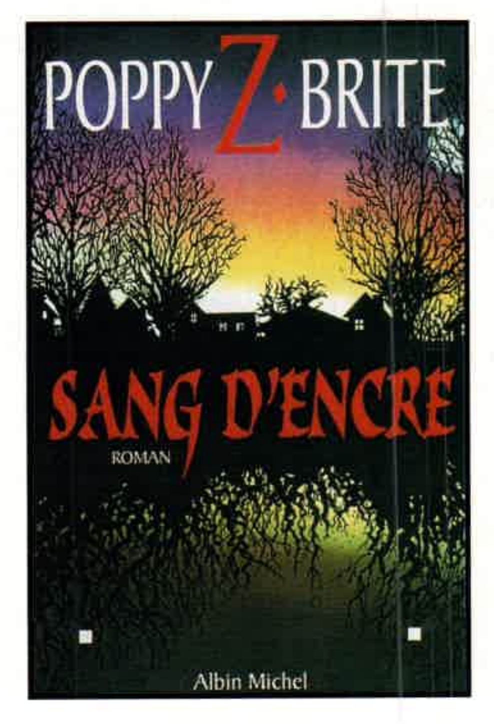
MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

INSOMNIE
Stephen King (*Albin Michel*)

Le nouveau Stephen King commence comme du John Irvin, continue dans un esprit K. Dick fortement prononcé, et se termine en plein Lovecraft. Le tout plongé dans un univers «kingien» où le lecteur habitué trouvera facilement ses repères. L'action se déroule à Derry, ville à peine remise des ravages de *Ça*. Le héros, d'abord observateur, se retrouve en première ligne un peu malgré lui. La description des événements est longue et minutieuse, rien n'échappe à King. Mais *Insomnie* révèle des ambitions plus inattendues chez King. L'écrivain disserte ici sur l'aléatoire, le destin, le rôle de chacun sur celui-ci, et ce le plus sérieusement du monde à travers Ralph Roberts, un vieux monsieur qui dort de moins en moins. Et moins il dort, plus il voit de choses. Il s'élève a un niveau supérieur, un niveau où de petits docteurs chauves s'amusent avec le destin de l'humanité. Quel est le rôle de Ralph dans tout cela ? Pourquoi acquiert-il ces pouvoir ? En quoi la venue d'une porte-parole pro-avortement à Derry peut-elle aboutir à un drame de dimension planétaire ?
C'est en répondant doucement et tranquillement à toutes ces questions que King bâtit son livre le plus curieux à ce jour. Une œuvre étrange et un peu trop longue (plus de 700 pages, au moins 200 de trop) où il reprend ses thèmes de prédilection et va plus loin. Il les aborde sous un autre angle et révèle un autre style de réflexion plus profond, même si le livre reste assez moral et si l'auteur hésite à s'engager franchement sur les sujets de société comme l'avortement, le féminisme, etc.. Des thèmes qu'il aborde pour la première fois aussi directement. Pour autant, *Insomnie* est empreint d'une poésie rare et d'un suspense dense. Un alliage auquel King ne nous avait pas vraiment habitués.



SANG D'ENCRE
Poppy Z. Brite (*Albin Michel*)

On ne peut être que fier que notre rubrique porte le même titre que ce formidable bouquin. Poppy Z. Brite avait déjà frappé fort avec *Âmes perdues*, son roman sur des vampires ados dont nous avions parlé avec elle dans le numéro 89. La voilà qui revient avec un petit chef-d'œuvre, le mot n'est pas trop fort. *Sang d'encre* raconte l'histoire de Trevor Black, le fils d'un dessinateur de comics qui a assassiné sa femme et son deuxième enfant avant de se suicider, et de Zachary Bosch, un pirate informatique de la Nouvelle Orléans en fuite qui se réfugie dans une petite ville de Caroline du Nord où il y rencontre Trevor. Les deux jeunes gens tombent profondément amoureux l'un de l'autre, et emménagent dans la maison où le père de Trevor a commis ses odieux crimes. Là, Trevor trouvera enfin les réponses à toutes les questions qu'il se pose...
Ouvertement gay, incroyablement violent, profondément malsain et perturbant, *Sang d'encre* est une sorte de *Shining* des années 90, version très hard. Chaque page dégouline de l'atmosphère putride de la maison maudite de Missing Miles et installe un climat inquiétant. Poppy Z. Brite ne déçoit pas. Elle continue d'étonner et de surprendre. Son *Sang d'encre* est largement supérieur à *Âmes perdues* qui était pourtant déjà excellent. Ici, elle se lâche, ne reculant devant aucun tabou, ne s'imposant aucune limite. Son bouquin ouvre une porte dans laquelle, on l'espère, beaucoup de jeunes auteurs de fantastique vont s'engouffrer.

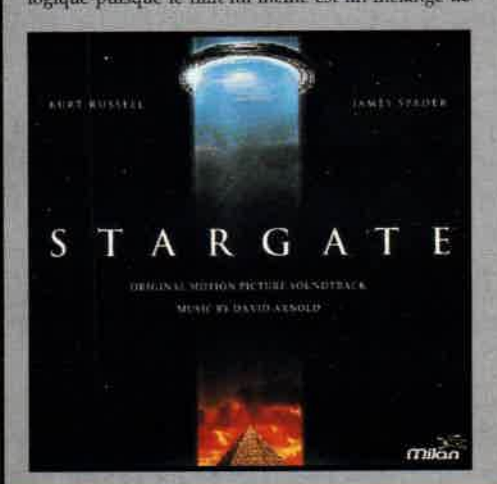
À SEPT PAS DE MINUIT
Richard Matheson (*Denoël*)

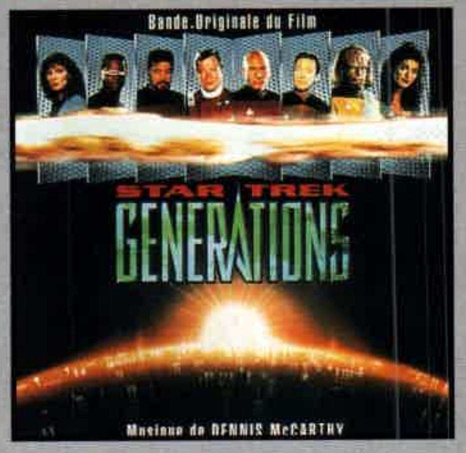
Richard Matheson, légendaire auteur de science-fiction, revient avec son dernier roman à ses premières amours : l'espionnage et l'esprit ***Quatrième Dimension*** dont il était l'un des scénaristes-piliers. Chris Barton est un mathématicien qui travaille pour le gouvernement, un gros lecteur de romans d'espionnage et de SF qui se retrouve embarqué dans une incroyable aventure. En rentrant chez lui un soir, il prend en stop un clochard égaré. Erreur fatale. Le clochard lui propose un pari : il peut le faire douter de la réalité des choses. Fatigué et pressé de se débarrasser de cet invité impoli, Chris accepte. Et le voilà propulsé dans une épopée qui l'entraînera à travers le monde à la recherche d'une réalité perdue...
Au-delà d'une première lecture facile de ce roman apparemment d'une naïveté confondante, *À sept pas de minuit* s'impose comme un hommage ultime au genre, un récit apparemment d'une étonnante simplicité mais totalement détourné par une révélation finale qui nous laisse, au choix, une impression d'inachevé, ou un goût de folie totale. En cela, Matheson a particulièrement bien réussi son coup.

DISQUES

STARGATE
David Arnold (*Milan*)

Ami d'étude de Danny Cannon, David Arnold a débuté dans la bande originale en composant celle du premier film de Cannon, **Young Americans**. **Stargate** est sa seconde composition. Et le jeune musicien peut s'en donner à cœur joie et y refourguer tout ce qui l'a passionné dans sa jeunesse. C'est ainsi que l'on reconnaît dans cette BO des passages semblant appartenir à **Rencontres du Troisième Type**, **Star Wars** ou même **Lawrence d'Arabie**. Ce qui n'est rien d'autre que logique puisque le film lui-même est un mélange de





ces trois œuvres. Du coup, on attendra un peu pour juger du talent personnel d'Arnold. Ici, il s'est contenté de faire du neuf avec du vieux.

STAR TREK - GÉNÉRATIONS
Dennis McCarthy (*Vogue*)

Le thème de la série télé ***Star Trek Next Generation*** composé par Jerry Goldsmith n'a rien à voir avec la musique de cet opus 7 de **Star Trek**. C'est David McCarthy, qui composait déjà la musique des épisodes de la série, qui s'y est collé. Si McCarthy n'est pas encore très connu, il risque de le devenir très vite. Sa composition s'insère avec merveille dans l'univers trekky. Il a su créer une musique qui réussit à s'imposer d'elle-même sans être franchement originale. À noter dans le disque une grosse nouveauté : 16 plages consacrées aux effets sonores du film. Vous mettez ça à fond avec plein de petites lumières qui s'allument et qui s'éteignent partout, et c'est **Star Trek** dans votre salon !

BATMAN FOREVER
Atlantic

En attendant la musique composée par Elliot Goldenthal, qui succède à Danny Elfman, voici la compilation des chansons du film. À l'instar du premier **Batman** pour lequel Prince avait composé un album entier, seuls trois ou quatre morceaux de cette compil se trouvent effectivement dans la bande-son du film. Cela dit, le niveau est plutôt très bon puisqu'on retrouve U2, Seal, PJ Harvey, Nick Cave, Michael Hutchence ou encore Massive Attack. Le morceau de U2, «Hold me, thrill me, kiss me, kill me», qui a tout du tube instantané, l'emporte haut la main sur ses petits camarades, suivi de près par le slow de Seal et un rap affolant de Method Man pour nous raconter qui est vraiment L'Homme Mystère. Du bon niveau donc. On aimerait pouvoir en dire autant du film.



interview

ANGELO BADALAMENTI

Pour la seconde fois, Angelo Badalamenti s'exprime dans nos colonnes. Le prétexte de cet entretien : la sortie de sa toute dernière composition. Pour être honnête, *La Cité des Enfants Perdus* ne constitue pas son meilleur travail, mais il porte sa marque, la patte de son style décalé, marginal, doux-amer. Un Badalamenti moyen qui nous a quand même valu le plaisir de rencontrer lors du dernier Festival de Cannes ce musicien au talent immense, doublé d'un incorrigible et passionnant bavard.

Ce n'est pas avec *La Cité des Enfants Perdus* que vous échapperez à votre image de musicien des films étranges, bizarres...

Oh, vous savez, les images, moi, je m'en fous un peu. On m'a souvent mis dans cette catégorie à cause de mon travail avec David Lynch. Mais c'est oublier que j'ai fait des films comme **Cousins**, **National Lampoons Christmas Vacation** ou d'autres qui n'ont vraiment rien de bizarre. Personnellement, j'aime travailler sur des films qui me donnent la possibilité de créer une musique inhabituelle, un peu décalée. Je préfère avoir le luxe de pouvoir écrire ce genre de chose. Bien sûr, ça ne me dérange pas de faire des films plus classiques comme **Cousins**. Mais même sur ce genre de films, on me dit que ma musique n'a rien d'habituelle. Peut-être en fait que je n'ai pas la même notion de la normalité que le reste des gens. Ma musique se doit d'être obsédante, elle doit commencer «normalement» puis se transformer en autre chose sans même que vous remarquiez la transition. Du coup, mes compositions se sont inscrites dans la normalité et ce qui était normal ne l'est plus vraiment. Mais l'auditeur ne s'en est pas aperçu. Dans **La Cité des Enfants Perdus**, il y a un thème joué à l'orgue de barbarie par le dresseur de puces : il débute comme n'importe quel morceau d'orgue, puis commence subtilement à changer, devenant de plus en plus tordu, de plus en plus intense, de plus en plus étrange. J'adore ça. À partir de ce morceau, la musique du film change totalement.

Le film fait énormément appel à la technique et aux effets visuels. En revanche, la musique reste assez sobre, très orchestrale...

En fait d'orchestre, j'ai pas mal utilisé le synthétiseur. Rien ne remplacera jamais le cœur que peut donner un orchestre à une œuvre, mais il est parfois plus facile de travailler sur synthétiseur, le son de certains instruments synthétisés étant parfois meilleur que l'original. Je suis malgré tout parti à Prague pour enregistrer les grands morceaux symphoniques avec l'orchestre national de Tchécoslovaquie. Pour en revenir à votre question, j'ai senti très vite que l'important dans le film, ce n'étaient ni les effets, ni les images fortes, mais cette relation entre le grand frère et la petite fille. J'ai donc essayé de me concentrer là-dessus et d'apporter une authenticité à cette relation en lui donnant un vrai cœur. D'où le fait que la musique paraisse si simple.

Est-il vrai que Caro et Jeunet ont simplement tapé à votre porte pour vous demander de travailler avec eux ?

Non, pas du tout. J'étais à New York. David Lynch était à Paris pour travailler sur la pub *Barilla* avec Gérard Depardieu. J'en ai d'ailleurs écrit la musique, comme d'habitude, ai-je envie d'ajouter. David et moi sommes comme des frères, comme les siamoises dans **La Cité**... Sauf qu'on ne fait pas la cuisine. On mange dehors. David déteste faire la cuisine à la maison parce que les odeurs collent aux rideaux. Il préfère venir manger chez moi et ma femme, qui est une merveilleuse cuisinière, lui fait ses plats préférés, spaghettis ou linguinis bolognaise. David travaillait donc à Paris en studio et, dans le bureau d'à côté, il y avait Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro qui terminaient la pré-production du film. Ils n'arrêtaient pas d'aller voir David en lui demandant si j'accepterais de faire leur musique. David disait ne pas savoir, qu'il valait mieux me contacter directement. Ils revenaient sans cesse, David devenait fou. Finalement, il m'a appelé et m'a dit que des gens le harcelaient à mon sujet. Il leur a donné mon numéro et ils se sont finalement décidés à m'appeler. Ils ont commencé par m'envoyer leur storyboard. J'ai vu le monde qu'ils souhaitaient décrire. Un monde sombre, sans aucun repère temporel. J'ai aussi réalisé qu'il y aurait peu de dialogues et pour un compositeur, le meilleur des mondes est un monde muet. La musique peut ainsi à elle seule faire naître l'émotion chez le spectateur. J'aime l'idée de marier la musique à l'image et de transmettre une nouvelle dimension à une émotion que nous promet l'image.

La Cité des Enfants Perdus

Quelles étaient vos relations avec Caro et Jeunet pendant la production ?

Ce projet s'est fait de façon très particulière. D'abord pour une simple raison de localisation. Je travaille dans le New Jersey. J'ai un studio chez moi et un bureau à New York. Et eux, ils travaillaient en France. Cela rendait la communication difficile. En général, quand on compose la musique d'un film, on est en véritable symbiose avec le réalisateur que l'on voit énormément pour lui faire écouter ce qu'on a écrit dans la journée, ou discuter avec lui du film. Ici, il fallait faire avec le fax et le téléphone. Ils m'ont envoyé une première vidéo et je leur ai dit de me laisser tranquillement travailler pour trouver les thèmes principaux et que, dès que je les aurai, je viendrai à Paris pour les leur jouer. Quand il a entendu la musique, Jean-Pierre s'est mis à pleurer. Il faut le comprendre. Moi je bossais là-dessus depuis deux ou trois mois, mais eux, ils sont sur le film depuis plus de douze ans. Alors, quand il a su que c'était la bonne musique, il a craqué. À partir de là, ils m'ont fait confiance. De plus, ils ne savaient pas vraiment ce qu'ils voulaient en matière de musique. En général, on utilise ce que l'on appelle de la «temporary music», c'est-à-dire des extraits de musique d'autres films collés les uns aux autres et insérés sur l'image, histoire d'avoir une idée de ce que veut le réalisateur et de nous indiquer la direction dans laquelle travailler. Ici, rien de cela. On partait dans le néant, à partir d'une absolue page blanche. Finalement, ce système a été salutaire pour moi parce que j'adore **La Cité des Enfants Perdus** et ainsi, j'avais une certaine virginité par rapport à ce film qui n'a rien d'ordinaire. Je me suis fondu dans les personnages et j'ai pu créer les cinq thèmes majeurs du films qui s'intègrent les uns dans les autres sans écraser l'ensemble de la musique. Il y a 55 minutes de musique dans le film, ce qui est carrément énorme. Et j'en ai composé 57. Il est souvent très frustrant de devoir couper de la musique déjà composée. Mais, aujourd'hui, j'en suis arrivé à un point où j'ai presque toute ma musique en tête. Je sais vraiment où je vais quand je compose. C'est trop énervant de composer une heure de musique pour qu'il n'en soit utilisé que la moitié. Du coup, j'anticipe un maximum, c'est beaucoup plus pratique. Et finie la musique gâchée. Des boîtes de disques m'ont souvent contacté pour savoir si ça m'intéresserait d'enregistrer un album de musiques non-utilisées ou jamais publiées comme les trois quarts de ma composition sur **Sailor et Lula**. Mais je ne crois pas que cela m'intéresse. D'abord, je suis toujours très occupé et il me faudrait trouver du temps. Et puis, je ne suis pas du genre à regarder en arrière. Il me faut toujours aller de l'avant. Quand un film est fini, il est fini. Au suivant. C'est un peu idiot parce que je sais que j'ai plein de bonnes choses dans mes tiroirs mais tant pis. Je préfère voir si je vais me faire aux nouveaux films. À propos, j'ai dans ma chambre d'hôtel le nouveau scénario que m'a envoyé David Lynch. Il se remet enfin au cinéma. Vous êtes les premiers à le savoir. Le film s'appellera **Lost Highways**. Il est co-écrit par Barry Gifford qui a travaillé sur **Sailor et Lula** avec David. Il m'a appelé, enthousiaste, et m'a dit : «J'ai enfin trouvé quelque chose que j'aime. Angelo, on va faire un chef-d'œuvre. Lis ça et appelle-moi». Je m'égare un peu là, non ? Chaque fois que je parle, c'est un peu comme si je composais dans ma tête. Je peux partir très loin. C'était quoi déjà votre question ?

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**



Wilfried Jude, Orléans

Je vous écris pour plusieurs choses : tout d'abord pour tirer mon chapeau à l'équipe de *Mad Movies* qui, à la manière des irréductibles Gaulois, ne se laisse atteindre ni par la pub, ni par les attaques, ni par le reste du monde... Enfin un vrai magazine où je peux trouver éthique et intégrité (chapeau les fleurs !).
Ensuite, j'ai un problème à résoudre. Il se trouve que les deux seuls magazines qui m'impressionnent à propos de cinéma (ouais, je suis étudiant en cinéma, j'adore ça et j'aimerais réaliser des films fantastiques...) sont *Mad* et *Les Cahiers du Cinéma*. Les autres magazines me gonflent, à proprement parler. Alors, je me suis posé la question, pourquoi ? Bien sûr, il y a des choses qui m'agacent (quel chieur je fais), genre quand *Les Cahiers* interviewent MC Solaar (limite démago, non ?) ou qu'ils pompent avec des sales critiques intello-chiante-je-descends-facile, ou genre aussi, dans *Mad Movies*, quand vous mettez le mot «surréaliste» à toutes les sauces (*on fait ça, nous ?*), ou bien même quand vous reprochez à Wes Craven de faire très «film d'auteur» (**Le Sous-sol de la Peur**, **L'Emprise des Ténèbres** ou encore **Les Griffes de la Nuit** ne sont peut-être pas des films d'auteur ?). Mais, bon, il reste que vous accomplissez un vrai travail de fond sur le cinéma fantastique. Hormis sur la rubrique «Vidéo et Débats» où je vous trouve vraiment trop sympas ! J'avais loué sur vos conseils **Re-Animator Hospital** que vous trouviez «honorable», alors qu'il s'agissait d'une sombre merde de plus, pas inspirée du tout.
Bref, *Les Cahiers* et *Mad* défendent les mêmes idées (presque, n'exagérons rien) lorsqu'il s'agit de Fantastique et d'Horreur (au sens noble du terme), à savoir Craven, Raimi ou bien Carpenter (**L'Antre de la Folie** est magnifique à tous points de vue). Par contre, il va falloir que vous faxiez aux *Cahiers* que Brian Yuzna est bel et bien un cinéaste (voir Le **Retour des Morts-Vivants III** et le sketche **Whispers**). Même si ses films ressemblent encore à des séries américaines de troisième zone, Yuzna a de vraies obsessions de cinéaste. Alors moi, je ne sais plus, je crois que je vais continuer à lire les deux (*j'allais te le conseiller...*), parce qu'ils sont symétriques et qu'ils m'apportent une vraie dimension critique sur le cinéma que j'aime.

Miss Polka, Marseille

N'ayant pas l'adresse de ce Laurent Delacroix d'Étampes dont vous publiez la lettre dans le numéro 95, je vous écris afin que vous lui transmettiez ce message : «Mon petit Laurent, au lieu de te regarder le nombril, tu ferais mieux de contempler ton derrière, cela t'en apprendrait certainement davantage sur ta personne.» Voilà, ça vient du fond du cœur, et même si ça ne vole pas bien haut, je crois que c'est tout ce qu'on peut dire à ce sinistre lecteur d'Étampes (creuses ?). Je vous trouve bien gentil de dire que sa lettre «symbolise l'intolérance», parce que je crois qu'en plus d'être intolérant, ce type est d'une prétention hallucinante. A mon avis, il ne méritait pas que vous vous donniez la peine de lui répondre : un simple coup de pied aux fesses aurait amplement suffit.

Mais, dis-moi, chère Miss, tu ne friserais pas l'intolérance, toi aussi? Et puis, dis donc, j'ai de longues jambes, mais jusqu'à Étampes, faut pas pousser, quand même ! J.P.P.

Frédéric Aubin, Armentières

Je tiens à vous remercier d'avoir bien voulu publier quelques-unes de mes photos dans un récent numéro de *Mad Movies*. J'espère que cela me permettra de rentrer en contact avec de nombreux lecteurs. J'en profite également pour vous envoyer deux autres photos de personnages symbolisant bien, à mon sens, le cinéma fantastique. Si vous voulez bien à nouveau publier mon adresse, car je souhaite obtenir le plus de contacts possibles afin de progresser, et peut-être, faire aussi progresser les autres. Ayant également la passion des maquillages, je recherche en ce moment des lentilles de contact, du genre de celles de Linda Blair dans **L'Exorciste**. Si quelqu'un peut m'aider, merci d'avance. Frédéric Aubin, 31, rue Gustave Duriez, 59280 Armentières.





Samuel Maurin, La Biolle

Cela fait 100.000 ans que l'on attendait un chef-d'œuvre venant du cinéma fantastique français. Il arrive, et voilà qu'à *Mad* vous faites la fine bouche... pas d'accord.
«L'intrigue se révèle confuse...», c'est vrai, il faut suivre un minimum, car le film n'est pas linéairement, américainement chiant. On n'assiste pas non plus à un épisode «Belle Poire et les Garçons» (*ah, bien vu, j'ai pas trouvé tout de suite...*), alors forcément, ça déroute.
Les Optakons ne sont pas les sbires de Krank comme vous dites, ils forment une branche extrémiste, indépendante, qui monnaye les gosses contre leur «troisième œil». Leurs intérêts sont complètement différents.
Film-univers donc, scénario-univers, photo-univers, décors-univers, personnages-univers (dont une perle : Judith Vittet)... Pour résumer : mille mercis à nos deux compères, Caro et Jeunet, pour **La Cité des Enfants Perdus**. Et, ma foi, si vos yeux ne sont pas devenus plus brillants, si votre cœur n'a pas connu quelques «ratés» pendant le film, c'est que comme Krank, vous auriez besoin de kidnapper quelques enfants pour s'approprier leurs rêves.

Olivier Marchal, Marseille

Je n'ai pas l'habitude de répondre aux courriers des lecteurs (*c'est pas comme moi, tiens !*) à chaque fois qu'une énormité s'y étale allègrement, mais là c'en est trop ; et tant pis pour ce pauvre Olivier Balza qui va tout se prendre dans la gueule pour pas un rond, par votre intermédiaire.
Cet individu nous a démontré tout de même un zest de bon sens en dénonçant l'ignominie des chaînes pupliques et privées non cryptées. Mais, il devient tout à coup inconscient lorsqu'il attaque le CinémaScope, le vrai, le beau : «les grosses bandes noires» que seules *FR3*, *Arte* et *M6* pratiquent trop peu ou trop souvent arbitrairement : pourquoi diable, *M6* diffuse-t-elle **Viens chez Moi, j'habite chez une Copine** en format original alors qu'elle «pan et scanne» le magnifique **Pulsions** ? Tout cela pour dire à Olivier Machin que c'est un fou dangereux, et que c'est avec ce genre d'individus que la télé tend à s'avilir de plus en plus. Force est de constater que ce monsieur n'aime pas le cinéma. Je parie même qu'il s'est tapé la série des Indy sur *TF1* sans broncher et même, j'ose à peine y croire, avec une certaine fierté : enfin l'écran de ma télé est bien rempli ! Un film peut se voir à la télé, mais primo, en format original, secundo, en VO, et tertio, dans son intégralité (sans pubs au milieu et avec son générique de fin). Suis-je utopiste ? (*Oui, hélas !*).

David Meyer, Dambach-La-Ville

Lecteur de longue date et abonné depuis quelques années, je me permets de souligner quelques points fâcheux que j'ai pu noter ces derniers mois dans l'évolution du magazine et qui tendent à faire de *Mad Movies* une revue commerciale. On pourra toujours dire que l'actualité cinématographique n'est plus ce qu'elle était, cela n'explique pas pour autant le fait que la revue délaisse de plus en plus l'esprit de débat qui la caractérisait jadis, et qui contribuait en grande partie à son charme, au profit d'articles de moins en moins critiques et pertinents. Ce fut tout d'abord la disparition de l'excellente et constructive rubrique *Forum*, puis celle des *Avis Chiffrés* (qui, à mon sens, permettait une réelle identification par rapport aux rédacteurs). Et maintenant, c'est au tour du *Box-office* et des *Griffes du Cinéphage* de disparaître. Jusqu'où irez-vous ?
Petit à petit, j'ai l'impression que vous ciblez un lectorat de plus en plus jeune au détriment des vrais passionnés du cinéma fantastique qui constituent pourtant l'essentiel de vos plus fidèles lecteurs. Dans le dernier numéro, par exemple, vous accordez huit pages à **Freddy sort de la Nuit**, film destiné aux ados, et seulement deux pages à **La Cité des Enfants Perdus**, belle tentative de fantastique français que *Mad Movies* aurait pu promouvoir un peu plus (n'était-ce pas J.P.P. qui adorait **Delicatessen** ?).
En bref, tout cela me laisse à penser que ma revue favorite est en train d'orienter sa manière d'être de façon à toucher un public de plus en plus occasionnel, ce qui conduira tout naturellement à un désintéressement progressif de la part de vos plus fidèles supporters. Pour moi, la cause est définitivement acquise. Mais qu'en sera-t-il pour les autres ? Rassurez-moi.

Pour prendre les choses dans l'ordre, les rubriques citées n'ont pas entièrement disparu, mais, Les Griffes du Cinéphage, *par exemple, n'offre plus la matière en suffisance à chacune de nos parutions. Soit les films sortent sur les écrans et nous les traitons sur quatre ou six pages dans le numéro, soit ils passent direct à la vidéo où tu peux les retrouver à la rubrique correspondante. La présence du* Box-office *ou des* Avis Chiffrés *dépend, elle aussi, de l'actualité du bimestre ; parfois nous manquons de matière.*
Accorder huit pages à Freddy me paraît en effet généreux, mais uniquement parce que je n'ai pas apprécié le dernier chapitre. Beaucoup d'autres professent un avis contraire, allant jusqu'à prétendre qu'il s'agit du meilleur de la série.
Et pour **La Cité des Enfants Perdus**, *nous avons dû jongler comme des malades pour une raison de projection de presse. L'article est tombé le dernier jour vers 14 h 30 alors que nous bouclions officiellement à 13 heures ! Difficile dans ce cas de prévoir six pages sur le sujet. J.P.P.*

Audrey Galliechis, Beaucaire

Très chers amis de *Mad*, je m'inquiète beaucoup quand je lis les missives de Ludovic l'insatisfait et de Jean-Marie le jaloux (n°95). A Ludovic : «monte un film fantastique qui soit digne d'un spectateur tel que toi et qui puisse rivaliser avec ceux de Coppola».
A Jean-Marie : «Essaie d'être meilleur acteur que Brad Pitt et Tom Cruise, à défaut de posséder leur charme !».
Moi qui n'apprécie pas particulièrement ces bellâtres, je suis tout de même allé voir deux fois **Entretien avec un Vampire**, et ce après avoir lu *Lestat le Vampire*. Imaginez ce que serait le cinéma s'il fallait suivre à la lettre le texte des romans. Nous n'irions plus voir que des feuilletons à l'eau de rose. Une adaptation est faite pour montrer l'interprétation du réalisateur, c'est sa version ! Il ne faut pas voir une adaptation en espérant retrouver tous les détails d'un roman.
Merci pour votre largesse d'esprit. Toutes mes amitiés aux lecteurs.

Arnaud Guillois, Paris

C'est la première fois que je vous écris. Grand amateur de cinéma fantastique, et de cinéma tout-court, je vous achète assez régulièrement depuis le n°51. Je vous adresse quelques illustrations qui j'espère vous plairont, ainsi qu'aux lecteurs si vous les publiez.
En fait, ma requête est simple : installé sur Paris depuis deux mois comme illustrateur (débutant), je cherche tout contact pour réaliser affiches, jaquettes vidéo ou story-board. Je ne sais malheureusement pas du tout vers qui me tourner, quelles agences aller voir, ni comment lier des contacts avec le cinéma.
Si mon travail pouvait intéresser des lecteurs ou des professionnels, qu'ils me contactent. Veuillez passer mon adresse complète. Merci à *Mad Movies*, à qui je dois une énorme source d'inspiration et de culture ciné. Arnaud Guillois, 34, rue Saint-Dominique, 75007 Paris.



Michèle Baudry, Limoges

Je sais bien qu'une fois de plus les avis seront partagés et que certaines personnes se poseront la question du pourquoi d'une énième séquelle à la vision de ce **Freddy sort de la Nuit** (question : quel est le titre le plus con de toute la saga ? *Celui-ci, assurément, ma chère Michèle...*), mais je me chargerai de clouer le bec à ces empêcheurs de dormir en rond de cette manière : Sérieusement, là juste entre nous, depuis quand n'a-t-on pas connu cette angoisse constante, cette impression de perdre pied, cette tension allant crescendo jusqu'à l'insoutenable ? A quand remonte la dernière fois où vous avez regardé un «Freddy» sans vous marrer toutes les cinq minutes ? Pas depuis 1984, hé oui ! Peut-être peut-on inclure également le troisième. Et pour cause, le point commun est Wes Craven, Wes Craven et... Wes Craven. Faut-il en conclure que les autres ne valent pas tripette ? Je dirais seulement que la carrière de Freddy depuis ses débuts est franchement en dents de scie.
La faute à qui ? A quoi ? Cet humour de merde tout juste bon pour des gamins de 10 ans. Freddy est moins présent ? Je ne m'en plains guère. On ressent sa présence dès le début. Et pour une fois, ô miracle, les acteurs ne se comportent pas comme des cons juste capables de hurler et de proférer des conneries plus grosses qu'eux. Heather est très crédible, plus que de coutume, mais remarquez, si elle ne l'était pas en jouant son propre rôle, ça serait dommage quand même. Quant à Miko Hugues... génialissime, naturellement inquiétant avec ses regards en coin, on se croirait presque dans **La Malédiction**. Et on reconnaît bien notre petit Gage d'outre-tombe. D'ailleurs, la scène hallucinante de l'autoroute m'a immanquablement fait penser à **Simetierre**. Je pourrais continuer mes louanges pendant longtemps... Même ma mère a préféré cette séquelle aux autres, c'est pour dire (elle a 47 ans et reste comme moi une fan invétérée).
Mon seul coup de gueule concerne l'approche de Wes vis-à-vis de Freddy. Il en a fait quelqu'un de plus sombre, plus cruel, une entité maléfique sans âge. Le mal incarné. Parfait. Le seul problème c'est que j'en avais fait exactement la même approche dans un roman que j'ai écrit en 88-89, *Les Frontières du Rêve*, où je partais du principe que les films de Freddy existaient (l'action se déroule à Los Angeles, en plus) et que le personnage en était soudain extrait pour devenir réel. Nuance : il ne s'attaquait pas à son créateur ni aux acteurs, mais à ses propres fans qui se l'imaginaient différent, pensant dur comme fer qu'il les épargnerait s'il devenait réel. J'en ai fait une suite en 92, plus percutante par le style et l'histoire, mais à chaque fois que je trouve une idée géniale pour mes romans ou mes nouvelles, je retrouve la scène identique dans un film un peu plus tard. Je n'ai plus cherché à me faire éditer (because, c'est moi, l'illustre inconnue, qu'on aurait accusée de plagiat, of course !).
Mais après tout, puisque Wes Craven se base sur mes rêves, peut-être que nous sommes en liaison télépathique et qu'il est en contact avec mon imagination débordante ? Is it possible ? No comment.
Enfin, si des écrivains incompris dans mon genre voulaient échanger leurs points de vue avec moi, sur Freddy, Stephen King, ou ce que vous voudrez, voici mon adresse : Mlle Michèle Baudry, 101 avenue de Naugert, 87000 Limoges.

Nicolas Cre le Carpentier, Paris

Je suis un fidèle lecteur de *Mad Movies*, mais je souhaite exprimer mon mécontentement. Dans vos éditoriaux vous égratignez Edouard Balladur. Sachez que certains de vos lecteurs sont de droite (*mon Dieu, quelle horreur ! Ho, tu crois ?*), et j'ai moi-même milité pour la candidature du Premier Ministre.
J'espère qu'il ne s'agit que d'une petite erreur de parcours. Pensez à la sensibilité de vos lecteurs.

C'est parce que je crois nos lecteurs assez tolérants et libres de leurs convictions que je me laisse aller parfois à livrer ma propre sensibilité. Ecouter l'avis des autres me fait souvent réfléchir mais rarement changer d'opinion, j'espère qu'il en est de même pour eux. Et puis je parle très peu de Balladur dans mes éditoriaux. Sa lettre à Mad Movies *m'avait amusé et j'en ai fait part aux lecteurs, c'est tout. Au fait qu'est-ce qu'il devient Balladur, y m'écrit plus, dis donc. Il est pas fâché, au moins ? J.P.P.*

Frédéric Racine, Paris

J'aimerais tout d'abord vous remercier pour votre excellent magazine d'informations. Où, ailleurs que dans votre exceeeeellent bimestriel, aurais-je appris que les Japonais changent de sexe quand ils sont plongés dans l'eau ou que **Le Magicien d'Oz** était un film allemand muet avec 116 Richies tous abonnés à *Télé-7-Jours* ?
Trêve de choses sérieuses, heureusement que vous êtes là car je commençais à croire PPDA quand il m'annonçait la venue d'Elizabeth Teissier à 7/7 pour son nouveau film avec Russ Meyer, un film sur le sida du cerveau.
Joyeuses Pâques (*euh, eh bien... nous aussi, alors, mon petit Frédéric*).

PETITES ANNONCES

Vds 2.000 BD *Lug, Semic, Arédit, Artima*, comics pocket, 1.000 comics US. Liste sur demande à Ege Erol, 56 rue Montagnes des Glaises, 91100 Corbeil.

Sculpteur cherche sculpteur pour éventuelle collaboration. Envoyer photos à S. Chauvet, 70 rue Armand Carrel, 93500 Montreuil.

Rech. VHS de **Labyrinth, Dark Crystal, Cannonball 2 et Cujo**. Loïc Gauthier, 22 rue des Trois Maillets, 77133 Machault.

Vds 15 F pièce *M.M.* à partir du n°65 et *Impact* à partir du n°26. Fabrice Hameury, 7 square de Fréjus, 91300 Massy.

Rech. tout (photos, docs, vidéos...) sur Jack Nicholson et Robert Englund, et correspondants 15-45 ans fans de ces deux acteurs. Gaëlle Villebois, 3 allée Yves Gandon, 51100 Reims.

Cause départ à l'étranger, vds nbreux jouets, affiches en relief et maquettes de **Star Wars**, TBE. Fabrice au (1) 42 04 50 73.

Vds nbreux films rares en VF : **Le Fils de Kong, The Rocky Horror Picture Show, Le Survivant, Orange Mécanique**... Rech. fans de ***Star Trek, the Next Generation*** habitant en Belgique. Benchicha Tayeb, 93 quai Godefroid- Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Ach. tout sur **Conan**. Pascal au 93 09 60 10 après 19 h.

Vds Batterie (musique) Avenger 5 fûts, grosse caisse, cymbale, charleston : 3.000 F à débattre (*pour des batteurs, ça devrait pas poser de problèmes...*). Olivier au 89 50 10 50.

Éch. trading cards **Street Fighter, Hellraiser, Terminator 2**, *Chapeau Melon*. Vds également affiches 3 m x 4 m. Alain Dailly, 672 avenue Jules Bianco, 73400 Ugine.

Vds posters et photos de nbreux artistes (à partir de 6 F le poster). Murielle Estevant, 11250 Clermont-sur-Lauquet.

Vds nbreux mags et fanzines US et anglais : *Monster, Fantasy Film, Fangoria, Shivers, Scary Monsters*... Réponse en anglais avec un coupon international, please. Melvyn Green, 8 Castlefield Avenues, Salford, M7 4GQ, Angleterre.

Vds entre 50 et 100 F près de 300 films SF/Fant./Horreur. Liste contre 1 timbre à Cyril Vincent, 2 rue de la Cisoye, 60410 Verberie.

Vds **Dallas : Le Film** (1986) avec Larry Hagman. Dur. : 2 h 15 (*putain ! c'est long...*). Christophe au (1) 43 41 67 10.

Vds *Strange* 11 à 18, *Fantask* 1, 2, 4, 10, 11 et 13, Album *Lug., Conan, X-Men, RCM*, etc. Liste et prix contre 2 timbres à Hans Humber Brun, 109 rés. Les Marronniers, 62830 Samer.

Ach. *Monticus* # 6, photos et revues de charme avec Jenna de Rosnay, jeu de rôle *Loup Solitaire* # 9, 11 à 15. Vds VHS PAL de **Venus War, Odin, Dominion, Project A-KO**. Philippe au 61 67 65 74 après 19 h.

Ach. BO de **L'Histoire sans Fin et Indiana Jones et le Temple Maudit**. Vds recueils d'illustrations fantastiques par Woodroffe (signés). Michaël Ivorra, 89 av. du Mont Gaillard, 76620 Le Havre.

Vds docs sur nbreux acteurs et actrices, ainsi qu'une importante documentation sur Rutger Hauer. Liste sur demande à Marie-José Lhoyer, 35 rue Louis Blanc, 94140 Alfortville.

Vds nbreuses VHS, PAL et SECAM, de films de Hong Kong en VO sous-titres anglais. Liste contre enveloppe timbrée à Hervé Charton, 1 rue Auguste Bichaton, 54600 Villers-lès-Nancy.

Vds 5 F pièce 29 n° de *Impact* (entre 16 à 56) et 31 n° de *M.M.* (entre 54 et 95). Christophe au 34 86 73 34 le soir.

Vds + de 2.000 jaquettes. Envoyez listes de recherche et n° de tél. à Claude Amigo, 36 bis rue de Dunkerque, 75010 Paris.

Vds platine laser. Rech. jaquettes films Fantastique/Horreur/SF. Envoyez listes à Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves Richemont.

Vds nbreuses maquettes résine de personnages de films SF/Fantastique et dessins animés (**Predator, Alien, Highlander, The Crow, Akira**, ***Le Prisonnier***, **Freddy**, Hulk...). Liste et photos contre env. timbrée à Pascal Fraboulet, 17 rue de la Liberté, 77680 Roissy en Brie.

Vds + de 300 affiches, + de 500 photos (de films, acteurs et chanteurs) ainsi que des CD. Envoyer vos listes à Fabien Philippe, 13 rue Racine, 56270 Ploemeur.

Vds à partir de 50 F pièce 200 VHS PAL et SECAM (trilogie **Le Silence des Agneaux, Alien**...), BO, et anciens n° de *M.M., Starfix, Première, L.E.F.* (à partir de 10 F pièce). Liste contre env. timb. à Stéphane Thomas, 69 place du Docteur Félix Lobligeois, 75017 Paris.

Vds 100 F pièce, port inclus, VHS de **Adrénaline, Baby Blood, Hardware, 2000 Maniacs, Tygra, Trauma, Week-end Sauvage, Hamburger Film Sandwich**. David Jayet, 3 impasse de la Creuzotte, 39100 Gevry.

Vds 70 F port compris VHS de **La Malédiction II, Vengeance is Mine, La Fiancée de Frankenstein, La Marque du Vampire, Le Survivant, Aliens, Tom et Lola, etc.**. Guillaume Paul, 15 rue de Néteville, 27000 Évreux.

Vds *Impact, Starfix, L.E.F.*, romans SF/Fant., BD... Liste contre 4,40 F en timbres à Frédéric Taupin, cides 5, 27490 Ecardenville sur Eure.

Vds VHS 90 F pièce de **La Pluie du Diable et Scanners**, et affiche 120 x 160 de **Impitoyable** (70 F). Rech. pin's Dracula. Christine Violet, 17 rue des Oies, 67130 Barembach.

Rech. *Mad Movies* 1 à 14, 16, 19 et 20 (*eh ben, t'es pas tout seul, mon vieux !*). Alain au 61 49 30 63.

Vds + de 3.000 BD (*Strange, Fantask, Nova, Titans, Futura*...), comics pockets (*Dracula, Demon, Hulk, Flash*...) + 150 *Bob Morane* dont nbreux en *EO* et inédits. Jean-Marc Polizzi, 35 rue Guy Moquet, 75017 Paris.

Ach. à prix raisonnable enregistrement de «MTV Sport» du 4 juin. Patrick Arnold, 425 rue de la Bergerie, 88380 Archettes.

Ach. épisodes 2ème saison (**Lex Luthor : le Retour, Quand l'Audimat s'en Mêle**) de ***Loïs et Clark***. Fabrice Besnard, BP 383, 50003 Saint-Lô cédex.

Dessinateur de BD, 25 ans, rech. scénariste motivé pour créations dans la lignée des comics US de *Marvel, Image, Event* ou *Dark Horse*, le but étant la publication et l'édition. Nathaniel Legendre, 66 rue Hervé Mangon, 50120 Equeurdreville.

Rech. docs sur **Vendredi 13**. Olivier Dumont, 15 rue des Quarante, 80140 Oisemont.

Rech. absolument tout sur **Vendredi 13** et ses suites. Yohan Parrot, 1 impasse des Jardins, Les Pelouses, 30110 La Grand-Combe.

Vds *M.M.* 15, 16, 17, 22 à 95, et film 16mm (**L'Abominable Homme des Neiges**, complet, VF, cinémascope N&B, 1.300 F port compris. P. Mullanu au 91 07 08 67.

Vds *Starfix* 42, 44, 46, 49 à 51, 54, 58, 71, 75, 86, 90, *M.M.* 53, 60, 86, 91 et *Impact* 24, 36, 48, 49. Ach. *Starfix* 13, 37, 38, 60, 69, 84, *M.M.* 28, 63, 69, 75 et *Impact* 3, 38, 40. Stéphane Uhlinger, 49 rue Claude Terrasse, 75016 Paris. (*La prochaine fois, je te propose mieux : éch. Starfix, M.M. et Impact contre Starfix, M.M. et Impact. Me contacter.*)

Rech. enregistrement de ***L'Hôpital et ses Fantômes*** de Lars Von Trier diffusé en avril sur *Arte*. Anne au 67 58 42 83.

Vds 60 F pièce VHS de **Nekromantik, Le Sous-sol de la Peur, Le Premier Pouvoir**. Ach. VHS de **La Nuit des Revenants, Plan 9 from Outer Space, Le Cerveau de la Planète Arous, Monster in the Closet**, etc. Stéphane Huguenin, 4 rue des Marsouins, 57430 Sarralbe.

Vds livres d'Anne Rice : «Le voleur de corps» (*Plon*) et «Lestat le vampire» (*Maxi-Livres*). Rech. correspondants 20-30 ans aimant *M.M.*, Rice, King, Poe, Lovecraft et les vampires. Elisabeth Guillaume, 5 ter avenue de Jouandin, appt 140, 64100 Bayonne.

Possède nbreux objets, docs, vidéos sur Bon Jovi (*oh, non, pas lui !*), ***Star Trek***, De Niro, Anglade, Madonna, Jackson, ***BH 90210***, Elsa... Ecrivez nbreux pour rens. à Marie-Thérèse Senet, BP 8, 1360 Perwez, Belgique.

Vds, éch. & ach. goodies & cartes (anc. & nouv.) DB, DBZ & US / Rech. *M.M.* 1 à 22 + 25, *Toxic* 1, 3, 7 et supérieurs à 8, *Wrapped in Plastic* 1 à 9, 11, 13, 14, *AnimeLand* 1 à 12 et supérieurs à 14, VHS **Nekromantik 1 & II, Hardcore I & II**, autres à disc./séries DA Jap., films **Lamu 2** à 9. T. De Middelaer, av. des Volontaires, 189, 1150 BXL, Belgique.

Vds, ach., éch. films barjes, bizarres, underground. Vds vynils HC et Metal. Nicolas Felgerolles, 4 rue du Béguin, 69007 Lyon.

Collectionneur propose serials ***Adventures of Captain Marvel*** et ***Flash Gordon Conquers the Universe***. Pascal au (1) 48 11 96 07.

Vds jouets, collectors, T-shirt, etc, sur **Star Wars**. Liste contre env. timbrée à Geoffrey Montfort, 21 rue de Bièvre, 75005 Paris.

Vds BD Lug, comics, trading cards, posters, laserdiscs, tout sur **Conan, Aliens, The Crow**, X-Men... Liste contre 1 timbre à Antoine Abellon, 2 rue Fabien Calloud, 74000 Annecy.

Vds revues (*Première, Cinéfex, SFX*...). Vds, ach., éch. BO en CD/disques/K7. Envoyez vos listes à Drédéric Destombes, 1 av. du Sénateur Girard, BP 577, 59308 Valenciennes cédex.

Ch. BO de Philip Glass et amateurs sérieux pour éch. de BO. Vds nbreuses jaquettes. Rech. VHS de **Blue Velvet** en VOST. Olivier Marchal, 9 rés. Ste Madeleine, La Pomme, 13011 Marseille.

Rech. BD *Creepy* et *Vampirella*, ainsi que correspondant(e)s aimant les vampires pour rejoindre club. Anthony Agoune, 32 rue de l'Abbé Groult, 75015 Paris.

Ach. BO en CD de **Dark Crystal** et **Pour Sacha**. Ch. en prêt VHS de **Génération Protéus**. Igor Cynober, 17 rue des Sablons, 78640 Villiers St Frédéric.

Collectionneur propose VHS de **Tarzan s'Évade, À des Millions de Km de la Terre, Quatermass 1, 2, 3** et **4, Des Monstres Attaquent la Ville**, et nbreux films et séries SF/Fant./ Peplum... Daniel au 87 58 23 52.

Ach. 100 F pièce VHS de films gore (**Détective H.P.L., Creepshow 3, Bloodlust, X-TRO 3**...). J. Ambrogi, 1 rue Edgar Quinet, 38000 Grenoble.

Vds 70 à 100 F pièce VHS Fantastique/Gore et autres. Liste contre 1 timbre à D. Rassinoux, 40 rue du Dr Laënnec, 85180 Le Château d'Olonne.

Ch. livres de la collection Gore (*Fleuve Noir*) et VHS de **Legend of the Over Fiend**. Sylvie Thénot, 5 allée Eugène Delacroix, 91270 Vigneux/Seine.

Vds pin's de cinéma et articles **Star Wars**. Rech. figurines et maquettes de personnages de cinéma et BD. Liste contre 1 timbre à Guillen, 32 passage du Désir, 75010 Paris.

Vds nbreux jouets **Star Wars** (véhicules, gadgets...). Possibilité d'échanges. Liste contre une env. timb. à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 St André.

Ch. articles, objets, posters sur ***Aux Frontières du Réel***, ainsi que le comics (éditions *Topps*) et le roman de Charles Grant. Céline Combes, Moulin de l'Estanque, 31800 St Marcet.

Ch. BD *Creepshow*, films **Knightriders, The Nightshift Collection, Fear in the Dark** (TV), épisodes **World Processor** et **Sorry, Right Number** de la série ***Histoires de l'Autre Monde***, et épis. **Gramma** de ***La 5ème Dimension***. Philippe Bougeard, 09 avenue J-B. Fortin, 92220 Bagneux.

Vds nbreux romans SF/Fantastique (*Fnayeur, J'ai Lu, Pocket, Albin Michel*) ainsi que quelques BO. Cyril au 88 38 04 78.

Grégory Beauvais, Brignon

Que dire du cinéma fantastique actuel, sinon que les films se suivent et malheureusement se ressemblent ? Des thèmes complètement vidés, des suites et séquelles aussi inutiles qu'insipides, des séries B à bout de souffle et des séries Z encore plus Z que jamais, voilà un bref tour d'horizon du genre que j'affectionnais tant...

La mode n'est plus à l'originalité, mais bel et bien au grand spectacle. Les effets spéciaux de plus en plus performants ont supplanté les histoires bien ficelées, pour voir arriver sur nos écrans des œuvres plastiquement irréprochables, mais scénaristiquement inexistantes (**T2**, **Jurassic Park**, **Batman 1** et **2**, pour ne citer qu'eux, la liste est longue...). Seuls quelques Carpenter (**Body Bags**, **L'Antre de la Folie**...), Cronenberg (**Le Festin Nu**) ou encore George Romero (**La Part des Ténèbres**), amoureux besogneux du genre, savent encore tirer leur épingle du jeu, loin des grands studios hollywoodiens.

Quand on en vient à sortir des **Mario Bros** ou des **Streetfighter**, c'est bien qu'il n'y a plus que l'argent qui permet au fantastique de subsister.

Amateur d'effets spéciaux depuis quelques temps, et depuis peu concepteur de figurines, je recherche tout contact dans ce domaine. Et si mes créations vous intéressent, elles sont disponibles à cette adresse : Grégory Beauvais, rue de la Dévalade, 30190 Brignon.

Je ne pense pas qu'il s'agisse là d'une tendance propre au cinéma. Hé, t'as écouté les radios privées, t'as vu la une des magazines, t'as regardé la nouvelle émission de TF1, Le Troisième Œil *? On flatte le goût du public pour la médiocrité parce que c'est plus facile à produire que la qualité, et c'est tout. Sauf exceptions, le cinéma n'est pas mieux traité. Ceci dit, les exceptions elles existent, il ne faut pas baisser les bras. Et puis, dis donc, comment peut-on se montrer aussi pessimiste quand on sait faire des gremlins aussi mignons ? J.P.P.*

Alexis Briclot, Villeblevin

En voyant le prix de la revue augmenter, je reste songeur sur la précarité d'un magazine quel qu'il soit. Et si un jour *Mad* venait à expirer ? Et si les petites annonces et le courrier des lecteurs venaient à disparaître ? De nombreux amateurs de fantastique travaillant à petite échelle dans, et pour ce genre, perdraient alors un carrefour de liaisons et d'échanges considérable.

Je profite donc de l'existence d'un tel espace de contact et d'expression pour vous communiquer quelques travaux. Entre autres, une peinture acrylique (le dessin reste pour moi fondamental en effets spéciaux).

Concernant plus directement la revue, ne manque plus à mon goût qu'un peu plus d'articles sur les maquilleurs. Me reviennent à l'esprit les très (trop !) anciens dossiers sur Baker, Winston, Tucker, et sur les nouveaux maquilleurs... Pour tout contact, je laisse mon adresse : Alexis Briclot, 87 ter Grande Rue, 89340 Villeblevin.

Bon, attends, la majoration de notre prix de vente (datant bientôt d'une année, maintenant) n'annonce pas pour autant la fin de la publication. Cette hausse correspond à une revalorisation, compte-tenu que nous maintenions un prix de 20F depuis plus de dix ans. Elle permet aussi de faire face au jumping actuel du prix du papier (20% d'augmentation en mars, 10% en juillet et on attend une nouvelle hausse à la rentrée !). Pour information, le coût du papier participe d'un bon tiers du budget total de notre magazine, c'est pas rien.

Et puis, rassure-toi, si nous devions disparaître à court terme, on m'aurait prévenu ! J.P.P.



Yan, Guilers

En rapport avec la lettre de Laurent Delacroix, je voudrais donner mon point de vue sur la critique d'un film «made in» *Mad Movies*. Tout d'abord, ce n'est pas parce qu'un film est qualifié de chef-d'œuvre dans *Mad* (ou *Impact*) que c'est forcément un bijou. La conclusion de l'article n'engage que son auteur. D'ailleurs, à ce niveau, je déplore la suppression des *Avis Chiffrés*, bien utiles puisque donnant l'avis de trois ou quatre journalistes, ce qui nous aide à faire un choix. Ceci dit, j'avoue que les critiques de *Mad* m'influencent toujours dans ce choix. Pour ma part, j'ai adoré **L'Antre de la Folie** (c'est même sans doute un de mes films préférés, avec **Simetierre** et **Le Bazaar de l'Epouvante**).

En revanche, je n'ai jamais été voir **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**, ceci malgré l'avis positif de *Mad Movies*, Pourquoi ? (*Je sais pas !*). Tout simplement parce que ça ne me bottait pas du tout. Je suppose que toute personne se connaît assez bien pour ne pas se laisser influencer par une critique, bonne ou mauvaise. Pour l'anecdote, j'avais été voir **Highlander III** après l'article de Marc Toullec, pensant qu'il exagérait dans sa descente du film. Résultat, je n'ai jamais vu un navet pareil et j'en suis arrivé à me demander s'il n'avait pas édulcoré ses propos.

Je voulais vous dire que les lecteurs sentent que, si vous avez créé un mag sur le cinéma fantastique, c'est parce que vous aimez autant que nous ce genre encore si méprisé des autres médias.

Michaël d'Héret, Amiens

Je voudrais profiter de sa rediffusion pour parler de la série ***Aux Frontières du Réel***. Quel chef-d'œuvre, quelle magnificence ! Beaucoup plus captivant que ***Twin Peaks*** et autres ***Contes de la Crypte***. Enfin du Fantastique digne de ce nom, c'est-à-dire avec un débat qui reste ouvert à la fin de chaque épisode. Un seul regret, c'est que la semaine comporte autant de jours, cela rallonge d'autant l'échéance du prochain épisode. Et puis, quel génie ce Chris Carter, sans parler des acteurs. Superbe Gillian Anderson et génial David Duchovny (génial aussi dans **Kalifornia**).



LE TITRE MYSTERIEUX

Fumer peut nuire gravement à la santé, on ne le répètera jamais assez. En plus, ça fait perdre la mémoire et, justement, notre personnage ne se souvient plus du tout dans quel film il apparaît. Quel étourdi ! Le prochain numéro sera envoyé gratuitement aux cinq premiers à nous en donner le bon titre.

Le précédent titre est resté mystérieux pour tout le monde, puisque pas une bonne réponse ne nous est parvenue. Il s'agissait de **My Demon Lover** (de Charlie Loventhal), sorti à la vidéo sous le titre **Mon Démon Bien Aimé.**



Vds ou éch. 20 BO tous genres. Liste sur demande à Sylvie Ramat, 3 allée du Parc, appt 225, 77400 Thorigny/Marne.

Ach. K7 vidéo, originales et non copies, de films fantastiques de science-fiction, de préférence datant des débuts de la vidéo. Tél.: 64 88 02 93.

Rech. VHS du **Village des Damnés** (original) et **Litan** + affiches de **Frankenstein** et **Entretien avec un Vampire**. Evelyne Colin, 11 rue des Moulineaux, 77370 La Chapelle-Rablais.

Rech. VHS de **Destination Lune** (1950), **La Malédiction des Pharaons** (1959), **L'Homme au Masque de Cire** (1953) et **Les Aventures de Tom Pouce** (1958). Ach. ou éch. nbreux films. Augusto au 51 80 75 78 après 19 h.

Réalisateur-producteur rech. techniciens (chef opérateur, assistant cadreur, preneur de son, électro-machino) pour tournage d'un court métrage en 16mm. Antoine au 22 95 77 65.

Rech. tout sur Lon Chaney Sr et la série *Code Quantum*. Ach. jouets et gadgets sur **Star Wars**, **E.T.**, **Pee Wee**. Vds 2.50 F pièce + de 2.000 jaquettes, et 65 F pièce VHS tous genres. M. Tornsi, «Le Chalet», Ch. des Chaffards, 13350 Charleval.

Collectionneur propose films de «monstres japonais» : **Godzilla**, **Ultra Q**, **Gamera**, **Gappa** et beaucoup d'autres inédits. Liste contre 12 F en timbres à Thierry Ledesma, 46 rue de la Glacière, 75013 Paris.

Collectionneur ch. BO et vds VHS en VO (**The Crow**, **Speed**, **TimeCop**, **The Mask**, **Pulp Fiction**, **Stargate**... Olivier Chateau, 23 rue Baratier, 95100 Argenteuil.

Vds lot de BD : *Lug*, *Semic*, *Sagéditions*... Comics : *Marvel*, *DC*, Indépendants. Envoyer listes de recherche à Philippe Beaudin, 145 bis rue Gambetta, 45140 St Jean de la Ruelle.

Vds 80 F pièce VHS PAL/SECAM (**Le Crocodile de la Mort**, **Cat's Eye**...), CD de BO et Pop/Rock, nbreux livres SF/Horreur, novelizations... Frédéric au (1) 30 55 42 11.

Rech. BD *Les Contes de la Crypte* d'après la série, et tout doc sur cette série. David Parrot, 36 rue Zamenhof, 30100 Alès.

Rech. tout doc sur James Arness, George Di Cenzo et *Mission Impossible 20 ans après*. Désire correspondre avec Américain(e)s parlant français. Marie-Line Sanders, 8 rue du Palais, 34200 Sète.

Rech. trading cards **Jurassic Park** (*Euroflash*) 76, 81, 90 et 99, **Flintstones** (*Topps*) 62 à 64, **Akira** (1994) n° C3 et *Prism*. Vds ou éch. nbreux doubles. Gilles Kerloc'h, 129 avenue Vincent Auriol, 40000 Mont de Marsan.

Vds nombreuses photos de séries TV : *Code Quantum, Twin Peaks, X-Files, Hulk, Planète des Singes, Age de Cristal, Autobus à Impérial*, etc. Liste complète contre enveloppe timbrée à Scooter, 55, avenue Michel Bizot, 75012 Paris.

Rech. photos noir et blanc et couleurs de films fantastiques et science-fiction, des années 50 à 70, en vente ou à titre de prêt. Tél. (le matin) : 48 74 70 83. Demander Jean-Pierre.

Vds collection de romans *Frayeurs*, nbreux romans (*J'ai Lu, Presse Pocket, France Loisirs*) de SF et d'épouvante, ainsi que VHS de **Démons**, **Hurlements**, etc. Cyrille au 88 38 04 78.

Vds VHS Bloodlust, 120 F port compris. Envoyez chèque à la commande à Moutarde (*hé, je te reconnais, toi ! Comment ça, je l'ai déjà fait dans le précédent ? Ah, c'est possible...*) Gregory, 7 rue de Charigney, 25000 Besançon.

Rech. tout sur Brian de Palma et Tuesday Weld (doc et vidéo). Achète K7 **Village des Damnés**, **La Masque du Démon**, **Les 5000 Doigts du Dr. T.**, **Teenage Doll**, **Machine Gun Kelly**, **Macadam à Deux Voies**, **Jason et les Argonautes**, **Cockfighter**, **Loin de Hollywood** (3). Florence, au 93 83 45 53.

Rech. numéros 1 et 2 de *Cult Movies*, *Vampirella* (français) n°2, 26 et 28, *Creepy* (français) n°21, 23 et 28 ainsi que des anciens catalogues du Festival d'Avoriaz. Tél.: 64 88 02 93.

Rech. docs, posters, photos sur Alfred Hitchcock. Olivier Gutierrez, 34 rue d'Alexandrie, 11000 Carcassonne.

Le fanzine *Frissons* attend vos petites annonces, courriers, dessins, BD, nouvelles. Philippe Antonio, 39570 Quintigny.

Vds 50F pièce VHS originales de **Inseminoid**, **L'Invasion des Cocons**, **Chromosome 3** et **THX 1138**. Contactez Olivier au 42 57 93 0.

Vds nombreuses K7 vidéo karaté (Hong Kong), **The Killer**, **A Better Tomorrow 1, 2, 3**, **Hard Boiled 2**, etc. J.M. au 40 69 69 03, avant 13 heures.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondant(e)s 20-25 ans aimant *Mad*, l'horreur et la zique. Lucie Massena C/O Mme Giavina, 7 rue Tlemcen, 75020 Paris.

- correspondant(e)s aimant la vie et le fantastique pour échanger lettres et discussions autour d'un café. Je suis un jeune écrivain amateur de 24 ans. Jean-Christophe Azevedo, 1 boulevard Davout, 75020 Paris.

- correspondante(s) 17-19 ans aimant le rap, les tags et *M.M.*... Réponse sang pour sang assurée. Guy Ranaivoarivony, BP 4041, Tananarive (101), Madagascar.

- correspondant aux USA pour échanger mags et vidéos sur le kickboxing. Jean-Luc Klein, 13 rue des Vignes, 57700 Hayange.

- jeune dessinateur sérieux travaillant sur le fantastique, la sensualité et le vampirisme, rech. correspondante majeure ayant beaucoup de charme, de luminosité et de prestance pour poser et m'aider dans ma création (*je m'demande si j'ai pas envie de créer, moi aussi, tiens !*). John Denis, Le Vieux-Conches, 27190 Conches.

- personne 16-18 ans habitant du côté d'Evry, aimant le sport, *Mad* et les jeux vidéo... Walter Orengo, 10 chemin du Bas des Brettes, 91100 Villabé.

- correspondant(e)s fans de ciné fantastique, appréciant **Massacre à la Tronçonneuse**, aimant la musique et habitant Angoulême et ses environs. PS : je suis une jolie fille de 17 ans (*en toute simplicité, quoi !*). Lyne Jeantieu, 69 route de Saint-Jean d'Angely, 16710 Saint-Yrieix.

- correspondant(e)s 15-20 ans aimant *M.M.*, les films d'horreur et la musique de REM à Sépultura. Peggy Lohal, 2 b rue du Châtaignier, 68260 Kingersheim.

- correspondants de tout âge et tout pays ne jurant que par l'horreur et le gore pour échanger infos, posters, K7 et autres. English fluently spoken ! Deutsch fliebend gesprochen ! D'autre part, ch. mags et fanzines gore en anglais uniquement. Steve Fouhal C/O Strasser, 11 av. du Général de Gaulle, 57600 Forbach.

Rech. absolument tout sur **Entretien avec un Vampire** et les vampires en général. Candice Barra, 26 avenue Jeanne, 95230 Soisy sous Montmorency.

Collectionneur ch. BO et vds VHS en VO (**The Crow**, **Speed**, **TimeCop**, **The Mask**, **Pulp Fiction**, **Stargate**... Olivier Chateau, 23 rue Baratier, 95100 Argenteuil.

- correspondants belges et hollandais (parlant français) pouvant m'aider à me procurer cartes postales de films *Boomerang* distribuées dans leur pays. Ech. possible. Aldo Dunyach, 23 rue Paul Langevin, 66270 Le Soler.

- personnes barjes aimant les films cultes, le ciné en général, Nico, Louise Brooks, George Orwell et Beethoven. Si vous correspondez (même vaguement) à cette description, écrire à Roger Johannès, 37 allée Theodore Dubois, 51200 Epernay.

- correspondantes 17-20 ans aimant Iron Maiden, AC/DC et les bons films d'horreur. Grégory Pecardy et David Baudry, 4 avenue Ponce de Léon, 51100 Reims.

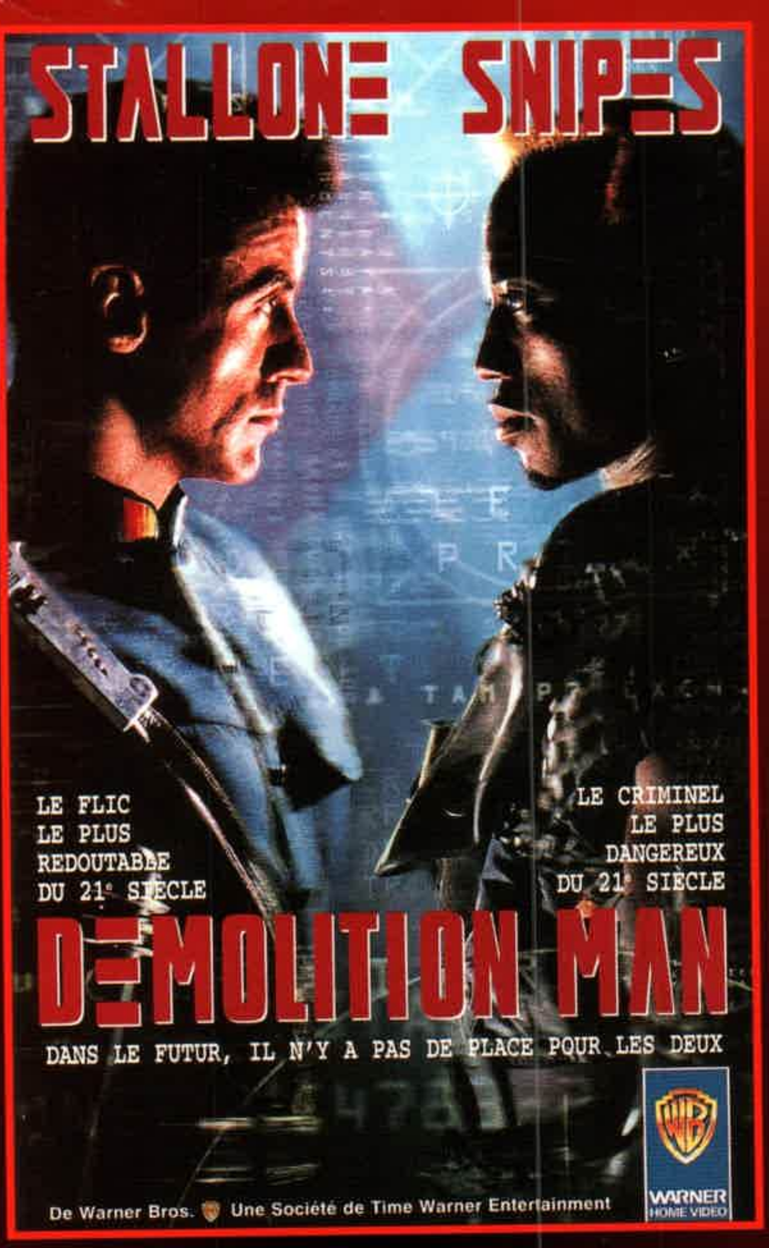
- personnes ayant visionné des **Massacre à la Tronçonneuse**, **Freddy**, **Jason**, **Halloween** pour aides à un projet universitaire cinéma sur le Fantastique en général, et ces serial-killers en particulier. Hélène au 35 70 33 72 ou au 32 08 08 78.

-Les productions AJC/Richard J. Thompson (en collaboration avec *Mad Movies*) rech. pour tournages techniciens bénévoles, spécialistes en effets spéciaux et bimbos (jeunes et jolies filles à l'aise devant la caméra et plutôt pas mal de sa personne). Contacter Julien Richard au 40 86 52 50, ou écrire à Mad Movies qui transmettra.

Brésilienne de 24 ans recherche correspondant(e)s français(es) aimant les groupes The Cure et Nirvana. Christina Carvalho Lemes, Rua Silva Guimaraes, 73/601 Rio de Janeiro - RJ - Brésil.

- Amateurs de films d'action, karaté, fantastique pour aller au cinéma et voir des vidéos. 40 69 69 03. Demander Jean-Maurice.

STALLONE



SNIPES

LE CHOC DES TITANS !

En vente partout

Format cinémascope respecté

